

James Hadley

# CHASE



Un hippie  
sur la route

Gallimard

James Had

# CHASE

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

## Un hippie sur la route

Traduit de l'anglais par S. Hilling

Après les rizières du Vietnam, Harry Mitchell pensait passer des jours paisibles à Paradise City en Floride, se refaire une santé et décrocher un petit boulot pépère. Le soleil, la mer, l'emploi et les filles, il a tout ça. Mais il apprend bientôt que la Floride est également une jungle, remplie de hippies, de camés, de dingues criminels et là, tout comme au Vietnam, on enterre sommairement les morts quand ils vous tombent sur les bras.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5161 2890 5



9 782070 497492

Illustration de Jean-Claude Claeys.

Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



97-XI A 49749 ISBN 2-07-049749-6 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

*Parutions du mois*

34. UN HIPPIE SUR LA ROUTE

35. QUI VIVRA, RIRA

JAMES HADLEY CHASE

*Un hippie  
sur la route*

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR S. HILLING

*nrf*

GALLIMARD

## CHAPITRE I

— Non mais, vise un peu cette racaille! dit le camionneur en crachant par la vitre baissée. J'aimerais mieux ramasser un lépreux que cette bande de tapettes!

Harry Mitchell s'appuyait de toute la largeur de son dos contre le dossier vibrant du siège en cuir de la cabine. Son regard allait sans relâche de l'un à l'autre côté de la route et examinait les groupes de hippies qui attendaient avec leurs sacs, boîtes en carton et guitares tandis que le lourd véhicule s'approchait en vrombissant.

— Bande de minables! reprit le camionneur. L'humanité de demain! grogna-t-il d'un ton méprisant. Laissez-moi rigoler! Des petits salauds de camés qui saigneraient leur mère à blanc pour une touche.

Le camion arrivait à hauteur de trois filles en chemise et blue-jeans. Avec des gestes obscènes, elles firent signe au chauffeur d'arrêter.

— Petites putes!

De nouveau, il cracha par la fenêtre.

— Je suis content de n'avoir pas eu de gosses! Ma bonne femme en voulait, mais moi, j'ai dit non. Ma génération, c'était déjà pas jojo, mais alors ceux-là...

Harry Mitchell sortit de sa poche-poitrine un paquet de Camel aplati, et le lui passa. Quand les deux

*Titre original :*

THERE'S A HIPPIE ON THE HIGHWAY

© International Authors N. V., 1969.

© Éditions Gallimard, 1969, pour la traduction française.

hommes eurent allumé leur cigarette, le camionneur reprit :

— Je parie que tu te demandes pourquoi je t'ai ramassé.

Il jeta à Harry un regard incisif, avant de reporter les yeux sur la route.

— Je vais te le dire. Tu viens d'être démobilisé. Moi je le repère tout de suite, le gars qui a été au casse-pipe... comme moi. J'étais dans le merdier, en Corée. Quand c'est que t'es revenu?

Harry cligna des yeux en regardant le ruban de goudron noir qui se précipitait à leur rencontre.

— Ça fait dix jours.

— Ouais, dit le camionneur en hochant la tête. Tu sens encore l'Armée à plein nez. Ça prend du temps pour passer. Et comment t'as tiré ton temps?

Harry haussa les épaules.

— Comme les autres.

— Content d'être rentré?

— Bah, je suppose.

— Ouais, dit le chauffeur en hochant la tête d'un air compréhensif. Pas sûr, hein? C'est quand même marquant, l'Armée. On finit par l'avoir dans la peau, hein? Quand on est dedans, on voudrait la voir à tous les diables. Et quand on en sort, ça manque... on se sent seul. Je connais. Ça m'est arrivé quand j'ai été libéré.

Il tira une bouffée de sa cigarette, et souffla des volutes de fumée par ses narines largement espacées.

— C'était aussi dur que ces salopards de journalistes le disent?

Harry s'agita nerveusement.

— C'est surtout l'ennui qui était dur.

Il s'interrompt, se remémorant l'humidité torride des rizières, la jungle, et les embuscades angoissantes. Il décida de n'y plus penser. C'était fini pour lui. Il avait

tiré ses trois ans. A présent, c'était de l'eau bourbeuse, passée sous le pont.

Le camionneur sentit que ce grand type blond ne tenait pas à parler de la guerre, pas plus que lui, quand il en était revenu. Il était déçu car il aurait aimé échanger des anecdotes et entendre la vérité sur les combats, mais si le gars n'avait pas envie d'en causer, ce n'était pas la peine de le forcer.

Le chauffeur, qui s'appelait Sam Bentz, s'était arrêté dans un snack à la sortie de Dayton Beach pour se taper une bière et un sandwich. Maintenant, il se dirigeait vers Orangeville afin de prendre un chargement de fruits, à livrer dans le nord. C'était un circuit qu'il faisait deux fois par semaine, itinéraire qu'il en était venu à détester à cause de la racaille qui infestait la route menant au soleil et à la mer, et qui se jetait presque sous ses roues pour qu'il les ramasse.

Il avait vu ce type installé au bar, devant un coca-cola et un énorme sandwich; c'était un grand gars, blond aux yeux bleu pâle et vifs, au nez légèrement de travers, comme si autrefois, un bon coup de poing l'avait dévié vers la gauche. Environ trente ans. A son attitude, à sa minceur et à son assurance, Bentz avait compris qu'il venait d'être démobilisé.

Ils s'étaient mis à parler, et Bentz lui avait proposé de l'emmenner lorsque Mitchell avait dit qu'il allait vers le sud. Bentz ne se souvenait même plus quand, pour la dernière fois, il avait offert à quelqu'un de le prendre à bord de son camion, mais ce type lui plaisait, il avait envie de causer avec lui, et il était content qu'il ait accepté.

« Bon, pensa Bentz, ce n'est pas parce qu'on ne parle pas de l'Armée qu'il n'y a plus rien à dire. »

— Tu vas à Miami? demanda-t-il. Moi, je ne vais pas si loin. Je m'arrête à Orangeville. C'est cent quatre-vingts bornes avant Miami.

— Je vais à Paradise City, dit Harry. Tu connais?

— Je n'y ai jamais été, mais j'en ai entendu parler. Tu te sentirais plus à l'aise à Miami. C'est plus démocratique. Paradise City, c'est réservé aux gens pleins de pognon. Les flics du coin n'aiment pas beaucoup les gens comme nous. T'as peut-être un boulot qui t'attend là-bas?

— Non, mais je devrais trouver quelque chose. On m'a dit qu'il y a pas mal de boulots en début de saison, dit Harry. Je ferai n'importe quoi. Ce que je veux, c'est de l'air et du soleil. (Il sourit.) On croirait que j'en ai eu assez au Vietnam, mais le soleil que je veux, c'est celui des vacances.

— Suis mon tuyau, dit Bentz. (Son visage épais devint soudain sérieux). Quand je te laisserai à Orangeville, prends les petits chemins, évite la grand-route. Méfie-toi de la racaille. Bien sûr, tu peux te défendre. Tout le monde s'en croit capable. Mais il n'y a pas un gars, même le plus costaud, qui peut se défendre tout seul contre huit ou neuf... Ils se déplacent tous en troupes.

Il baissa les yeux sur le rucksack neuf coincé entre les pieds de Harry.

— Quand ils verront ça, ils le voudront. Ta montre, ça les tentera aussi, et crois-moi, quand cette racaille veut quelque chose, elle le prend.

— Je ferai attention, dit Harry, légèrement agacé.

Il parlait avec l'assurance d'un homme qui sait comment se défendre.

Bentz posa sa grosse pogne sur le genou de Harry.

— Un solitaire comme toi, ce serait comme un lion paralysé au milieu d'une horde de chacals. Cette route n'est pas sûre. Il y a une chose qui me turlupine vraiment, c'est l'idée que je peux tomber en panne. J'ai eu une vie mouvementée, et je me suis bagarré plus souvent qu'à mon tour, mais ça me fout une pétoche terrible de penser que je pourrais être coincé sur cette route

avec un moteur qui ne répond plus. Ces petits salauds se précipiteraient comme des termites sur moi et ma cargaison et je pourrais rien faire.

Harry, intrigué par son expression et le ton de sa voix, se mit à le regarder avec attention.

— C'est à ce point-là? demanda-t-il, impressionné en dépit de son assurance.

— Ouais. En cette saison, c'est l'enfer quand ils sont sur la route en troupeaux, dit Bentz en secouant la tête. J'ai un copain qui a cassé un essieu et qui est resté en panne à trente bornes d'Orangeville. Il transportait une cargaison d'oranges, comme moi. Les flics l'ont retrouvé avec une jambe cassée, trois côtes défoncées, la figure en marmelade et une demi-tonne de fruits foutus. Ils lui avaient fauché ses vêtements, sa montre, et tout l'argent qu'il avait sur lui. Ils avaient même emporté des pièces du moteur. Mon copain a passé deux mois et demi à l'hôpital. Quand il est sorti, il a quitté les routiers. Ses nerfs ont lâché. Maintenant, il a un petit boulot dans un garage. Je te le dis : cette route-là, c'est l'enfer, alors, prends le large. (Il fit un signe de tête.) Regarde, voilà une autre bande.

Il accéléra.

Cinq jeunes gens aux cheveux tombant sur les épaules, en blue-jeans et amples vestes de coton, faisaient de grands signes au camion qui approchait; plusieurs avaient une barbe sale et clairsemée.

Quand ils virent que le véhicule ne s'arrêterait pas, l'un d'eux, le plus jeune, sauta en plein milieu de la route. Pendant une seconde angoissante, Harry crut que l'aile allait accrocher le garçon, mais grâce à son adresse, Bentz arriva à l'éviter. Les deux hommes eurent le temps d'apercevoir un petit visage mince, pâle et sauvage, des yeux brillants aux pupilles énormes, une barbe broussailleuse sur un menton fuyant, puis il disparut. Des hurlements s'élevèrent à leur adresse, et

un morceau de roc rebondit sur le toit de la cabine avant de retomber sur la route.

— Tu vois ce que je veux dire? Cette petite brute était chargée jusqu'à la gueule... il ne savait pas ce qu'il faisait.

Bentz cracha par la vitre baissée.

— Si un autre camion était arrivé en sens inverse, je lui serais rentré dedans.

— Mais la police ne patrouille pas sur cette route?

— Et alors? On est en république, non? Il n'est pas interdit de se balader, grimaca Bentz. Ils n'ont qu'à attendre que les flics soient passés, et ils remettent ça.

Harry haussa les épaules. Le voyage qui l'attendait commençait à perdre un peu du charme qu'il s'en était promis.

— Paradise City, c'est à peu près à cent soixante kilomètres de Miami, non?

— A peu près. Ça fait environ trois cents kilomètres d'Orangeville. Tu prendras les petites routes. J'ai une carte que je peux te filer.

Une heure plus tard, Bentz, qui avait parlé presque tout le temps du gouvernement, des sports, de sa femme, et de la dernière fusée pour la lune — à son avis, c'était vraiment se foutre de la tête du contribuable que de gaspiller l'argent comme ça — ralentit et s'engagea sur une route secondaire.

— C'est plus bien loin, dit-il. Moi j'en ai encore pour trois kilomètres. Ta route est juste devant toi.

Il montrait un étroit chemin de terre qui, partant de la route secondaire, s'enfonçait en zigzags dans la forêt. Il s'arrêta.

— Ça t'obligera à marcher un peu, mais tu pourrais trouver une voiture. Les fermiers passent par ici. Mais ouvre l'œil. Il n'y a aucun endroit vraiment sûr, dans le coin.

Il prit une carte dans un filet devant lui.

— C'est un beau pays, un peu marécageux par endroits; il y a des serpents. (Il sourit.) Mais c'est pas eux qui viendront te demander d'où tu viens.

Il tendit de nouveau la main vers le filet, et en tira une matraque.

— Prends ça. J'ai sa jumelle. Comme arme, c'est drôlement chouette... on sait jamais; tu en auras peut-être besoin.

Harry secoua la tête.

— Merci quand même. Mais je n'en aurai pas besoin.

— Prends-la, insista Bentz. Tu ne sais pas ce qui t'attend.

Il mit la matraque dans la main de Harry.

— Allez, au revoir. Dore-toi et rigole bien.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Merci pour le bout de route, dit Harry. Je tâcherai de te retrouver au retour. Je ne compte pas rester plus de deux mois.

Il sauta à terre. Un peu gêné, il fourra la matraque dans son rucksack qu'il chargea sur ses épaules.

— D'accord, dit Bentz en souriant. Je suis là le lundi et le mardi pendant toute la saison. Demande Sam Bentz à n'importe qui à Orangeville. On te dira où me trouver. Je serai content de te ramener. On aura peut-être le temps de parler de ta guerre... ça m'intéresse, dans le fond.

Harry se mit à sourire.

— J'en dirais pas autant. Bon, à la revoyure, et merci encore.

Comme le camion démarrait, il fit adieu de la main, et s'engagea sur le chemin de terre à longues enjambées.

La route poussiéreuse et sinueuse était déserte. Harry couvrit huit kilomètres sous une chaleur torride sans

rencontrer ni homme ni voiture. A l'orée d'une forêt d'eucalyptus, il quitta le chemin, s'assit, adossé à un arbre, et alluma une cigarette. Il se mit à étudier la carte que Bentz lui avait donnée. La route serpentait encore sur une quinzaine de kilomètres avant d'arriver à une fourche : la branche de gauche rejoignait la grand-route; l'autre menait à une petite bourgade nommée Little Orangeville. Puis le chemin continuait encore à travers la forêt jusqu'à une ville appelée Yellow Acres. Harry calcula qu'il était à une trentaine de kilomètres de Yellow Acres. Il décida d'y passer la nuit.

Il se remit en route. Après trois dures années de combats dans l'Armée, il était en pleine forme et débordant d'énergie. Cette marche en perspective lui plaisait.

Vers 13 h., il s'assit sous un arbre au bord du chemin, mangea un sandwich à l'œuf et à la tomate, but un coca-cola tiède, puis alluma une cigarette. Alors qu'il se levait, il entendit une auto qui approchait. Regardant sur sa droite, il vit une voiture de police prendre le virage et se diriger vers lui.

Dans le véhicule, il y avait deux flics bâtis en armoire à glace, et quand le chauffeur aperçut Harry, il accéléra, puis freina pile à côté de lui. Les portières s'ouvrirent et les deux hommes descendirent. Le policier qui ne conduisait pas, — un type de plus d'un mètre quatre-vingts, visage empâté et petits yeux de flic — se planta devant Harry. Le chauffeur, plus jeune, mais avec la même grosse face rougeaude et le même regard dur, se tint en retrait, la main sur la crosse du revolver qui dépassait de son étui.

— Qui êtes-vous et qu'est-ce que vous faites ici? aboya le plus âgé.

Harry vit les galons de sergent sur la manche du flic.

— Je me balade, répondit-il tranquillement.

— Ouais?

Les yeux du sergent passèrent en revue la chemise kaki à manches courtes de Harry, son pantalon kaki au pli impeccable, ses chaussures, neuves mais poussiéreuses. Il se détendit un peu.

— Votre nom?

— Harry Mitchell.

— Vous êtes d'où?

— De New York.

— Vous avez des papiers?

Harry déboutonna la poche de sa chemise et sortit son ordre de libération, son permis de conduire et son passeport. Il les lui tendit.

Le sergent examina l'ordre de libération, puis regarda Harry en clignant des yeux.

— A peine débarqué, hein? Parachutiste, hein? (Soudain, il eut un sourire amical.) Je parie que vous avez dû vous en payer là-bas, Sergent.

— Façon de parler, mais si ça vous chante, allez-y, dit Harry d'un ton égal. Moi, je n'appellerais pas ça comme ça.

Le sergent lui rendit ses papiers.

— Vous allez où?

— A Paradise City.

— Ça fait une trotte. Vous allez à pied parce que vous ne pouvez pas faire autrement, ou parce que vous aimez ça?

Le visage de Harry commença à perdre son air bon enfant. Ces questions l'ennuyaient.

— Est-ce que ça vous regarde, Sergent? demanda-t-il, en observant le flic droit dans les yeux.

— Oui, ça me regarde. Tous les gens qui vont vers le sud sans argent, on les coffre. Vous avez de l'argent?

— Oui, j'ai de l'argent: deux cent dix dollars, répondit Harry. Et j'aime marcher.

Le sergent hocha la tête.

— Vous avez du travail à Paradise City?

— Non, mais j'en trouverai. Je ne compte pas rester plus de deux mois. J'ai un boulot qui m'attend à New York.

Le sergent hocha la tête.

— Vous n'allez peut-être pas me croire, dit-il d'un ton plus détendu, mais cette région est à peu près aussi malsaine et dangereuse que vos rizières du Vietnam.

Harry s'agitait nerveusement et contenait son impatience par pure politesse.

— Vous croyez? Mais vous, vous n'étiez pas dans mes rizières, comme vous dites, tandis que moi, ça fait deux jours que je suis sur vos routes. Je trouve qu'on exagère un peu quand on parle de cette région. Franchement, je n'ai aucune inquiétude.

Le sergent soupira en haussant ses larges épaules.

— Il y a deux heures, dit-il, cinq jeunes gens, dont une fille, se sont arrêtés dans une ferme à huit kilomètres d'ici. Ils ont volé trois poulets et un transistor. Il y avait quatre hommes à la ferme. Ils ont vu les mêmes prendre les poulets, et entrer dans la ferme pour s'emparer de la radio. Aucun n'est intervenu. Ils ont laissé les gosses faire ce qu'ils ont voulu et c'est seulement après leur départ qu'ils nous ont appelés. Je leur ai dit qu'ils avaient eu raison de laisser les mêmes tranquilles. Quand je leur mettrai la main dessus, si ça m'arrive, je leur dirai deux mots, pistolet au poing... Il n'y a pas d'autre façon de leur parler. Je suppose que c'est aussi la seule façon de parler au Vietcong, pistolet au poing. Non, je ne trouve pas qu'on exagère quand on parle de cette région : c'est même la dernière chose à dire.

Un éclair de colère brilla soudain dans les yeux bleus de Harry.

— Enfin, bon Dieu! je voudrais bien qu'on me dise ce qui s'est passé ici depuis que je suis parti, fit-il comme s'il se parlait à lui-même. Pourquoi les adultes se mettent-ils à avoir peur de pauvres mômes faibles et crasseux?

Le sergent regarda Harry en penchant un peu la tête de côté.

— Il y a beaucoup de choses qui changent, même en trois ans. Vous avez oublié qu'il y a le problème de la drogue, dans ce pays, et il ne fait qu'empirer. La plupart des mômes qui vont vers le sud sont des camés. Ils croient sincèrement qu'ils sont dix fois plus grands que nature. Ils font des choses qu'ils ne réaliseraient pas, même en rêve, s'ils n'étaient pas chargés. Par ici, les gens le savent. Ils n'ont pas envie de se faire blesser ou estropier, et d'aller à l'hôpital juste au moment des récoltes. N'oubliez pas ça, Sergent. Méfiez-vous de ces mômes, évitez-les, et ne cherchez pas à jouer au héros. Je n'aimerais pas qu'on vous gâche vos premières vacances depuis trois ans. Vous ne tenez pas à passer vos deux mois de vacances à l'hôpital, non? (Il se tourna vers son compagnon.) O.K., Jackson, allons-nous-en.

Saluant Harry d'un signe de tête, il remonta dans la voiture de police.

Harry les regarda s'éloigner. Puis il ramassa son rucksack, se frotta pensivement le menton, haussa les épaules, et s'engagea sur la longue route poussiéreuse.

Une enseigne au néon rouge annonçant « CUISINE FAMILIALE » dominait la route, qui était aussi la rue principale de Yellow Acres. Sous l'enseigne, se dressait un petit bâtiment en bois en forme de boîte. Il y avait des rideaux aux fenêtres et une véranda où les clients

pouvaient prendre un verre tout en observant l'animation de la rue, durant la journée. Elle était rarement occupée après la nuit tombée.

Ce bâtiment, l'unique bar-restaurant de la ville, était tenu par Toni Morelli, un gros Italien jovial.

Quelque vingt ans auparavant, Morelli avait échoué à Yellow Acres. Il avait inspecté le patelin et avait décidé qu'il manquait un restaurant à cette minuscule communauté agricole. Comme il était toujours prêt à rendre service, qu'il servait une nourriture substantielle, bonne et pas chère, et prêtait toujours une oreille complaisante aux récits des malheurs de son prochain, ses affaires avaient prospéré. Quand sa femme était morte d'une maladie de poitrine, toute la ville était venue à l'enterrement. Cette affluence révéla à Toni, mieux que toute autre chose, qu'il était un notable de la ville, mais aussi qu'on l'aimait sincèrement. Cette découverte contribua beaucoup à l'adoucissement de sa peine. Sa fille, Maria, avait pris la place de sa mère, et faisait marcher le bar et le restaurant; son père s'occupait de la cuisine.

La clientèle fréquentait le restaurant de Morelli surtout entre 11 h. et 15 h. Les fermiers qui venaient à Yellow Acres entraient pour prendre un verre et déjeuner. A partir de 20 h. il n'y avait pratiquement plus rien à faire. Les villageois dînaient chez eux : ils étaient tous, jusqu'au dernier, de véritables drogués de la télévision. Mais Morelli ne fermait pas. Il aimait la compagnie, et si un étranger de passage ou un camionneur, trop affamé pour attendre d'arriver à Orangeville, entraient, ils étaient les bienvenus.

Harry Mitchell descendit la grand-rue vers 20 h. 30. Il commençait à sentir la fatigue; l'estomac dans les talons, il avait aussi envie de boire une bonne bière bien fraîche. Il hâta le pas en apercevant l'enseigne au néon, gravit les quatre marches de la véranda, poussa la

porte et entra dans le restaurant. Il s'arrêta pour regarder autour de lui.

Il y avait une vingtaine de tables, couvertes de nappes en plastique à carreaux rouges et blancs. Sur chacune, un couvert pour quatre personnes était dressé. A sa droite, se trouvaient le comptoir et un long miroir étincelant. Au plafond, un grand ventilateur brassait paresseusement l'air étouffant.

Derrière le bar, une jeune fille brune et potelée, à la peau blanche comme du lait, lisait le journal. Elle leva les yeux sur Harry qui posait son rucksack, et, son inspection lui ayant donné satisfaction, elle lui adressa un sourire éblouissant.

— Bienvenue à Yellow Acres, dit-elle. Qu'est-ce que vous prenez?... On voit tout de suite que vous devez avoir soif.

Abandonnant son rucksack, Harry s'approcha du comptoir en lui rendant son sourire.

— Vous avez raison, dit-il. De la bière, s'il vous plaît. Des litres et des litres de bière bien fraîche.

Elle sortit une bouteille toute givrée de condensation, la décapsula, versa le liquide dans un verre qu'elle poussa vers lui. Tout en la regardant, il leva son verre, puis dit :

— A la lumière de vos yeux et au soleil de votre sourire.

Sur ces mots, il but.

Personne n'avait jamais parlé comme ça à Maria; comme ce compliment lui plaisait, elle rougit un peu.

— Merci, dit-elle.

Harry posa son verre, passa sa langue sur ses lèvres couvertes de mousse, et respira lentement à fond.

— Quand on a soif, ça fait du bien! Une autre, s'il vous plaît. Est-ce que c'est trop tard pour manger?

Maria se mit à rire joyeusement en lui versant une autre bière.

— Ici, c'est toujours l'heure de manger. Des spaghetti, deux côtelettes de porc avec des frites et des petits pois du jardin, et une tarte aux pommes pour finir, ça vous irait?

Harry écarquilla les yeux. Il s'attendait à un vulgaire sandwich.

— Vous voulez dire que vous pouvez me servir tout ça, tout de suite?

Maria se retourna et poussa le panneau du passe-plats derrière elle.

— Papa, on a un client affamé. Le menu du jour aussi vite que possible.

Un gros visage jovial s'encadra dans l'ouverture. Morelli observa Harry, hocha la tête d'un air approbateur, et dit :

— Je vous donne les spaghetti tout de suite. Les côtelettes dans dix minutes. Vous aimez les oignons, Monsieur?

Harry émit une sorte de grognement plaintif, et se donnant une grande claque sur son ventre plat et musclé :

— J'aime tout, merci.

Le visage jovial de Morelli disparut.

— Asseyez-vous, dit Maria. Prenez votre bière.

Elle lui désigna une table voisine.

Harry ramassa son rucksack qu'il posa près de la table où il prit place.

Il parcourut du regard le restaurant désert.

— C'est un jour calme, ou c'est comme ça tous les jours? demanda-t-il.

— C'est comme ça tous les jours. On travaille surtout à l'heure du déjeuner, mais le soir, il y a toujours quelqu'un qui passe, alors on reste ouverts. Vous venez de loin?

— De New York.

Harry se remit à regarder autour de lui. A présent, il se sentait parfaitement détendu.

— C'est gentil, ici. Je ne m'attendais pas à trouver quelque chose d'aussi bien. Est-ce que vous savez où je pourrais coucher pour la nuit?

Maria sourit. Elle posa son coude potelé sur le comptoir et regarda Harry. A son avis, il ressemblait à une vedette de cinéma qu'elle avait vue une fois. Qui c'était? Paul Newman? Oui, c'était ça, Paul Newman. Il avait les mêmes yeux bleus saisissants, et la même coupe de cheveux.

— Nous avons une chambre. Trois dollars avec le petit déjeuner; et un petit déjeuner de papa, c'est quelque chose.

— Marché conclu, dit Harry.

Une énorme montagne de spaghetti couverts de sauce bolognaise parut dans le passe-plats. Maria vint placer l'assiette devant lui. Elle resta quelques secondes à côté de lui, en le regardant prendre sa fourchette, puis elle se dirigea en hâte vers une desserte pour lui couper du pain.

— C'est votre père qui fait la cuisine? demanda Harry.

— Oui.

Maria posa le pain à côté de Harry. Elle l'observait, fascinée. Elle n'avait jamais vu un homme aussi beau, et aussi bien bâti, sauf au cinéma.

— Croyez-le si vous voulez, mais ça fait vingt ans qu'on vit ici, papa et moi. Je suis née ici.

— Ça vous plaît, la vie ici? demanda Harry en roulant d'une main experte des spaghetti sur sa fourchette avant de la porter à sa bouche.

Soudain une bonne odeur d'oignons frits fit frémir ses narines de plaisir.

— Oui, ça me plaît, lui répondit Maria. Les soirées

sont un peu monotones. Papa et moi, on n'aime pas la télévision. Mais quand tous les gars arrivent pour le déjeuner, il y a du mouvement.

— C'est les meilleurs spaghetti que j'aie jamais mangés, dit Harry, et il le pensait.

— Régalez-vous.

Maria contourna le bar et entra dans la cuisine pour rapporter à son père les propos de Harry.

Il mangeait voracement. Quand il eut fini, il repoussa son assiette avec un soupir de contentement. Puis il acheva sa bière au moment où Maria ressortait de la cuisine avec un plateau. Elle le posa sur la desserte, fit disparaître l'assiette sale de Harry, regarda son verre, et comme il lui faisait un signe d'assentiment, elle le porta au bar pour le remplir.

Elle lui servit deux côtelettes de porc de deux pouces d'épaisseur, couvertes d'oignons frits bien dorés, ainsi qu'un plat de frites et de petits pois.

— Régalez-vous, dit-elle en emportant l'assiette sale à la cuisine.

Harry aurait bien voulu qu'elle reste pour parler avec elle. C'était une Italienne, simple et naturelle, le genre de fille qu'il appréciait. En revenant de Saïgon, il avait passé un mois à Naples et à Capri. Il s'était mis à aimer les Italiennes. Elles étaient gentilles et pas compliquées : des filles sans histoires. Les femmes qu'il avait rencontrées pendant sa semaine à New York l'avaient ennuyé. Elles semblaient toutes bourrées de problèmes : si ce n'était pas le sexe, c'était l'argent ; si ce n'était pas l'argent, c'était leur régime amaigrissant ; si ce n'était pas leur régime, c'était leur carrière. A croire qu'elles portaient le poids du monde sur leurs épaules. Elles blablataient à n'en plus finir sur la Bombe, la Pilule, la Liberté, la Politique, et Dieu sait quoi encore, autant de sujets dont il se foutait complètement quand il avait leur âge ; avec

leurs problèmes, pensait-il, elles gâchent leur vie.

Il finissait sa seconde côtelette, aussi tendre et succulente que la première, quand il entendit un bruit qui le figea en plein mouvement : sa fourchette sur laquelle étaient piqués un bout de viande et des frites, s'arrêta à mi-chemin de sa bouche.

Un pas pesant et précipité se faisait entendre dans la rue : un bruit de semelles martelant le goudron. Quelqu'un courait avec l'énergie du désespoir. Harry posa sa fourchette.

Un moment plus tard, le fugitif monta les marches du restaurant en deux enjambées qui ébranlèrent le bâtiment. Il fit irruption à l'intérieur.

Comme Harry observait l'homme qui venait de s'engouffrer dans la pièce, il perçut un trottement précipité venant de la rue : plusieurs personnes couraient. Elles couraient légèrement ; c'était un bruit menaçant comme celui d'une horde de loups qui traque sa proie.

Harry jaugea rapidement l'homme qui haletait près de la porte. Il avait environ vingt-six ans et était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, ce qui lui faisait une tête de moins que Harry. Ses cheveux noirs retombaient sur son col, et son petit visage aigu, brûlé par le soleil, avait pris la couleur de l'acajou. Du sang lui dégoulinait sur la joue d'une vilaine coupure à l'arcade sourcilière droite, et il avait une ecchymose à la mâchoire. Sa poitrine étroite se soulevait avec effort pour respirer ; ses cheveux trempés de sueur lui collaient au crâne. Sa chemise à carreaux rouges et blancs était déchirée, et son pantalon blanc maculé de boue. Sa main gauche se crispait sur une guitare dans une housse de toile. Il avait un petit sac de camping sur l'épaule. Harry vit tout cela d'un coup d'œil.

L'homme regardait autour de lui d'un air égaré,

comme un animal traqué. Il aperçut Harry et pointa un doigt tremblant vers la rue.

— Ils me poursuivent! Où est-ce que je peux me cacher?

La terreur panique qui se lisait dans ses yeux obligea Harry à se lever.

— Planquez-vous derrière le bar, et ne bougez pas, dit-il.

L'homme se dirigea en titubant vers le comptoir, passa derrière et disparut.

Harry s'assit. Il attira son rucksack à lui, y plongea la main, et ses doigts se refermèrent sur la matraque que Sam Bentz lui avait donnée.

Il attendit, écoutant les pas des chasseurs qui se rapprochaient. Quand ils furent à proximité, Maria sortit de la cuisine. Elle s'arrêta pile, le souffle coupé, en voyant l'homme accroupi derrière le bar.

— Tout va bien, dit Harry d'un ton paisible. Retournez dans la cuisine. Il va peut-être y avoir un peu de bagarre, mais laissez-moi faire. Je m'en occupe.

Voyant le sang qui coulait sur le visage de l'homme et son air terrorisé, Maria battit en retraite en toute hâte.

Il y eut un long silence, puis la porte du restaurant s'ouvrit lentement.

Ils entrèrent l'un après l'autre, silencieux comme des fantômes : quatre garçons et une fille qui portait un transistor. Harry reconnut immédiatement les cinq énergumènes dont le sergent de police lui avait parlé : la bande qui avait volé une radio et trois poulets.

Il déplaça la matraque, de façon à la coincer entre ses genoux, dissimulée par la nappe, et posa ses mains sur la table, bien en évidence, de chaque côté de son assiette.

Les quatre garçons étaient tous taillés sur le même patron : ils avaient entre dix-sept et vingt ans, pas plus.

Tous portaient de longs cheveux crasseux qui leur tombaient sur les épaules; trois d'entre eux arboraient une barbe clairsemée; ils étaient tous d'une saleté repoussante, et l'odeur de leur crasse les précédait comme une vague nauséabonde.

La fille avait environ seize ans : petite, mince, vicieuse et sans pudeur. Elle portait un corsage noir et un pantalon collant rouge, sale et plein de taches. Harry trouva qu'elle puait encore plus que ses compagnons.

— Il est entré ici, Chuck, dit l'un des garçons. Je l'ai vu.

Apparemment, Chuck était le chef de la bande. C'était le plus âgé, le plus grand, et il avait l'air encore plus vachard que les autres. Il examina le restaurant, jusqu'au moment où ses petits yeux brillants se posèrent sur Harry. Il l'observa fixement un long moment, en penchant la tête. Impassible, Harry soutint son regard.

Les quatre autres, ayant remarqué la présence de Harry, s'immobilisèrent. Il y eut une pose, puis le regard imperturbable de Harry commença à décontenancer Chuck. Les yeux bleu pâle ne cillaient pas. Il ne s'y lisait aucune peur. Chuck n'était pas habitué à ça.

— T'as pas vu un mec avec une guitare, mon pote? demanda-t-il.

Harry repoussa imperceptiblement sa chaise en arrière. Il continuait à fixer Chuck, immobile et silencieux.

Le voyou s'agita nerveusement.

— T'es sourd ou quoi, pequenaud? grogna-t-il.

— Je t'entends, et je te sens, dit Harry sans s'émouvoir. Emmène donc ces mômes ailleurs. Vous empuantisiez la salle.

Chuck recula, en sifflant de rage entre ses dents. Son petit visage étroit et vicieux devint livide.

— Je permets à personne de me parler comme ça, dit-il. Je vais...

— Ça va, décampe, coupa Harry. Va dire à ta maman de te donner un bain.

— O.K., trouillard, fit Chuck en crispant ses poings crasseux, tu l'as voulu, tu vas y avoir droit. Rien que pour ça, on va foutre en l'air la baraque, et on va te démolir aussi.

— Il vaut mieux pas, conseilla Harry, en reculant encore sa chaise de quelques centimètres.

A présent, il s'était dégagé de la table, et ses mains disparurent pour saisir la matraque.

— Ça pourrait faire mal. Et je n'aime pas cogner sur les petits garçons...

Il s'arrêta pile alors que Chuck saisissait et renversait la table la plus proche. La vaisselle et les couverts glissèrent à terre. Les verres se brisèrent.

— Démolissez la baraque! hurla-t-il. Cassez tout!

Harry quitta la table, et s'avança si rapidement qu'il était en position de frapper avant que Chuck ait réalisé qu'il avait bougé. La matraque s'abattit sur l'avant-bras de Chuck. L'os craqua comme du bois sec. Le voyou tomba à genoux, hurlant et pantelant de douleur.

Harry sauta en arrière et se tourna vers les autres. Son expression sauvage et combative dut les refroidir, car ils reculèrent tous.

— Caltez, leur cria-t-il. Dehors... et vite!

Comme ils hésitaient, Harry s'avança. Il fit une feinte en direction du plus jeune de la bande qui couina de frayeur et sauta en arrière, puis sa matraque siffla en l'air et s'abattit sur l'épaule du voisin, qui s'effondra sur les genoux en hurlant.

— Dehors! gueula Harry.

La fille cracha en direction de Harry, puis se retourna et se mit à courir. Les deux plus jeunes garçons se

battirent pour sortir plus vite. L'autre se releva en se tenant l'épaule et gagna la porte en titubant. Au moment où il l'atteignait, la jambe de Harry se détendit, et sa grosse chaussure de marche le cueillit à la pointe du coccyx et le propulsa en avant, l'envoyant rebondir sur les marches et rouler dans la rue.

Harry revint à Chuck, qui, toujours agenouillé, se tenait le bras en sanglotant.

— Dehors! dit-il. Et plus vite que ça!

Reculant craintivement, Chuck se remit péniblement sur pied et disparut dans la nuit.

Harry sortit sur la véranda. Il regarda la bande descendre la rue en courant. Aucun ne s'arrêta pour aider Chuck qui titubait derrière eux en gémissant.

Harry ferma la porte du restaurant et se dirigea vers le bar. Il regarda l'homme accroupi.

— Ils sont partis, fit-il. Vous devez avoir soif.

L'homme se leva. Il tremblait encore, et la peur se lisait toujours dans ses yeux.

— Je... je crois qu'ils m'auraient tué s'ils m'avaient trouvé, dit-il en s'appuyant au comptoir.

— Ne vous en faites pas.

Pour lui donner le temps de se remettre, Harry alla redresser la table renversée.

Maria, suivie de son père qui tremblait quelque peu, sortit de la cuisine.

— Vous m'excuserez, dit Harry à Maria. Je n'aurais pas dû les laisser casser les verres.

— Vous avez été formidable! J'ai tout vu! s'exclama Maria en le regardant avec adoration. Si vous n'aviez pas été là, ils nous auraient tout cassé.

Harry sourit.

— Vous pouvez vous occuper de notre ami? Il a une vilaine coupure.

Maria examina la blessure, hocha la tête et rentra en hâte dans la cuisine.

Morelli saisit la main de Harry et la secoua vigoureusement.

— C'est drôlement bien ce que vous avez fait! Par ici, tout le monde a peur de cette racaille. Merci, mon vieux. On a besoin d'hommes comme vous.

Un peu gêné, Harry proposa :

— Si on prenait un verre? (Il se tourna vers l'homme à la guitare :) Qu'est-ce que vous diriez d'un Scotch?

— Je m'appelle Randy Roache, dit l'autre en tendant la main. Ouais, d'accord pour un Scotch.

— Harry Mitchell, fit Harry en lui serrant la main. Un Scotch pour tout le monde.

Morelli, rayonnant, prépara les verres, tandis que Maria revenait avec un bol d'eau chaude, une serviette et du sparadrap. Elle arrêta rapidement l'épanchement de sang et fixa un pansement avec le sparadrap. Randy la remercia, puis prit son Scotch, et leva son verre en direction de Harry.

— Merci, vieux. Ils en voulaient à ma guitare. Je les ai rencontrés à une borne d'ici. Je me suis barré. J'ai couru un peu plus vite qu'eux, c'est tout. Si vous n'aviez pas été là, j'aurais perdu ma guitare et mon boulot.

Harry sirota son Scotch puis demanda :

— Vous allez de quel côté?

— Paradise City. Vous êtes sur la route aussi?

— Oui, et je vais au même endroit.

Harry se tourna vers Morelli.

— Et cette tarte aux pommes qu'on m'avait promise? (Il regarda Randy :) Vous avez mangé? Ici, le menu du jour est comme ça!

Randy dit qu'il prendrait le menu, et les deux hommes allèrent s'asseoir à la table de Harry pendant que Morelli se précipitait dans la cuisine. Maria se mit à couper du pain.

— Si tu vas à Paradise City, on pourrait faire la

route ensemble, dit Randy, en regardant Harry d'un air plein d'espoir. A deux, c'est moins dangereux que tout seul.

— D'accord, acquiesça Harry. Avec plaisir.

Maria revint avec une assiette de spaghetti et une énorme part de tarte aux pommes avec de la glace. Elle posa les assiettes devant eux.

— Papa dit que tout est aux frais de la maison, annonça-t-elle, les yeux brillants. Et la chambre aussi.

— Allons... écoutez... commença Harry, embarrassé. Mais Maria secoua la tête.

— C'est ce qu'a dit papa, et ce qu'il dit, c'est dit. Elle retourna dans la cuisine.

Harry regarda Randy et haussa les épaules.

— Ils sont gentils. Ils n'étaient pas obligés de faire ça.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que tu as sauvé leur restaurant. Ces petits camés étaient chargés. S'il y a quelque chose que je peux faire pour toi, tu n'as qu'à le dire, proposa Randy d'un air sérieux. Si j'avais perdu ma guitare, j'aurais été dans un beau pétrin. C'est mon gagne-pain.

Il enfourna quelques spaghettis, puis reprit :

— J'ai un bon boulot qui m'attend à Paradise City. Ça fera la troisième saison que j'y travaille : un bath restaurant de grande classe, beaucoup de style, tenu par un Mexicain et sa fille. Un peu comme ici, mais beaucoup plus de classe, et la fille... (Il leva les yeux au ciel.) Il faut la voir pour y croire.

Il mangea un moment en silence.

— Dis donc, ça c'est des spaghetti!

Harry hocha la tête.

— La tarte aussi. Quand est-ce que tu penses commencer?

— Dès mon arrivée.

Randy s'arrêta, avala, puis demanda :

— Tu cherches du boulot?

— Oui. Tu crois que j'ai des chances? Je ferai n'importe quoi.

Randy le regarda d'un air pensif.

— Je pourrais peut-être t'arranger quelque chose avec Solo... c'est le propriétaire du restaurant : Solo Domenico. Il va bientôt commencer à engager du personnel. Tu sais nager?

— Nager? (Harry sourit.) C'est à peu près la seule chose que je fasse très bien. J'ai gagné une médaille de bronze aux derniers Jeux Olympiques, en nage libre et plongeon.

Randy le regarda, bouche bée.

— Les Jeux Olympiques! Nom d'un chien! Tu me fais pas marcher?

— Non... parole.

Randy tourna une autre bouchée de spaghetti sur sa fourchette.

— Quand tu étais dans l'Armée, est-ce que tu es allé au Vietnam?

— J'y ai fait mes trois ans... mais qu'est-ce que ça a à voir?

Randy se pencha et lui tapota le bras :

— Alors, je te garantis du boulot. Le fils de Solo est là-bas. Le vieux sautera sur l'occasion de parler avec un gars qui en revient, et en plus, il faut qu'il trouve un maître nageur pour sa plage... La loi exige quelqu'un de qualifié, et il a toutes les peines du monde à trouver un type pour faire le boulot. Les bons nageurs ne veulent pas se taper les corvées... planter les parasols, nettoyer la plage, servir les consommations; et ceux qui veulent bien faire les corvées ne savent pas nager. (Il sourit.) Est-ce qu'un boulot comme ça te plairait? Ça ne paye pas lourd, mais ce n'est pas fatigant, et la nourriture est formidable.

— Ça me va. Mais il a peut-être déjà trouvé quelqu'un?

— Je parierais que non. La saison ne commence que la semaine prochaine. Solo ne jette pas son argent par les fenêtres. Il attendra le dernier moment pour chercher quelqu'un.

— Quest-ce que tu fais chez lui?

— Je m'occupe du bar et je chante deux fois pendant le dîner, une fois pendant le déjeuner. C'est un restaurant plutôt chic. Des tas de clients en Cadillac. Ce n'est pas une gargote comme ici.

— Ça me va.

Harry finit sa tarte, poussa un soupir de contentement, et se renversa sur sa chaise pour allumer une cigarette.

— A ton avis, combien de temps on mettra pour arriver là-bas?

— Ça dépend si on a de la veine en stop. Moi, je marche la nuit. C'est moins dangereux. Les hippies marchent de jour. En marchant la nuit, on les évitera, mais on aura moins d'occasion de trouver des stops. Je dirais, trois jours si on a du pot, sinon, quatre.

— Bon, je ne suis pas pressé, dit Harry. Ça me plaît, l'idée de marcher de nuit... il fait moins chaud. Ce que j'ai pu me rôtir aujourd'hui!

— C'est ça. On ira plus vite et plus loin de nuit. Ecoute, si on se mettait en route demain soir vers sept heures? On pourrait rester se reposer ici toute la journée, et marcher toute la nuit.

Harry hocha la tête. L'idée lui plaisait. Il repoussa sa chaise et se leva.

— Je vais arranger ça avec la petite.

Il se dirigea vers le bar où Maria lavait des verres.

— On pense reprendre la route demain soir. Est-ce que vous êtes d'accord, vous et votre père? demanda-t-il.

— Après ce que vous avez fait pour nous, dit Maria avec sérieux, on est d'accord pour n'importe quoi. Si

vous voulez prendre un bain, tous les deux, il y a de l'eau chaude... Si vous voulez autre chose, vous n'avez qu'à demander.

— Je prendrais volontiers un bain.

— Je monte préparer le lit. Vous voulez prendre votre bain tout de suite?

— Pourquoi pas? Je monte avec vous.

Il retourna vers Randy qui se préparait à attaquer les côtelettes de porc que Morelli lui avait apportées de la cuisine. Il lui annonça qu'il allait prendre un bain, et qu'ils se retrouveraient le lendemain matin.

Morelli lui serra encore une fois la main en le remerciant d'avoir sauvé son restaurant. Il regarda Harry gravir l'escalier avec Maria.

— C'est un gars bien, dit-il à Randy. J'aimerais avoir un fils comme lui.

— Vous avez raison, acquiesça Randy en coupant sa côtelette.

Quand Morelli fut retourné dans sa cuisine, Randy s'arrêta de manger, l'air soudain préoccupé. « Et si Solo n'engageait pas ce mec? pensa-t-il. Parfois, il faisait sa tête de lard, et rien ni personne n'arrivait à la persuader. Après tout, se dit Randy, Harry les avait sauvés, lui et sa guitare. Il ferait bien de prendre ses précautions. »

Quand il eut fini son repas, il s'enferma dans la cabine téléphonique et appela le restaurant de Solo. Il eut Joe à l'appareil, le barman noir, qui lui dit que Solo n'était pas là.

— C'est important, Joe, dit Randy, bouillant d'impatience. Où est-ce que je peux l'appeler?

Joe lui donna un numéro de téléphone. Ce n'était pas dans la ville.

— Où c'est, nom d'un chien? demanda Randy en grattant de l'ongle le mur de la cabine pour y graver le numéro.

— Je ne sais pas, répondit Joe. C'est seulement pour les cas urgents.

Randy raccrocha, fit tomber d'autres pièces de monnaie dans l'appareil et composa le numéro.

La voix grave et grondante de Solo lui répondit à l'autre bout de la ligne :

— Oui... hein? Qui c'est?

— Vous vous souvenez de moi? Randy Roache. Je suis en route. Je vous ai trouvé un maître nageur, Solo... un champion olympique. Bon, écoutez...

## CHAPITRE II

Ça faisait environ trois heures qu'ils marchaient.

La lune, suspendue dans un ciel sans nuages, projetait des ombres noires et éclairait brillamment la blanche route de terre. L'air était serein et chaud, et, des fourrés de palétuviers formaient comme des murs noirs continus de chaque côté de la route.

Ils marchaient en silence; Harry en tête, tous deux absorbés dans leurs pensées, mais chacun conscient de la présence de l'autre, et heureux de n'être pas seul.

Ils avaient quitté Yellow Acres peu après 19 h. Morelli leur avait remis à chacun un gros paquet, un petit casse-croûte, avait-il dit, pour le cas où ils auraient faim en route. Longs adieux, serremments de mains, et Harry avait promis de s'arrêter au retour.

Il était en train de penser à Maria, qu'il comparait à la fille avec qui il avait passé deux nuits à New York.

Elle l'appelait tout le temps « mon petit canard », fumait comme une cheminée même pendant qu'ils faisaient l'amour, et lui cassait les pieds avec ses multiples problèmes; elle en avait autant qu'un chien a de puces. Harry pensait au naturel de ses manières et à son apparente simplicité. Peut-être, se disait-il, avait-elle des problèmes, elle aussi, mais elle savait se contrôler. Tout en réfléchissant, il se frotta la nuque.

Aujourd'hui, tout le monde avait des problèmes. Tout dépendait de la façon de leur faire face. Certains pouvaient s'en tirer tout seuls; d'autres devaient en discuter; d'autres enfin ne pouvaient pas s'empêcher d'en parler tout le temps. Pour lui, c'était une question de fierté que de ne pas ennuyer l'humanité entière avec ses histoires personnelles. Il eut une grimace sinistre. Des problèmes, il en avait beaucoup, mais ce n'était pas le moment d'y penser. Une sorte d'automatisme s'était peu à peu développé en lui, qui contrôlait ses pensées. Il ne devait pas songer à ses trois ans passés au Vietnam, ni à son foyer détruit, ni à la partie de poker sur le bateau, à laquelle il avait bêtement pris part, et qui avait pratiquement lessivé tout l'argent que l'Armée lui avait remis pour ses bons et loyaux services. Certes, oui, il en avait, des problèmes, mais inutile de les évoquer pour l'instant. Du moins, le boulot au restaurant avait l'air sûr. Randy lui avait dit qu'il avait téléphoné à Solo, et que Solo était très intéressé.

Randy annonça soudain :

— Encore trois kilomètres, et ensuite on arrive à la route.

Il s'arrêta pour consulter sa montre à la clarté de la lune.

— Dix heures et demie. Avec un peu de veine, on pourrait trouver un stop. (Il rejoignit Harry.) Maintenant, il devrait plus y avoir de stoppeurs.

— Et ta tête, comment ça va? demanda Harry.

— Ça va... J'ai un peu mal au cigare, mais ça va. (Randy le regarda avec curiosité.) La façon dont tu as traité ces mômes, j'en suis pas encore revenu. Tu lui as cassé le bras... tu t'en es aperçu, non?

— Tu te fais de la bile pour ça?

Soudain, le ton de Harry s'était fait légèrement sarcastique.

— Non, je ne me fais pas de bile... mais quand même... un bras cassé.

— Donc, tu te fais de la bile. Est-ce que tu as été à l'Armée?

— Moi? dit Randy en mimant l'horreur. Ça me ferait mal. J'ai brûlé ma convocation au conseil de révision. Ils peuvent toujours courir avant qu'ils m'embarquent pour le Vietnam!

— Il faut quand même bien que quelqu'un y aille.

— D'accord... mais pas moi.

— Qu'est-ce que tu as de si extraordinaire?

— Ça ne me plaît pas qu'un tas de vieux cons se mêlent de diriger ma vie. Le conseil de révision, c'est plein de vieux salopards qui tomberaient du haut mal si on parlait de les envoyer là-bas. Alors, je vois pas pourquoi ils auraient le droit de m'y envoyer, moi!

Harry se mit à rire.

— Ça se défend.

Il marcha un moment en silence, puis reprit soudain :

— Si j'avais su ce qui m'attendait, moi aussi j'aurais peut-être brûlé ma convocation au conseil de révision. Mais à l'époque, l'idée me plaisait assez... c'était une évasion.

— Une évasion de quoi? demanda Randy avec curiosité.

— Ce serait trop long à t'expliquer.

— C'est pas les moyens d'évasion qui manquent, sans aller là-bas.

— Ils ne sont pas tendres avec les déserteurs.

— Oui, mais il faut d'abord qu'ils les attrapent, dit Randy d'un air suffisant.

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'ils ne t'attrapent pas?

— Jusqu'à maintenant, ils n'y sont pas arrivés. Je me fais du mouron quand les choses arrivent, pas avant.

— Comme pour le bras cassé de ce petit camé? Randy changea son sac d'épaule.

— Je ne dis pas que je me fais vraiment du mouron, mais on aurait cru que tu avais l'intention de lui casser le bras. Enfin... ça n'avait pas l'air d'un accident. Parole, tu n'y es pas allé de main morte.

— C'est vrai. J'avais l'intention de lui casser le bras. Une des choses, parmi beaucoup d'autres, qu'on t'apprend à l'armée, c'est de ne pas commettre de bourde au cours d'un combat. Si tu frappes un mec, il faut frapper pour qu'il reste sur le carreau. Si je n'avais pas cogné fort, tous les autres me seraient tombé dessus. Ils étaient tous drogués à mort. En lui cassant le bras, je leur ai remis les idées en place vite fait, et c'est ce qu'il fallait. En plus, je t'ai évité d'y passer. (Il jeta un coup d'œil sur Randy.) Tu te fais encore de la bile?

— Ça se défend, dit Randy, et il sourit.

Dix minutes plus tard, ils atteignirent la route, et Randy posa son sac et sa guitare.

— Attendons une demi-heure pour voir s'il passe quelque chose, dit-il. On aura peut-être du pot. Il y a un routier ouvert toute la nuit à environ quatre-vingts bornes d'ici. Presque tous les camions s'y arrêtent. Si on trouve un stop pour y aller, on est presque sûrs de trouver un camion pour Miami, et après Miami, c'est dans la poche.

Ils attendirent sur le bord de la route. Au bout de quelques minutes, les phares d'un camion se mirent à briller au sommet d'une lointaine colline. Randy s'avança sur la chaussée et commença à faire de grands signes.

Le camion passa dans un bruit de tonnerre, sans tenir compte des signes de Randy.

Il grommela entre ses dents, tandis que Harry s'asseyait sur l'herbe du bas-côté et allumait une cigarette. Les deux hommes surveillaient la route.

Quatre camions passèrent sans s'arrêter dans le quart d'heure qui suivit, alors que Randy indiquait la direction du pouce.

— On aurait peut-être plus vite fait de marcher, hasarda Harry. Ta bobine n'a pas l'air de leur revenir.

— Essayons encore un quart d'heure. Peut-être que ces abrutis n'aiment pas ma coupe de cheveux. Si tu essayais?

Ils changèrent de place, sans aucun succès. Trois autres camions passèrent en trombe sans s'arrêter.

Randy ôta ses bottes mexicaines pour se rafraîchir les pieds dans l'herbe.

— Continue, l'encouragea-t-il. C'est en tirant beaucoup de sonnettes qu'on finit par trouver la bonne porte.

Alors qu'il parlait, les phares d'un véhicule se mirent à briller en haut de la côte. A la clarté de la lune Harry vit que la voiture était une Mustang remorquant une petite caravane.

— Là, on n'a aucune chance, dit-il, mais je vais quand même tenter le coup.

Il s'avança un peu plus sur la chaussée, de sorte qu'il se trouva pris dans le faisceau lumineux des phares comme dans celui d'un projecteur. Il joua du pouce en arborant son grand sourire désarmant.

Il entendit le doux grincement des pneus freinant, sur le goudron, et, à leur grande surprise, la voiture ralentit, se rangea près d'eux et stoppa.

Saisissant prestement sa guitare et son sac d'une main, et ses bottes de l'autre, Randy rejoignit Harry.

Harry regardait en direction du chauffeur.

— Vous allez à Miami? demanda-t-il. Est-ce que vous pourriez nous prendre?

En s'approchant, à la clarté diffuse émise par le tableau de bord, il s'aperçut que le conducteur était une femme, et cela le stupéfia. Il ne distinguait pas son visage. Elle portait de grosses lunettes anti-phares, et un foulard blanc dissimulait complètement ses cheveux et le reste de sa figure. Elle avait rentré dans le col ouvert de son corsage noir les deux bouts du foulard.

Il sentait des yeux l'examiner derrière les lunettes.

— Vous savez conduire?

Elle avait la voix grave et voilée, avec un léger accent que Harry n'arrivait pas à identifier.

— Evidemment.

— Vous avez votre permis de conduire?

— Oui. Je l'ai sur moi.

La femme poussa un long soupir de lassitude.

— Formidable. Je vous prends si vous conduisez.

— Et moi là-dedans, est-ce qu'on m'emmène? demanda Randy un peu inquiet.

Elle tourna la tête et le regarda, puis reporta son attention sur Harry.

— C'est un ami à vous? demanda-t-elle.

— Oui. C'est un type bien. Il porte les cheveux longs pour se tenir chaud.

— Vous connaissez la route?

— Tout droit.

— C'est ça. Ça fait dix-huit heures que je conduis. Je suis vannée. (Elle ouvrit la porte et descendit.) Si je ne dors pas un peu, je vais me retrouver en plein champ. Je livre la caravane à Miami. L'abruti qui l'a commandée menace de résilier sa commande s'il n'en prend pas livraison demain matin.

Tout cela sembla un peu bizarre à Harry.

— Alors, vous faites dans les caravanes?

— Non, je m'occupe de la livraison seulement. Montez et en route. Je vais me coucher dans la cara-

vane. Pour l'amour du ciel, ne me réveillez pas avant d'arriver à Miami.

— Est-ce qu'il y a deux couchettes là-dedans? demanda Randy d'un ton plein d'espoir. Je dors debout, moi aussi.

— Si vous n'êtes pas capable de tenir en main cette tapette, je le laisse sur la route, dit la fille d'une voix si tranchante que Randy se pétrifia sur place. Montez, et en route.

Elle gagna l'arrière de la caravane d'un pas raide et mal assuré. Ils entendirent la porte s'ouvrir puis claquer, enfin le bruit d'un verrou qu'on tirait.

Les deux hommes se regardèrent, puis Harry se glissa au volant.

— Allez, viens, tapette, dit Harry, si tu n'as pas envie d'aller à pied.

Randy fit le tour de la voiture en courant, ouvrit la portière et se laissa tomber à côté de Harry qui démarra en trombe.

— Hein, qu'est-ce que tu dis de ça? fit Randy. Tu parles d'une veine! On pourrait être à Miami à sept heures du matin.

— De la veine ou autre chose, rétorqua Harry. C'est la mode, maintenant, que les filles conduisent des caravanes dix-huit heures d'affilée? Je ne sais pas. J'ai trois ans de retard.

— Permits-moi de t'expliquer, Rip Van Winckle<sup>1</sup> de mon cœur, commença Randy en souriant. De nos jours, les nanas font n'importe quoi. Même que c'est là le hic. Elles n'ont plus aucun respect pour nous autres mâles... Ce sont toutes des mantes religieuses!

— Elle n'a pas froid aux yeux, pour s'arrêter comme ça, et nous confier la voiture, dit pensivement Harry. Elle aurait aussi bien pu se faire assommer et violer.

1. Héros de Washington Irving. Après un sommeil de vingt ans, il découvrit un monde complètement changé.

— Elles aiment ça, être violées : c'est le nouveau passe-temps en vogue, dit amèrement Randy. Je parie qu'elle a été déçue de voir que tu es un gentleman à l'ancienne mode.

— Regarde un peu dans la boîte à gants, pour voir si elle a laissé des papiers, dit Harry.

L'aiguille du compteur marquait quatre-vingts kilomètres.

Randy ouvrit la boîte à gants et trouva un porte-cartes en plastique. Il en sortit quelques documents, alluma la lampe des cartes, et se pencha en avant pour les examiner.

Quand il eut fini, il s'adossa à la banquette.

— C'est une voiture Hertz, louée à Vero Beach à un certain Joël Blach, 1244 Springfield Road, Cleveland.

— Est-ce qu'il y a le kilométrage.

— Ouais. 2 300 kilomètres.

Harry jeta un coup d'œil sur le compteur de kilomètres du tableau de bord et calcula mentalement.

— Depuis que cette voiture a été louée, elle a fait 380 km. Ça n'est pas précisément ce que j'appellerais un voyage de dix-huit heures.

Randy se tourna vers lui et le regarda fixement :

— Dis, tu es toujours comme ça? Tu parles comme un flic.

— Elle ne s'appelle pas Joël Tartempion, et elle n'a pas conduit pendant dix-huit heures. Je n'aime pas ça. Elle a peut-être volé la voiture.

— Ecoute, dit Randy d'un ton sérieux, faut pas trop demander. On a une voiture. On sera à Miami à sept heures. Et de là, on est à un saut de Paradise City. On pourra même prendre le car si on ne trouve pas de stop. Pourquoi s'en faire?

— On aura de quoi s'en faire si cette voiture est signalée et que les flics nous arrêtent.

— Oh, je t'en prie! En pleine nuit, et sur cette route, on ne voit jamais un flic.

Harry hésita. Cette histoire n'était pas très catholique, mais après tout, se dit-il, c'est l'affaire de la fille. Si la police les arrêtaient, il n'aurait aucune peine à se disculper. Et si Randy acceptait de prendre le risque, pourquoi s'en faire?

Il appuya légèrement sur l'accélérateur et l'aiguille du compteur atteignit le 100.

— Alors, tu t'es un peu calmé? demanda Randy.

— Ça, c'est toi que ça regarde. Moi, je ne risque rien. Si tu veux tenter la chance, c'est ton affaire.

— Comme ça, tu me plais. (Randy fouilla dans son sac et en tira le paquet que Morelli lui avait donné.) J'ai l'estomac qui fait glouglou.

Il défit le paquet et y trouva un poulet rôti artistement découpé, deux gros beignets, et quatre tranches de pain beurré recouvertes de mayonnaise.

— Il connaît son boulot, le Rital. Tu veux manger un morceau?

— Pas maintenant.

— Moi, si. (Randy commença à manger avec satisfaction. La bouche pleine, il déclara :) A propos de nanas, comment elles étaient au Vietnam?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre puisque tu n'iras pas? répliqua sèchement Harry.

Randy le regarda, mordit dans son pain, mastiqua un bon moment, puis dit :

— Elles font ça comme tout le monde, ou elles ont des trucs?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre puisque tu n'iras pas? répéta Harry sans quitter des yeux la route éclairée par les phares puissants.

Randy fit la grimace.

— Excuse-moi. En effet... qu'est-ce que ça peut me foutre?

Il jeta un os par la vitre baissée et s'attaqua à un gros morceau de blanc.

Harry pensait avec nostalgie à la petite Vietnamiennne qu'il avait laissée à Saïgon. Chaque fois qu'il revenait du front, elle l'attendait. Elle gagnait péniblement sa vie en vendant des plats cuisinés à un coin de rue. Il s'émerveillait toujours de ce qu'elle arrivait à coltiner son poêle portatif et tout un attirail de casseroles sur les épaules, aux bouts d'une perche de bambou. Dans sa tunique rose, elle lui faisait toujours penser à un beau papillon, mais plus tard, il s'était rendu compte de sa force et de sa résistance.

Elle était devenue pour lui le bien le plus précieux de sa vie durant ces trois ans : une pensée où se raccrocher pendant les longues nuits d'angoisse. Pour lui, elle personnifiait la tendresse, l'attention et l'amour, et quand elle avait été — ainsi que d'autres — déchiquée par une bombe Viet Cong, Harry n'avait plus regardé une autre femme, et il ne pouvait plus parler des Vietnamiennes, ni avec ses copains, ni avec des hommes comme Randy, qui avait vu des photos et pensait qu'elles étaient tout juste bonnes à faire l'amour. Toute allusion suggestive à leur sujet mettait Harry en colère. Cette femme, la sienne, si gaie, si fidèle, qui toujours l'attendait, représentait pour lui toutes les Vietnamiennes : en salir une, c'était la salir, elle.

Dans la rétroviseur de l'aile, il vit les phares d'une voiture à cinq cents mètres derrière lui, et il relâcha l'accélérateur. Sur cette route, la limite de vitesse était fixée à 90 km, à l'heure; ce pouvait être une voiture de police. Il n'avait aucune envie de prendre des risques inutiles.

Randy, remarquant qu'il ralentissait, lança un coup d'œil vers lui.

— Une voiture derrière, expliqua Harry.

Il regarda de nouveau dans le rétroviseur. L'auto marchait à la même vitesse que lui et conservait toujours la même distance.

— Les flics sont couchés, fit Randy. Je connais la route. Je n'y ai jamais vu un flic après onze heures du soir.

— T'occupe pas, 90, c'est assez.

Randy alluma une cigarette et se vautra sur la banquette.

— Tu es sûr que tu n'as pas faim? Je peux te relayer.

— Pas maintenant.

— Je me taperais bien un bon café.

— Moi aussi, ça me ferait du bien.

— Dans un quart d'heure, on arrivera à ce routier dont je t'ai parlé. Leur café est drôlement bon. On peut s'arrêter. Ça ne prendra pas plus de cinq minutes. Peut-être que la gonzesse en voudrait aussi.

— Elle a dit de ne pas la réveiller avant qu'on arrive à Miami, lui rappela Harry. Si elle veut dormir, laisse-la dormir.

— Tu as vu à quoi elle ressemble?

— Pas plus que toi.

— Elle est peut-être bien balancée.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, tapette?

Randy éclata de rire.

— C'est ce qu'il y a de bien, chez Solo : ça grouille de gonzesses. D'être derrière le bar, ça me fait un peu du tort. Je n'ai pas les occasions que tu auras. Comme maître-nageur, tu vas pas t'embêter. Solo annonce des leçons de natation dans sa publicité, et ce sera ton rayon. Ah dis donc, ce que je voudrais être à ta place! Peloter une nana aérodynamique dans la mer, ça c'est la belle vie!

— Tu es encore un peu môme sur les bords, non? dit Harry avec un bon sourire.

— Et alors, tu as quelque chose contre?

— Non. Peut-être même que je t'envie.

— Tu me parles comme si tu étais mon père! Tu vas pas me raconter que tu ne t'intéresses pas aux nanas?

Harry pensa à sa femme, gisant dans sa baignoire, les veines des poignets tranchées. Il pensa à Nhan, projetée contre un mur de briques en une bouillie sanglante. Toutes les autres femmes de sa vie étaient aussi des fantômes inquiétants. Il n'y en avait aucune dont il se souvînt avec plaisir.

— Je ne voudrais pas être ton père, dit-il, éludant la question.

Randy se mit à rire en attaquant un beignet.

— A propos de pépées, fit-il la bouche pleine, il faut que je t'affranchisse sur Nina.

Harry jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Les phares de la voiture étaient toujours à cinq cents mètres derrière lui.

— Nina?

— Oui... La fille de Solo. Il faut peut-être que je te parle d'abord de Solo. Il y a vingt ans, Solo était le meilleur casseur du pays. Pas un coffre-fort ne lui résistait. Finalement, les flics l'ont coincé, et l'ont mis à l'ombre pour quinze ans. Pendant qu'il tirait son temps, Nina est née et Mme Solo est morte. A sa sortie, il a décidé de laisser tomber le racket, et a ouvert ce restaurant à Paradise City. Il est toujours considéré comme le meilleur, question de presser un citron, et de temps en temps, on lui fait des propositions pour reprendre du service, mais il tient bon. Son commerce marche bien, il fait un bon bénéfice, et il a Nina.

Randy s'arrêta pour fouiller dans le paquet presque vide, et finit par mettre la main sur le second beignet.

— Faut y aller mollo avec Solo. Il a plus de cinquante ans, mais c'est un vrai dur, mauvais, et brutal quand ça lui prend. Il vide lui-même les gars qui ne

lui plaisent pas, et si un ivrogne cherche la bagarre, c'est Solo qui s'en charge. Je l'ai vu s'occuper de trois voyous qui serraient Nina de trop près, et tous les trois ont fini à l'hôpital. Mais Solo a l'esprit large. Il s'en fout que son personnel drague un peu, pourvu que ça plaise aux nanas. Mais personne — et toi et moi, on n'est pas exceptés — n'essaie d'approcher Nina.

Randy s'arrêta pour mordre dans son beignet. Il mastiqua un moment puis reprit :

— Je te dis ça pour qu'il ne t'arrive pas d'ennuis. Nina, c'est pas tout le monde. Faut la voir pour comprendre à quel point elle est spéciale. La première fois que je l'ai vue, je n'ai pas dormi pendant deux nuits de suite. Impossible de la quitter des yeux, et Manuel, — c'est le maître d'hôtel, — m'a averti. Il m'a dit que Nina n'était pas pour ma pomme. Que si je commençais à lui faire du gringue, ce serait Solo qui finirait pour moi. Et quand je dis finir, ce n'est pas une image.

Harry s'agita d'un air impatient.

— Ecoute, Randy, dit-il, je te remercie de m'avertir, mais une seconde chose que l'Armée m'a apprise, c'est de pas faire ça sur le pas de ma porte. Si je travaille pour Solo, alors je regarderai sa fille comme si c'était un vulgaire parasol.

Randy s'essuya la bouche du revers de la main.

— Ne fais pas le fiérot. Tu l'as pas encore vue.

— C'est vrai, je ne l'ai pas vue, mais j'ai dans les quatre ans de plus que toi, et ça fait une différence. Quand j'ai besoin d'une femme, j'en trouve une sans complications. Je suis assez vieux pour me garer des femmes à problèmes.

— Ah dis donc, tu es encore pire que mon vieux qui parlait toujours comme ça, dit Randy. Enfin, il vaut quand même mieux que ce soit moi qui t'aie averti que Manuel. Il ne te plaira peut-être pas. Ce n'est pas ton type. Ce n'est pas le mien non plus. S'il

peut faire des emmerdements à un gars, il ne s'en prive pas. Mais ne t'en fais pas à cause de lui. Tu travailleras dehors, directement sous les ordres de Solo. Et d'ailleurs, quand Manuel t'aura vu, je parie qu'il te laissera tranquille.

— Qu'est-ce qu'elle fait, la fille? demanda Harry.

— Elle s'occupe du bureau, des réservations et des notes. Le soir, elle circule dans le bar et le restaurant. Solo fait les courses et la cuisine. C'est un des trois meilleurs restaurants de la ville, et ce n'est pas rien. La concurrence est féroce, mais Solo ne se tracasse pas pour si peu. Il connaît vraiment bien son boulot.

Devant lui, Harry vit une grande enseigne clignotante qui annonçait en lettres rouges et jaunes :

#### SNACKS

#### VINGT-QUATRE HEURES

#### SUR VINGT-QUATRE

— C'est là, dit Randy. Le meilleur café avant Paradise City.

— Alors, on s'arrête, fit Harry. Après, tu conduiras pendant que je mangerai.

— D'accord. Tu crois qu'on devrait réveiller la pépée?

— Laisse-la donc tranquille.

Harry ralentit en approchant du café brillamment illuminé. Dans le parking, il y avait quatre gros camions et plusieurs voitures poussiéreuses.

Harry trouva une place, et manœuvra pour caser la Mustang et la caravane entre deux camions.

— Ne perdons pas de temps, dit-il en descendant.

Il s'arrêta un moment pour regarder derrière lui sur la route. Les phares de la voiture qui les suivait approchaient rapidement.

Randy était déjà à la porte du café, et Harry le rejoignit. Ils entrèrent dans la grande salle, où quatre camionneurs costauds, installés au comptoir, man-

geaient en buvant du café. Quelques hommes, les propriétaires des voitures, de toute évidence, étaient assis aux tables disséminées dans la salle : la plupart avaient l'air de représentants de commerce fatigués. Certains vérifiaient des papiers tout en sirotant leur café ; quelques-uns mangeaient le menu de nuit, un goulash visqueux.

Harry et Randy allèrent au bar et commandèrent un café. Harry lui offrit une Camel et alluma sa cigarette. Les camionneurs lorgnaient Randy. A leur expression, Harry comprit que pas un seul ne perdrait son temps à ramasser un gars qui portait les cheveux aussi longs.

Harry entendit un véhicule arriver et stopper. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre voisine, et vit une Mercedes SL 180 blanche ; il se demanda si c'était la voiture qui le suivait. Il se rapprocha de la fenêtre, mais la voiture repartait déjà. Il eut juste le temps de voir que le conducteur portait un chapeau à bords rabattus, mais il faisait trop sombre pour qu'il pût apercevoir ses traits. Dans un puissant ronronnement de moteur, la Mercedes s'élança dans la nuit.

— Alors, ce jus, comment tu le trouves ? demanda Randy.

Harry but une gorgée et hocha la tête. N'importe quel café semble bon après celui de l'Armée. Il acheta deux paquets de Camel et demanda au garçon de lui préparer un carton d'un demi-litre de café à emporter.

Cinq minutes plus tard, ils étaient dans la Mustang, Randy au volant.

Toujours intrigué par la fille, Harry ouvrit la boîte à gants et examina lui-même le contrat de louage de Hertz. Comme Randy le lui avait dit, la voiture avait été louée à un certain Joël Blach, de Cleveland. Le contrat avait été établi à Vero Beach deux jours plus tôt. Il revérifia le kilométrage : 380 malheureux

kilomètres. Pourquoi la fille lui avait-elle raconté qu'elle conduisait depuis dix-huit heures? Harry trouvait que c'était un mensonge éhonté. La seule raison qu'il pouvait trouver, c'est que ça fournissait une excuse pour lui demander de conduire. Mais pourquoi? Avait-elle une raison de se cacher? Était-ce une voiture volée? A mon avis c'était peu probable, puisqu'elle voyageait avec eux, et qu'elle serait également dans le bain si la police les arrêtait.

— Est-ce que tu continues à jouer ton numéro? demanda Randy en jetant un regard sur le visage pensif de Harry, éclairé par la lampe des cartes.

Harry haussa les épaules et remit les papiers dans la boîte à gants.

— Je n'aime pas les choses pas claires, dit-il. Et cette histoire n'est pas claire.

— Tu n'as qu'à lui demander des explications quand elle se réveillera. Inutile de te triturer la cervelle puisqu'elle peut te dire toute la vérité.

— Ouais.

Harry se mit en devoir d'ouvrir le paquet que Morelli lui avait remis. Le café lui avait donné faim.

— Si tu ne veux pas tes deux beignets, je peux t'aider, proposa Randy, plein d'espoir.

— Je les veux. Tu as assez mangé comme ça.

— Ben, mon vieux! dit Randy, feignant l'amertume, tu n'as pas l'intention de te taper tout le poulet à toi tout seul, non?

— En tout cas, tu peux compter sur moi pour essayer. Randy secoua la tête d'un air incrédule.

— Est-ce que l'Armée ne t'a pas appris, entre autres choses, à partager, et à partager équitablement?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre? dit Harry en attaquant une cuisse.

— Hé, réveille-toi!

Harry remua, baïlla et ouvrit les yeux. Par la vitre poussiéreuse du pare-brise, il regarda le ciel gris, jaune et rouge, ainsi que les palmiers qui défilaient à toute vitesse le long de la route, en sens inverse de la Mustang.

— On vient de traverser Fort Lauderdale, lui annonça Randy. On sera à Miami dans vingt minutes.

Harry se frotta le visage, sentant sous sa main le chaume de sa barbe. Il détestait dormir tout habillé; pourtant, ça allait de soi quand il était à l'Armée, mais il n'avait jamais pu s'y habituer. Il avait une envie folle de se raser, de prendre une douche froide et un café.

— Arrête au premier bistrot. On réveillera la fille, et on verra où elle veut nous laisser à Miami.

— Elle va me manquer, cette voiture, dit Randy avec regret. Il y a un café juste devant nous.

Une petite construction en bois avec son enseigne au néon se dressait au bord de la route. Il y avait de la lumière aux fenêtres. Pendant que Randy ralentissait, Harry regarda sa montre. Il était 5 h 15. Il fit la grimace. « Mauvais moment pour se réveiller », pensa-t-il.

Tandis que Randy se rangeait, Harry ouvrit la portière.

— Je vais rapporter deux cartons de café. Réveille-la.

Randy minauda :

— Mais avec le plus grand plaisir. Tu veux que je te dise? Je crois vraiment que les nanas ne t'intéressent pas.

— Oh, ta gueule! coupa Harry.

Il n'était pas d'humeur à supporter l'humour bête de Randy. Il entra dans le café.

Un Noir endormi se tenait derrière le comptoir. Il observa Harry sans enthousiasme.

— Deux cartons de café fort, commanda Harry en venant s'accouder au bar. Noir, avec beaucoup de sucre.

— Vous voulez des beignets?

Harry n'en voulait pas, mais il pensa que ça ferait peut-être plaisir à la fille, et sûrement à Randy.

— Quatre, s'il vous plaît.

Il regarda le noir verser le café dans les cartons paraffinés. L'odeur lui fit frémir les narines. Il alluma une cigarette et toussa quand la fumée lui mordit la gorge.

Le Noir mit quatre beignets dans un sac en papier.

— Vous n'avez pas peur du cancer des fumeurs, monsieur? lui demanda-t-il en poussant le sac vers lui.

— Et vous? répliqua Harry en sortant un dollar de son portefeuille.

— Je ne fume pas.

Harry le regarda fixement.

— Alors, pourquoi vous en faire pour moi?

Le Noir cligna des paupières, haussa les épaules et prit le dollar.

— Et trente *cents*.

Harry ajouta la monnaie, et, comme il saisissait les deux cartons de café, il entendit deux petits coups de klaxon venant de la Mustang. Il fronça les sourcils, rafla le sac de beignets, et se dirigea rapidement vers la porte.

Randy était assis au volant. Dès qu'il aperçut Harry, il lui fit signe de se dépêcher.

Harry alla à la voiture et regarda Randy par la vitre baissée. Un coup d'œil sur le visage livide et suant de son compagnon lui apprit que quelque chose s'était passé. Il ne prit pas le temps de poser de

questions. Il ouvrit, se coula sur le siège, et claqua la portière.

Randy démarra en trombe. Il était presque debout sur l'accélérateur.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda tranquillement Harry. Et ralentis un peu. Tu te crois sur un circuit de course? Ralentis!

Randy frissonna. De la main, il essuya la sueur qui lui perlait sur le visage, mais la voix ferme et tranquille de Harry le calma. Il descendit à 100.

— Elle est morte, dit-il d'une voix tremblante. Il y a du sang sur la couverture, et elle est raide comme une planche.

Intérieurement, Harry ressentit comme une secousse : une petite explosion d'émotion contrôlée. A voir le visage de Randy, il avait tout de suite compris que c'était grave, mais il n'imaginait pas que ce serait à ce point.

— Et où tu vas, comme ça? fit-il d'une voix égale et calme. Arrête! Je vais jeter un coup d'œil.

— On ne s'arrête pas sur cette route, dit Randy avec une énergie farouche. Les flics vont commencer à patrouiller d'une minute à l'autre! Je n'ai pas envie de me faire pincer avec un cadavre! Ils penseraient que c'est nous qui l'avons tuée!

Les traits de Harry se tendirent. Il n'avait pas pensé à ça. Oui... Si un flic les arrêtait et trouvait... Une étincelle de panique jaillit en lui, qu'il éteignit aussitôt.

— Tu es sûr qu'elle est morte?

— Sûr et certain. J'ai frappé à la porte, et comme on ne répondait pas j'ai essayé d'ouvrir, et la porte a cédé. (Randy haleta, avala sa salive, et reprit :) Elle était sur la couchette inférieure, la couverture ramenée sur elle. Il y avait une odeur qui m'a soulevé le cœur. Alors, j'ai vu du sang sur la couverture. J'ai

failli tomber dans les pommes. Je l'ai appelée, puis je me suis penché et je lui ai pris le bras. Ça m'a suffi. Ce... c'était comme un morceau de bois.

Devant eux, Harry aperçut une petite route et une pancarte qui annonçait : *Plage familiale*.

— Tourne là, dit-il, et ralentis.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. La route était déserte.

Randy ralentit, et engagea la voiture et la caravane sur un chemin de terre. Tendus, ils roulèrent en silence pendant près d'un kilomètre. La route débouchait sur une vaste étendue de sable doré, entourée de broussailles et de dunes. Deux cents mètres plus loin, il y avait la mer.

— Arrête ici, dit Harry. La caravane est une bonne excuse. Si on nous voit, on pensera qu'on a passé la nuit ici.

Randy stoppa près d'une colline herbeuse. Il se mit à trembler dès qu'il eut arrêté le moteur.

— Reprends-toi, dit durement Harry, qui jeta un carton de café dans les mains tremblantes de Randy. Bois en un peu!

— Je ne peux pas. Ça va me faire vomir, gémit Randy.

— Allons donc!

Randy regardait le carton avec répulsion. Perdant patience, Harry sortit de la voiture.

— Reste ici, je vais voir.

Il marcha dans le sable mou jusqu'à l'arrière de la caravane. Il s'arrêta pour regarder à droite et à gauche. Les trois kilomètres de plage étaient complètement déserts, à part quelques mouettes qui planaient au-dessus du surf. A présent, il n'y avait plus de gris dans le ciel; le rouge et le jaune se dissolvaient pour faire place à un bleu léger à mesure que le soleil se levait.

Il sortit son mouchoir, le mit sur la poignée de la porte de la caravane, et tourna, en tirant le panneau à lui.

Une odeur de mort, avec laquelle il venait de vivre pendant trois ans, se dégagea immédiatement et le fit grimacer. Il devinait une forme recroquevillée sur la couchette inférieure, complètement cachée par une couverture grise. Une longue traînée de sang séché maculait la couverture, comme Randy l'avait annoncé.

Harry pénétra dans la caravane et souleva la couverture, qu'il tira et fit tomber.

Il découvrit le visage d'un homme, la cinquantaine bien sonnée, en dépit de ses épais cheveux châtain : un visage mince, brûlé par le soleil, avec un petit nez crochu, une bouche sans lèvres et méchante, et des yeux gris glacés qui le regardaient fixement avec une expression de terreur que la mort avait figée à jamais.

Le côté droit portait une ecchymose. Les dents aiguës et jaunâtres, découvertes par un rictus, étaient pleines de sang et donnaient au visage une expression de défi animal.

Harry détourna les yeux, et regarda rapidement autour de lui et dans la couchette supérieure. Le mort était le seul occupant de la caravane.

— Elle est bien morte, hein? demanda Randy d'une voix chevrotante.

Il s'était rapproché de l'arrière de la caravane, mais s'en tenait à bonne distance, regardant Harry avec des yeux fiévreux et terrorisés.

Harry sortit de la caravane et fouilla dans sa poche pour chercher ses Camel. Alors qu'il allumait une cigarette, il nota que ses mains ne tremblaient pas. Mais, pensa-t-il, il avait vécu si longtemps avec des cadavres puants à ses côtés... Un de plus ne représentait rien d'autre qu'un problème.

— Elle est partie... c'est un homme, dit-il en tirant une longue bouffée de sa cigarette.

Une brise légère qui se levait pour glorifier le soleil, rabattit vers Randy l'odeur de la mort. Il pâlit, se tourna et se mit à vomir. Harry alla jusqu'à la Mustang, trouva le carton de café et but à longs traits. Le café tiède lui lava la bouche. Il s'appuya contre la voiture, le carton à la main et réfléchit.

Depuis le moment où il avait compris que la fille avait menti, qu'elle n'avait pas conduit dix-huit heures d'affilée, il s'était senti mal à l'aise. Il aurait dû suivre son instinct et éclaircir l'histoire dès qu'il s'était aperçu qu'elle racontait des histoires.

Haussant les épaules, il se dirigea vers l'endroit où Randy s'était assis dans le sable, la tête dans les mains, et il se tint près de lui.

— Est-ce que tu t'es arrêté quelque part pendant que je dormais?

Randy leva la tête.

— Non. J'ai roulé tout le temps. Elle est partie?

Harry s'accroupit à côté de lui.

— Oui, elle est partie. Il y a déjà un moment que le type est mort... quarante-huit heures, peut-être plus. D'après moi, il était déjà dans la caravane quand elle nous a ramassés. Elle a dû sortir en douce pendant qu'on était au café.

Il se rappela soudain la Mercedes blanche.

— La Mercedes qui nous suivait! Elle s'est arrêtée un moment près du café. C'est ça! Il restait derrière nous, attendant qu'on stoppe. Et quand on s'est arrêtés, elle n'a eu qu'à monter dans la Mercedes.

Il scruta la mer, en fronçant les sourcils.

— Le mort, c'est peut-être ce Joël Blach qui a loué la voiture chez Hertz.

Randy se leva précipitamment. La panique se lisait dans ses yeux.

— Tirons-nous en vitesse!

Harry leva les yeux sur lui.

— Assieds-toi!

Le ton tranchant obligea Randy à obéir.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte dans quel pétrin on est, reprit Harry. Quand la police va trouver la caravane et ce qu'il y a dedans, ils vont commencer à poser des questions. Tu penses bien qu'il y aura quelqu'un qui nous aura vus avec la Mustang. Et une fois que la police aura notre signalement, ça ne leur prendra pas longtemps pour nous retrouver. Tu vois d'ici la tête qu'ils vont faire quand on leur dira ce qui est arrivé! Ils penseront que le macchab nous a pris en stop, et qu'on l'a occis pour lui voler sa voiture et son fric... c'est toujours ce qu'ils croient, et c'est aussi ce que cette fille veut qu'ils croient.

Il s'interrompit, l'air soucieux.

— C'était un plan délibéré. Elle était sur la route pour se débarrasser de la Mustang et de la caravane sur le premier stoppeur qu'elle trouverait. Ça explique pourquoi on ne sait pas comment elle est, ni l'un ni l'autre. Avec ces lunettes noires et ce foulard, c'est un vrai fantôme.

Randy se rongea les poings.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait?

— Je veux en savoir davantage sur ce type.

Harry écrasa sa cigarette et se leva.

Il s'éloigna de Randy et retourna à la caravane. Respirant à fond, il monta et découvrit complètement le corps. Il l'observa un bon moment, sentant sa bouche se dessécher et son estomac se contracter.

On avait enlevé au mort sa chaussure et sa chaussette gauches. La chair était noire et calcinée. Il y avait de quoi lever le cœur, et Harry ramassa précipitamment la couverture pour dissimuler le pied.

Il hésita un moment, puis saisit le corps et, moitié traînant, moitié portant, il le sortit à la lumière du jour et l'étendit sur le sable.

De sa place, Randy suivait la scène avec horreur.

Harry fouilla rapidement le mort, mais il ne trouva rien. Toutes les poches avaient été vidées, et, continuant sa fouille, Harry constata que la griffe du tailleur sur la poche intérieure du veston avait été arrachée.

Il remit la couverture sur le corps, alluma une autre cigarette et rejoignit Randy.

— Il a été torturé. On lui a tenu le pied dans le feu. Sinon, il n'a aucune marque de coups, à part une ecchymose sur la figure. D'après moi, il a dû avoir une attaque pendant qu'on le brûlait. Ils n'avaient peut-être pas l'intention de le tuer. Ils devaient vouloir des renseignements. A voir l'état de son pied, il refusait de parler, mais bien entendu, il a peut-être parlé quand même avant de mourir. Je suppose que, quand ils se sont aperçus qu'ils avaient un cadavre sur les bras, ils ont projeté de s'en débarrasser sur un stoppeur hippie qui serait automatiquement mal vu de la police.

Randy se passa la langue sur ses lèvres desséchées.

— Comme moi.

— Exactement... comme toi.

— Que... qu'est-ce qu'on va faire?

— Se débarrasser de lui, répondit Harry. Il n'y a rien d'autre à faire. Comme on est dans un sale pétrin, on va l'enterrer. Après, on abandonnera la voiture et la caravane dans deux endroits différents. Comme ça, on a une chance de couvrir notre piste. Mais ne te fais pas d'illusion, si la police nous met la main dessus, ils nous colleront l'affaire sur le dos, et ça ne sera pas facile de s'en tirer. Bon, viens, on va commencer à creuser.

Il choisit une dune de sable à quelques mètres de

là. A eux deux ils creusèrent un trou assez grand pour contenir le corps.

— On va le recouvrir en faisant tomber le sable du haut de la dune, pour reformer la pente, dit Harry en inspectant le trou. Aide-moi à le porter.

Randy, frissonnant, eut un mouvement de recul.

— Je ne peux pas le toucher! Ça va me faire dégueuler!

Harry consulta sa montre. Il était 6 h. 05. Le temps pressait. Il leur fallait encore se débarrasser de la voiture et de la caravane. Il se dirigea vers le cadavre, le saisit par le pied droit et le tira sur le sable jusqu'à la tombe.

Randy se détourna en fermant les yeux.

Du pied, Harry fit rouler le corps dans la fosse. La tête cogna contre le bord au moment où le cadavre glissait dans le trou. C'est alors que prit place un incident qui inonda Harry d'une sueur froide. L'épaisse chevelure châtain tomba de la tête du mort comme un vulgaire chapeau, tandis que le crâne, parfaitement chauve et qui prenait des reflets bleutés sous les premiers rayons du soleil, allait reposer sur son oreiller de sable.

Pendant quelques secondes, Harry resta immobile, combattant la nausée qui montait en lui, puis il se rendit compte que le mort portait une perruque qui l'avait induit en erreur, en lui faisant croire qu'il s'agissait de ses vrais cheveux.

Il contourna la tombe, et, avec une grimace, il saisit la perruque entre le pouce et l'index. Il allait la jeter dans le trou, quand il suspendit son geste. Il avait vu un petit objet fixé sous la calotte de la perruque par un morceau d'albuplast. Il arracha l'albuplast, et trouva dessous une petite clé d'acier brillant. Sur le manche, il lut ces mots coulés en relief : *Aéroport de Paradise City. Coffre 388.*

Il fronça les sourcils. Était-ce cette clé qu'avaient cherchée les assassins? La raison pour laquelle ils avaient sauvagement torturé le mort?

Il fit tomber la perruque dans la fosse et la clé dans sa poche.

— Allez, viens, Randy! dit-il d'une voix coupante. Finissons de l'enterrer.

### CHAPITRE III

Le restaurant Domenico jouissait d'une situation idéale, au fond d'une petite baie, protégée de la pleine mer par une série de bancs de sable. Il s'élevait à l'ombre de palmiers, de cyprès et d'ophrys-araignées qui l'abritaient du soleil et du vent.

Le restaurant était composé d'un seul long bâtiment en bois sans étage, couvert d'un toit de feuilles de palmier, et s'ouvrait directement sur une plage de sable fin méticuleusement entretenue, qui allait en pente douce jusqu'à la mer. Une partie en avait été transformée en grande véranda vitrée et climatisée, alors que le reste était à ciel ouvert, pour ceux qui aimaient la chaleur et préféraient, pendant leur dîner, profiter de la brise du soir, plutôt que de la température plus fraîche de l'intérieur.

La plage avait un bar indépendant, des matelas et des parasols, soigneusement alignés, et suffisamment espacés pour que chacun puisse jouir d'une intimité raisonnable.

Arrivant en vue du restaurant par un large chemin sablonneux, Harry s'arrêta, surpris par son élégance, son style et son atmosphère de luxe opulent.

— C'est ici, annonça Randy, une nuance de fierté dans la voix. Maintenant, tu le vois dans toute sa

beauté : pas un client en vue. Dans une semaine, la plage sera couverte de gros nichons, d'énormes derrières et de ventres ballonnants. Ce sera moins bien. (Il consulta sa montre. Il était à peine plus de 8 heures.) Solo sera sûrement au marché, mais viens. Manuel sera là.

Ils se dirigèrent vers le bâtiment et entrèrent dans l'ombre de la véranda. Alors qu'ils s'arrêtaient au milieu des tables vides, une sorte de géant sortit du restaurant et vint sur la véranda. Ses petits yeux noirs inspectèrent rapidement Harry, puis Randy. Et son visage s'illumina d'un sourire de bienvenue.

— Randy... espèce de petit salaud! Alors, c'est seulement maintenant que tu t'amènes!

Un immense battoir poilu engouffra la main de Randy et la secoua avec enthousiasme, tandis que l'autre pogne s'abattait sur le dos de Randy en une claque vigoureuse qui le fit tituber.

Harry devina qu'il s'agissait de Solo Domenico, le propriétaire du restaurant. Pendant ces brèves salutations, il scruta Solo avec attention.

Vêtu d'un maillot de corps et d'un pantalon de toile blancs, c'était un homme d'un mètre quatre-vingt-dix, taillé en gorille; il se dégageait de Domenico une impression de force brutale et d'autorité. Son teint boucané, ses moustaches noires et tombantes ainsi que ses petits yeux vifs et perçants ajoutaient au pittoresque du personnage.

— Alors, en forme pour le travail? demandait Domenico. D'accord pour chanter et t'occuper du bar?

— C'est pour ça que je suis ici. (Randy récupéra sa main et secoua ses doigts endoloris.) Solo, je vous présente Harry Mitchell, ancien sergent de parachutistes, trois ans au Vietnam, et champion olympique de natation. Je vous en ai parlé. Il cherche du boulot.

Domenico se tourna vers Harry. Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux.

— Vietnam, hé? Vous avez rencontré mon fils, Sam Domenico, 3<sup>e</sup> compagnie de *Marines*?

— Non, je ne l'ai pas rencontré, mais je sais que la 3<sup>e</sup> compagnie est une unité d'élite, répondit Harry.

— Et comment! Mais les parachutistes sont également des unités d'élite (Domenico tendit la main.) Vous cherchez du travail? Vous savez nager?

Ils se serrèrent la main. La poigne qui se referma sur les doigts de Harry était ferme et solide, mais pas insupportable. Il s'était préparé à serrer vigoureusement en retour.

— Nager? Je viens de vous le dire! s'exclama Randy avec impatience. Il a failli gagner une médaille d'or. Evidemment qu'il sait nager!

— Ce n'est pas à toi que je parle, dit Domenico sans cesser de scruter Harry. Vous voulez être maître nageur? C'est trente dollars par semaine, et défrayé de tout. Ça vous va?

— Ce que je veux, c'est de l'air et du soleil, répondit Harry. Je veux bien faire n'importe quoi. Si vous avez besoin d'un maître nageur, je serai maître nageur. Randy m'a prévenu qu'il y avait des corvées à faire...

Domenico l'observa avec attention, puis sourit.

— Je vous embauche. Maintenant, faut que j'aille au marché. Je suis en retard. (Se tournant vers Randy :) Tu couches toujours dans la même cabine. Harry peut prendre celle d'à côté. Je te charge de l'installer.

Puis il s'adressa de nouveau à Harry :

— Il n'y a pas grand-chose à faire cette semaine. La saison commence la semaine prochaine. Reposez-vous, faites connaissance avec nous, promenez-vous, prenez l'air et le soleil. Vous commencez la semaine prochaine. O.K.?

— O.K

Domenico regardait Harry d'un air bizarre et inquiet. Soudain, il étendit la main et serra le biceps droit de Harry.

— Costaud, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Vous faites le coup de poing à l'occasion, Harry?

— A l'occasion.

— Bagarreur?

— Quand il le faut.

— Moi aussi.

Harry eut juste le temps de voir arriver le coup, ramassé, rapide et meurtrier. Instinctivement, il s'effaça légèrement, esquivant le coup destiné à sa poitrine, de sorte que le poing de Domenico alla atterrir entre son bras et ses côtes, tandis que le bras de Mitchell se détendait automatiquement pour décocher un jab au flanc de Solo; il eut l'impression de cogner sur la porte d'un coffre-fort.

Le souffle coupé, Domenico tituba en battant des paupières.

Ils se regardèrent, puis Solo sourit.

— Très fort : vous n'encaissez pas, mais vous rendez bien. Pas mal du tout. Est-ce que vous pouvez encaisser, Harry?

— Quand il le faut.

Domenico éclata de rire et tapota Harry sur l'épaule.

— Je crois qu'on s'entendra bien. Mettez-vous à votre aise. On parlera du Vietnam, hein? Mon fils est comme moi pour écrire, il ne raconte pas grand-chose dans ses lettres. Vous me direz comment ça se passe là-bas, hein?

— D'accord, acquiesça Harry.

Le poing partit à l'improviste, mais Harry était sur ses gardes. Il tourna un peu la tête, laissant glisser le coup contre son oreille gauche, un punch qui aurait dû l'étendre pour le compte. Et de nouveau, sa droite sèche frappa Solo en pleine poitrine, et de nouveau,

Domenico, le souffle coupé, tituba et battit des paupières.

— Très fort, dit-il dès qu'il eut recouvré la parole.

Il regardait Harry d'un œil à la fois triste et admiratif.

— Je crois qu'on sera très copains. C'était un beau punch. (Il observa Harry en penchant un peu la tête.) Très bien, votre esquive. Vous n'avez jamais pensé à passer professionnel?

— Monsieur Domenico, dit Harry d'un ton égal, en le regardant dans les yeux, j'ai besoin que vous me fassiez travailler. Je n'aurais pas dû vous frapper, mais si on me tape dessus, je rends les coups instinctivement. Excusez-moi.

Domenico écarquilla les yeux.

— Vous excuser? Mais pas du tout. Un bon punch, moi, j'aime ça. Ça me secoue le foie et c'est bon pour ma santé. Mais je vais vous dire une chose : si vous n'étiez pas si rapide, mon dernier punch vous aurait étendu pour la semaine.

— Vraiment? (Harry se montrait très sérieux.) Je ne demande pas mieux que d'être votre ami, monsieur Domenico, mais arrêtez de me boxer. Ça me rend nerveux. Et la prochaine fois, je n'aurais peut-être pas la force de retenir mon coup.

Le sourire de Domenico s'évanouit. Ses petits yeux noirs redevinrent inquisiteurs.

— Alors comme ça, vous avez retenu votre coup, hein?

— Je ne voulais pas vous faire mal, expliqua Harry.

Cette fois, le punch de Domenico faillit surprendre Harry. Il lui frôla le menton au moment où il tournait la tête. Le contre-punch de Harry frappa Domenico sur le côté de la mâchoire et l'envoya choir en vol plané sur une table qui s'écrasa; il se retrouva par terre, étendu tout de son long. Il restait là, comme

une baleine échouée, les yeux vitreux, les bras mous.

— Judas! haleta Randy. Tu es dingue?

Il s'avançait, les yeux hors de la tête, mais Harry le saisit par le bras.

— Laisse-le tranquille. Il n'est pas mort, dit-il. Un bon punch, ça lui plaît. Tu n'as pas entendu?

La vie revint dans les yeux de Domenico. Il regarda Harry, plissa les paupières pour s'éclaircir la vue, puis il sourit : un sourire assez pâle, mais un sourire quand même. Il tendit son énorme battoir, et Harry s'en saisit pour l'aider à se relever.

— Putain de punch, le plus beau que j'aie jamais encaissé de ma vie. (Domenico se frotta la mâchoire, en souriant aux anges.) O.K., Harry, assez plaisanté. Je crois qu'on sera grands copains. Qu'est-ce que je disais? Trente dollars? Pour un punch comme ça, je vous en donne quarante, et la meilleure nourriture, ce qu'il y a de mieux. Installez-vous. Occupe-toi de lui, Randy.

D'un pas encore mal assuré, il se dirigea dans le sable vers son break Buick.

Il y eut un long silence entre Harry et Randy, alors qu'ils le regardaient monter dans sa voiture et s'éloigner, puis Randy dit d'un air gauche :

— Viens, je vais te montrer ta turne.

Il ne regardait pas Harry. Son fin visage était encore bouleversé de ce qui était arrivé.

— Non. Qu'il s'en aille!

Une jeune fille, que Harry supposa être Nina Domenico, venait d'apparaître sur le seuil du restaurant. A sa vue, il ressentit un petit choc intérieur : comme s'il avait touché un fil électrique à nu et reçu une décharge.

Il se rappela ce que Randy lui avait dit : Nina est tout à fait spéciale. Il faut la voir *pour comprendre à quel point elle est spéciale.*

« En effet, pensa-t-il, Randy n'avait pas exagéré. » Vingt-deux ou vingt-trois ans, elle était de taille moyenne, mais sa minceur la faisait paraître plus grande : un petit corps compact, avec une poitrine pleine et dure, et de longues jambes galbées. Ses cheveux d'un noir de jais lui tombaient sur les épaules et, partagés au milieu par une raie, encadraient un visage d'une beauté sensuelle et sauvage qui émut profondément Harry. En ce moment même, Nina flambait de rage; il pensa que son air de tigresse et ses yeux noirs étincelants de colère en faisaient la femme la plus excitante qu'il eût vue de sa vie.

— Ton ami ne me plaît pas, Randy! dit-elle d'une voix tremblante de fureur. Emmène-le! Il me rend malade!

Le visage de Harry se figea, et ses yeux bleus prirent une teinte gris acier.

— Qu'est-ce quine va pas, Miss Domenico? demandait-il sans s'émouvoir.

— Vous!

Elle quitta le seuil et vint se planter devant lui. Il baissa les yeux sur elle. Elle portait un bustier rouge qui faisait ressortir la rondeur de ses seins, et un pantalon collant blanc qui moulait la courbe ferme de ses hanches étroites et le galbe de ses longues jambes.

— Frappez-donc quelqu'un de votre âge, espèce de sale trouillard!

— Vous voulez me faire croire que votre père n'est pas assez grand pour se défendre tout seul?

Harry contemplait d'un œil averti la peau blanche et douce de la fille.

— Quand on cherche la bagarre comme votre père, on finit forcément par la trouver tôt ou tard. Désolé de vous voir retournée. Mais je serais encore plus désolé d'avoir encaissé sans bouger.

— Si vous vous imaginez que vous allez travailler

ici, vous vous mettez le doigt dans l'œil, hurla-t-elle. Je ne veux pas de vous ici! Sortez et ne remettez jamais les pieds ici!

Le visage de Harry demeura impassible.

— Ce n'est pas une petite fille qui va me donner des ordres. Votre père m'a embauché. S'il me dit de partir, je partirai, mais pas si c'est vous.

Elle lui décocha une claque rageuse et vacharde que Harry n'eut aucun mal à esquiver. La violence du coup qui atterrit dans le vide la fit chanceler en avant, et elle vint s'écraser contre lui. Avant qu'elle saute en arrière, il sentit fugitivement contre lui la rondeur de ses seins. Elle le fusillait du regard, haletante et tremblante de fureur.

— Qu'est-ce qui se passe, ici?

Un petit homme en pantalon noir, chemise blanche à col ouvert, ceinturé de rouge venait d'entrer sur la véranda.

Ses petits yeux, sa bouche méchante et son attitude arrogante déplurent immédiatement à Harry.

— Manuel! hurla Nina. Dis à ce bandit de fiche le camp. Mets-le dehors.

Elle fit demi-tour, passa en courant près de Manuel et retourna au restaurant.

Manuel lorgna Harry, puis regarda Randy d'un œil interrogateur.

— Qui c'est? C'est toi qui l'as amené?

Mal à l'aise, Randy se dandinait.

— C'est le nouveau maître nageur. Solo vient de l'embaucher.

Manuel cligna ses petits yeux.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a à râler?

— Elle est retournée. (Randy fit un geste d'impuissance.) Solo et Harry ont eu un petit combat amical. Tu connais Solo. C'est devenu un peu houleux, et ça n'a pas plu à Nina.

Manuel hésita puis haussa les épaules.

— On n'aime pas la bagarre ici, dit-il à Harry. Si vous voulez travailler, tâchez de ne pas l'oublier.

— Si vous n'aimez pas la bagarre, allez le dire à M. Domenico, répliqua Harry tranquillement. Lui, a l'air d'aimer ça.

Les yeux de Manuel étincelèrent, et sa bouche se crispa. Après une hésitation, il regarda Randy :

— J'ai besoin de toi au bar dans une demi-heure. Il y a du travail.

De nouveau, il toisa Harry, puis rentra dans le restaurant.

— Je ferais peut-être bien de filer tout de suite, dit Harry. Je ne veux pas t'attirer des ennuis.

— Ne fais pas attention, fit Randy. Solo t'a embauché. Tu lui plais. S'il veut que tu t'en ailles, il te le dira. Viens, je vais te montrer ta turne.

Harry haussa les épaules, ramassa son rucksack et suivit Randy sur une allée cimentée qui contournait le restaurant par derrière et menait à quatre cabines en bois, séparées du restaurant par une haie.

Randy poussa la porte de la deuxième cabine.

— Tu es chez toi, dit-il en s'effaçant. La mienne est à côté. Manuel a celle de l'autre côté de la tienne. La dernière est vide.

Harry pénétra dans la cabine. Il faisait une chaleur d'étuve dans la petite pièce, meublée d'un lit de fortune, d'une chaise en bois, d'un placard et d'une commode. Derrière un rideau en plastique, il y avait une douche et les toilettes.

Il laissa tomber son rucksack à terre, traversa la chambre pour ouvrir la fenêtre, puis sortit pour rejoindre Randy qui avait déposé sa guitare et son sac dans sa cabine et l'attendait près de la porte.

— Ça va?

— Ce n'est pas un palace, mais ça ira. (Harry alluma

une cigarette, regarda Randy, puis reprit tranquillement) : Allez, dis-le. Tu trouves que je n'aurais pas dû frapper le vieux, hein ?

Randy évita le regard de Harry.

— Tu l'as blessé dans son orgueil. Solo imagine qu'il est le plus fort de la région. Il n'a jamais été battu. (Randy enfonça ses mains dans ses poches.) Nom d'un chien, tu n'y es pas allé de main morte !

— Ça lui pendait au nez. Tu ne peux pas balancer des punches comme il fait sans avoir à payer la facture un jour ou l'autre. C'est simplement parce qu'il est gros et vieux que je me suis retenu les deux premières fois. J'ai juste cogné assez fort pour l'avenir, mais il a cru qu'il pouvait m'avoir, et il n'a pas pu s'empêcher de tenter le coup.

Il fixa un regard froid sur Randy.

— Je viens de la jungle, où les chiens s'entre-dévoient. Je n'ai pas la patience de supporter tous les cinglés, les hippies, les tapettes, les camés et les mauviettes qui pullulent dans le pays. S'ils me laissent tranquille, on s'entendra bien, mais s'ils viennent me chercher des crosses, tant pis pour eux.

— Tu as raison, dit Randy avec un sourire forcé. L'embêtant, c'est que les gens ne s'y attendent pas. Tu devrais peut-être te mettre un écriteau : Danger.

Soudain, Harry se détendit. Il sourit.

— Peut-être, dit-il.

Peu après 10 h. Harry vit Solo Domenico rentrer du marché. Il aperçut deux garçons noirs courir pour décharger le break des boîtes et des paniers qui l'encombraient.

Harry était assis à l'ombre d'un palmier, à une dizaine de mètres de sa cabine. Ça faisait deux heures qu'il était là, à l'écart, attendant le retour de Solo.

Pendant son attente, son esprit n'avait pas chômé. L'énigme posée par le mort l'inquiétait bien davantage que Domenico ou sa fille au tempérament de feu.

Après avoir enterré le corps, Randy et lui avaient continué jusque dans la banlieue de Miami où ils avaient trouvé un parc de caravanes. Une pancarte au-dessus de l'entrée annonçait que le parking était gratuit, et il y avait déjà environ deux cents remorques sur les lieux. Harry avait estimé que c'était l'endroit le mieux approprié et le plus sûr pour se défaire de la caravane.

A cette heure de la matinée, il n'y avait personne. Ils avaient détaché la caravane, qu'ils avaient laissée dans une rangée au milieu des autres, sans être vus.

Après avoir dépassé Miami, ils étaient tombés sur un vaste parking encombré de voitures, et c'était, à leur avis, le coin idéal pour se débarrasser de la Mustang. Avant de quitter la voiture, Harry l'avait essuyée avec une peau de chamois humide, pour être absolument certain que le véhicule ne gardait plus aucune de leurs empreintes digitales, ni dedans, ni dehors.

Abandonnant à regret la Mustang, ils étaient revenus à la route, et avaient pris un car jusqu'au restaurant Domenico.

Harry, en se remémorant tout ce qu'il avait fait, fut satisfait d'avoir pris toutes les précautions possibles pour couvrir leur piste. Tant qu'on n'aurait pas découvert le corps, pensait-il, ils étaient tranquilles. Dans ce vaste parking, il y avait peu de chances qu'on découvre la Mustang avant plusieurs semaines, et même si on la trouvait, ça ne déclencherait pas automatiquement une chasse à l'homme.

Harry glissa la main dans la poche de son pantalon et se mit à tripoter la clé qu'il avait trouvée à l'intérieur de la perruque du mort. Il n'avait pas mis Randy au courant de sa découverte et n'avait pas encore décidé s'il lui en parlerait ou non.

Etant donné que la clé était ingénieusement cachée, il pensait que ceux qui avaient si sauvagement torturé le mort avaient à tout prix cherché à mettre la main dessus. Au souvenir de ce pied calciné, Harry se dit que personne n'aurait infligé à un homme une torture pareillesi la clé n'avait pas été pour eux d'un intérêt vital.

Il avait demandé à Randy où était situé l'aéroport. Il lui avait répondu que c'était à une vingtaine de kilomètres à l'est de la ville, et Harry avait calculé que ça faisait environ vingt-cinq kilomètres de chez Domenico.

Il se demanda quand il aurait l'occasion de se rendre à l'aéroport; s'il y avait un car qui assurait le service ou s'il pourrait emprunter la voiture de Solo. Il conclut qu'il devrait attendre un jour ou deux, mais il lui faudrait y aller avant que la clientèle ne commence à affluer, d'où l'obligation de demander qu'on le libère pendant les heures de travail.

Il s'étonna que Randy se soit si facilement débarrassé de la pensée du mort dès qu'il avait été convaincu qu'ils avaient brouillé la piste. A présent, il ne manifestait plus le moindre intérêt pour la fille mystérieuse qui les avait plantés là avec la Mustang et la caravane, et pas davantage pour la Mercedes et son chauffeur qui, Harry en était certain, avait ramassé la femme sur la route. Si Randy se désintéressait de tout ça, ce n'était pas le cas de Harry.

Mais, en attendant qu'il puisse se rendre à l'aéroport et découvrir ce que contenait le coffre, il décida que c'était perdre son temps que de penser davantage à cette énigme. Il se mit à réfléchir à la situation présente.

Il regardait Solo se diriger d'un pas lourd vers le restaurant quand Nina apparut, au moment où son père montait les marches menant à la véranda.

Même à cette distance, Harry pouvait voir qu'elle était encore en proie à une violente fureur. Elle se mit

à parler avec animation à Solo, qui, la dominant de toute sa taille, l'écoutait les sourcils froncés.

Harry entendait sa voix stridente, sans comprendre ce qu'elle disait. De temps en temps, elle faisait un geste pour montrer les cabines, et Harry devina qu'elle se plaignait de lui.

Il se demanda si elle avait assez d'influence sur son père pour obtenir qu'on le chasse.

Malgré l'hostilité qu'elle lui manifestait, cette fille avait fait grande impression sur lui, et cela l'ennuyait. Jusqu'à maintenant — et depuis qu'il avait perdu Nhan — ses relations avec les femmes étaient restées impersonnelles et réservées. Il prenait celles qui s'offraient d'elles-mêmes, et beaucoup le faisaient, puis il les oubliait immédiatement. Mais il savait qu'il risquait d'y avoir des complications si cette fille, ou lui, ou tous les deux, laissaient la situation se détériorer.

Il se dit qu'il n'avait certes pas besoin de se coller un problème de plus sur les bras; et pourtant, il y avait quelque chose chez cette même qui lui mettait le feu au sang. Peut-être, pensa-t-il mal à l'aise, était-il en train de donner tête baissée dans un nouveau problème, et peut-être même que, cette fois, ça en valait la peine.

Il vit Solo lever soudain la main pour mettre un terme aux gestes véhéments de Nina. Il lui parla un moment en la menaçant du doigt, puis sa fille haussa les épaules, tourna les talons et disparut sans dissimuler son indignation.

Solo resta debout sur la véranda, le visage pensif, puis il regarda en direction de Harry et lui fit signe.

Après s'être levé, Harry marcha dans le sable à la rencontre de Solo qui descendait les marches de la véranda pour le rejoindre.

Solo lui sourit quand ils se rencontrèrent.

— Vous avez eu une prise de bec avec ma fille, non?

— Pas exactement, rétorqua Harry, le visage impassible. Je dirais plutôt qu'elle a eu une prise de bec avec moi.

Solo rit d'un gros rire de basse.

— C'est une belle fille, et je la gâte. (Il secoua la tête avec une expression attendrie dans les yeux.) Elle part pour ressembler à sa défunte mère, et c'était une maîtresse femme! Soyez prudent, Harry. Ma petite fille ne vous aime pas. Je lui ai dit que vous êtes un garçon très bien, et que je voulais vous garder, mais soyez sur vos gardes. (Il enfonça l'index dans la poitrine de Harry.) Je vais vous confier quelque chose, Harry. Elle me place très haut, et elle l'a toujours fait. Elle n'arrive pas à croire que je me fais vieux, et, quand vous m'avez battu, vous avez brisé un de ses rêves. (Solo fit la grimace.) Vous comprenez ce que je dis? Vous vous souvenez de Dempsey? J'avais une véritable adoration pour lui quand j'étais jeune. J'assistais à tous ses combats. Quand Tunney l'a battu, ça m'a fait quelque chose... ça a brisé mon rêve. (Il émit un grognement de mépris.) On ne devrait jamais placer quelqu'un si haut. Mais elle est si jeune. (Il regarda Harry dans les yeux.) Vous comprenez, non?

— Oui, je comprends, monsieur Domenico. (Après une hésitation, Harry reprit :) Je ferais peut-être mieux de m'en aller. Je ne veux pas que votre fille soit retournée parce que je reste. Ce n'est pas les boulots qui manquent dans cette ville.

— Ne vous laissez jamais effrayer par une femme, Harry, dit Solo.

— Ce n'est pas ça. (Harry cligna des yeux en contemplant le ciel bleu et radieux.) L'ennui, c'est que j'ai vécu trop longtemps dans la jungle où on devient irritable, méchant, et où on sort de ses gonds sans raison. On a si longtemps côtoyé la mort qu'on ne peut pas s'empêcher de devenir méchant. De retour au pays, je

n'ai plus de patience pour ceux qui n'ont aucune raison de faire des vacheries. Si ça ne vous fait rien, je partirai. Sans rancune. D'accord?

— Non, pas d'accord. Je veux que vous restiez. Je vous le demande. Il y a un tas de choses dont je voudrais parler avec vous, et vous pouvez m'aider. Si vous avez des ennuis avec Nina, prévenez-moi. J'y mettrai bon ordre. C'est une belle fille, mais elle a le tempérament de sa mère. C'est moi qui vous demande de rester.

Harry hésita.

— O.K., monsieur Domenico. Je reste.

Solo sourit et tapota amicalement Harry sur l'épaule.

— Et arrêtez de m'appeler Monsieur. Je n'aime pas ça. Appelez-moi donc Solo, comme tout le monde. Maintenant, il faut que je me mette au déjeuner. On n'aura pas beaucoup de clients aujourd'hui, mais il faut être prêt. Vous voulez vous rendre utile?

— C'est pour ça que je suis ici.

— Alors, allez jeter un coup d'œil sur le matériel, dans cette cabane. Je vais vous envoyer deux gars pour vous aider. Je voudrais que vous mettiez les radeaux à flot et que vous vérifiiez les pédalos. Vous êtes responsable de la plage, Harry. Elle doit être toujours propre et en ordre, les matelas et les parasols en bon état. Vous pourrez vous en tirer?

— Bien sûr.

— Venez à la cuisine à midi. C'est à cette heure-là qu'on mange.

De nouveau Solo tapota Harry sur l'épaule.

— Et ne vous faites pas de bile à cause de Nina. Si elle vous embête, dites-le moi. Je lui donnerai une fessée, d'accord?

Harry hochla la tête sans sourire. Il n'en avait d'ailleurs aucune envie. Il sentait instinctivement que c'était une erreur que de rester, et pourtant, il éprouvait une telle

attirance pour Nina qu'il était content que Solo l'ait dissuadé de partir.

Il travailla avec deux jeunes Noirs pendant les deux heures qui suivirent. Durant ce laps de temps, vingt pédalos avaient été alignés sur le sable et inspectés. Harry donna les ordres nécessaires pour en réparer treize, et pendant que les deux Noirs allaient chercher de la peinture et des pinceaux, il consulta sa montre et s'aperçut qu'il était midi dix.

Il rentra dans sa cabine, prit rapidement une douche, endossa une chemise propre, puis se dirigea vers le restaurant, qu'il contourna par-derrière pour entrer dans la cuisine spacieuse et aérée.

Solo, Nina, Randy et Manuel étaient déjà à table.

— Allons, allons, dit Solo en lui indiquant une chaise à côté de lui. Ne travaillez donc pas si dur. Asseyez-vous et mangez avant qu'on finisse tout. Vous connaissez Nina, ma fille.

Nina ne leva pas les yeux. Elle décortiquait une énorme crevette rose. A en juger au peu d'attention qu'elle lui prêta, Harry aurait tout aussi bien pu ne pas être là.

Solo lui adressa un clin d'œil, le présenta à Manuel qui inclina sèchement la tête, puis il poussa vers lui le plat de bouquets.

— Servez-vous, Harry. Je vois que vous avez sorti les pédalos. Dans quel état sont-ils?

Harry le lui dit. Comme il était assis en face de Nina, il ne pouvait empêcher son regard de revenir sans cesse se poser sur elle, mais elle ne leva pas les yeux, et après avoir mangé deux autres crevettes, elle repoussa sa chaise et se leva.

— A tout à l'heure, papa, dit-elle, et elle sortit.

Harry tenta, sans succès, de dissimuler un froncement de sourcils.

— Ne faites pas attention à elle, dit Solo, qui le vit

tiquer. Elle déjeune toujours avec un lance-pierre. J'ai de gros achats à faire au marché demain. Vous voulez venir, Harry? Cinq heures et demie, est-ce que c'est trop tôt pour vous?

— Non, je viendrai, bien sûr.

Randy avait dressé une longue liste des alcools qu'il désirait pour le bar, et, pendant qu'il en discutait avec Solo, Harry acheva de déjeuner. Manuel partit pendant que Harry mangeait sa tarte aux pommes. Il n'essayait pas de dissimuler son hostilité, mais Harry ne lui prêta aucune attention. C'était bien le dernier de ses soucis.

Randy retourna au bar, laissant Harry seul avec Solo. Domenico lui versa un verre de vin blanc.

— Je n'aurai pas le temps de vous parler de mon fils avant qu'on aille au marché, dit-il. Je veux que vous me racontiez tout ce qui se passe là-bas. Sam est un gars bien. Il me manque. Ici, il m'aurait donné un bon coup de main, mais on l'a mobilisé, et il a dû partir.

Harry but son vin.

— Oui, dit-il en se levant. Mais il n'est pas le seul.

— C'est vrai, dit Solo en poussant un gros soupir. C'est moche. Toutes ces tueries inutiles. (Il secoua la tête et repoussa sa chaise.) Le dîner est à sept heures. Si vous voulez quelque chose, un whisky, un café, n'importe quoi, vous n'avez qu'à demander. Joe s'occupera de vous.

De la tête, il désigna un grand Noir souriant qui remplissait des salières sur un banc voisin.

— J'aimerais aller faire un tour en ville, un de ces soirs, dit Harry d'un ton indifférent. Qu'est-ce qu'il y a comme moyen de transport? Je peux trouver un car?

— Bien entendu, il y a des cars toutes les demi-heures. Le dernier rentre à deux heures du matin.

— Je ne veux pas rentrer si tard. (Harry remarqua que Solo n'avait pas offert de lui prêter sa voiture.) Bon, je m'arrangerai.

Il passa le reste de l'après-midi sur la plage. Il y avait beaucoup à faire, et il sentit vite à l'aise avec les deux jeunes Noirs qui s'appelaient Charlie et Mike. A eux trois, ils peignirent les pédalos, huilèrent les mécanismes, et plantèrent les parasols. Le travail était dur; Harry transpirait, mais ça lui plaisait.

Peu avant 19 h., il alla nager, en remorquant l'un des radeaux. Il passa dix minutes à faire des plongeurs, et il se dit que ce serait bien d'avoir un grand plongeur pour s'entraîner. Il décida d'en parler à Solo. Ça pourrait constituer une attraction.

Il se sécha, passa sa chemise et son pantalon, et se rendit à la cuisine. Il n'avait que cinq minutes de retard, mais Nina avait déjà fini de manger et se levait à son entrée. Elle passa près de lui sans le regarder. Manuel, lui aussi, avait terminé, et retournait au restaurant.

Solo préparait une sauce devant le grand fourneau. Vêtu de l'uniforme blanc et coiffé du bonnet des cuisiniers, il avait vraiment l'air d'un professionnel. Il dit à Harry qu'il avait une table de huit à servir. Tout en lui adressant un large sourire de bienvenue, Joe posa devant Harry un gros steak et des frites.

— De la bière, patron?

— Oui, en quantité, s'il vous plaît. (Puis Harry demanda à Solo) : Randy ne dîne pas?

— Le soir, il mange au bar.

Solo huma sa sauce et hocha la tête avec satisfaction.

— Bonne journée, hein? Vous en avez eu, du soleil et de l'air?

— C'était parfait.

Harry enchaîna en lui parlant d'un plongeur.

Sans arrêter de remuer sa sauce, Solo l'écouta attentivement.

— Vous sauriez le construire, Harry?

— Bien sûr. J'ai trouvé l'endroit : fondation de

corail et il y a beaucoup de fond. Il faudrait des poutres, quelques nattes de coco, des garde-fous d'acier, un peu de ciment, et le tour est joué. Si vous étiez d'accord, je pourrais faire des exhibitions le soir. Avec quelques projecteurs, ça vous ferait une attraction pour les clients.

Solo goûta sa sauce, grogna de satisfaction, puis fit signe à Joe qu'il pouvait servir. Il vint à la table et s'assit près de Harry.

— Qu'est-ce que vous voulez dire... des exhibitions?

— Plongeurs de haut vol, sauts périlleux... Je suis un peu rouillé, mais ça reviendra vite.

Solo rayonnait.

— Formidable! Entendu, Harry. Venez au marché avec moi demain. Quand j'aurai fini, je vous déposerai à la scierie, chez Hammerson. Vous lui direz ce que vous voulez, et il vous l'enverra. Ensuite, vous rentrerez par l'autobus, d'accord?

— D'accord.

Après dîner, Harry, muni de papier, d'une règle et d'un crayon, retourna dans sa cabine. Il fit une rapide esquisse du plongeur. Il était près de 22 h. quand il eut fin de mettre son dessin au net et de calculer la quantité de bois dont il aurait besoin.

Avant de se pieuter, il décida d'aller nager un peu. Dans l'eau tiède et calme, il voyait parfaitement le restaurant illuminé. Une douzaine de personnes étaient en train de dîner; il y en avait quatre ou cinq autres au bar. Il apercevait Randy, en veste blanche, qui s'affairait à la préparation des cocktails. Manuel, très élégant, ceinturé de rouge, allait de table en table; il souriait de toutes ses dents, versait les vins et appelait les garçons d'un claquement de doigts.

Mais Harry regarda à peine Randy ou Manuel. Il cherchait Nina. Enfin, il la vit. Elle portait un pyjama du soir blanc, et une chaîne dorée ceinturait sa taille mince. Elle portait ses cheveux défaits sur les épaules,

et les brillants de ses boucles d'oreilles scintillaient dans la lumière quand, d'un gracieux mouvement de tête, elle rejetait ses cheveux en arrière.

Elle se tenait sur la véranda, en regardant dans sa direction, mais il doutait qu'elle pût le voir. Il la contempla jusqu'au moment où, tournant brusquement les talons, elle rentra dans le bar où elle se mit à parler avec un homme en smoking blanc, un verre à la main.

Harry respira à fond, puis d'une nage silencieuse et rapide, regagna le bord.

L'horloge marquait 10 h. à la tour du marché, lorsque Solo Domenico fit ses derniers achats.

— Bon, ça y est, dit-il à Harry qui hissait sur son épaule une lourde boîte remplie de fromages variés et choisis. On va prendre un café. Puis je vous laisserai chez Hammerson pour le bois.

Harry hocha la tête et se fraya un chemin à travers la foule des acheteurs des hôtels et des restaurants qui continuaient à se presser aux abords des étalages de fromages. Il posa sa boîte dans le break, ferma la portière à clé, puis rejoignit Solo et descendit la rue derrière lui jusqu'à un café-bar.

La grande salle était bondée. Apparemment, tout le monde connaissait Solo, qui, souriant et plaisantant, s'arrêtait à toutes les tables pour présenter Harry.

Finalement, ils atteignirent le comptoir où Solo commanda deux cafés.

— Goûtez-moi ça, dit-il en poussant vers Harry un bol rempli de saucisses brunes et croustillantes. Spécialité de la maison : du porc mariné dans du rhum. Il n'y a rien de meilleur après le travail matinal.

Il lorgna Harry.

— Le boulot, ça vous a plu, hein?

Harry hocha la tête. En effet, ça lui avait plu de

travailler avec Solo. Pendant le trajet d'une vingtaine de kilomètres, il avait parlé du Vietnam, répondant à ses nombreuses questions. Quand ils étaient arrivés au marché, il l'avait écouté, en observant sa technique d'achat, et avait rapidement compris que Solo connaissait un tout petit peu mieux son boulot que ses vendeurs.

Ils finissaient leur troisième saucisse, et Harry décrivait à Solo le genre de terrain sur lequel il s'était battu, quand un homme long et maigre comme un fil de fer, au visage buriné par le soleil, aux yeux bleu clair et froids, vint les rejoindre au comptoir.

— Bonjour, Solo, vous ne vous en faites pas à ce que je vois, dit-il en lui tendant la main.

Solo, rayonnant, lui serra la main.

— Qu'est-ce que vous venez faire, monsieur Lepski? Ce n'est pas ici que vous trouverez des crapules.

— Vous vous payez ma tête? C'est tous des forbans qui saigneraient leur mère pour dix cents.

Les yeux glacials examinèrent Harry d'un air inquiet qui l'avertit que cet homme était un officier de police.

— Harry, je vous présente l'inspecteur Tom Lepski de la Brigade municipale : un garçon très fort, dit Solo. Monsieur Lepski, je vous présente Harry Mitchell, mon nouveau maître nageur.

— Vraiment? dit Lepski en regardant Harry. Vous savez nager? Le dernier maître nageur de Solo ne savait même pas barboter.

— Vous ne risquez rien avec moi, dit tranquillement Harry. J'irai même vous repêcher si vous en avez besoin.

Solo éclata de rire en se tapant sur les cuisses.

— Très bien! Mais oui, monsieur Lepski, venez donc nous voir un de ces jours pour vous amuser un peu : je vous invite... rien ne sera trop beau pour vous. Vous pourrez nager. Et Harry ira vous repêcher, d'accord?

Lepski eut un sourire de banquise.

— Je ne dis pas non. (Il prit une saucisse et commença à la grignoter.) Quand est-ce que vous avez vu Riccard-Boule-de-billard pour la dernière fois?

Solo écarquilla ses petits yeux.

— Riccard? Ça fait des années que je ne l'ai pas vu. Vous vous intéressez à Boule-de-billard, monsieur Lepski?

— On m'a dit qu'il était ici mardi dernier et qu'il est allé vous voir, Solo.

Solo secoua la tête avec emphase.

— C'est une erreur, monsieur Lepski. Ça doit bien faire deux ans que je n'ai pas vu Riccard.

Lepski regarda Solo d'un air pensif, puis fit la grimace et haussa les épaules.

— Bon, si vous le dites, d'accord. Boule-de-billard est resté trois jours ici, et il n'est pas venu vous voir? Pourquoi?

— Comment voulez-vous que je le sache? fit Solo d'un air parfaitement innocent. Riccard et moi, on n'a jamais été intimes. Je crois qu'il ne sait même pas que je suis à Paradise City.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté. On m'a dit que vous étiez très intimes tous les deux. Et comme tous les malfrats savent où vous trouver, pourquoi Boule-de-billard ne le saurait-il pas?

— Vous êtes trop malin pour moi, monsieur Lepski, dit Solo en secouant la tête. C'est vrai que Boule-de-billard et moi on a été assez copains à un moment, mais ça fait plus de deux ans que je ne l'ai pas vu.

De nouveau, Lepski haussa les épaules.

— D'accord, d'accord. Est-ce que vous avez appris quelque chose de nouveau à son sujet depuis que vous ne l'avez pas vu?

Solo prit une nouvelle saucisse.

— Pour ne rien vous cacher, monsieur Lepski, il y a

des bruits qui circulent de temps à autre. Vous savez que les gars viennent me proposer des petits boulots, mais je refuse toujours; je n'ai plus besoin de petits boulots.

Il trempa sa saucisse dans un bol de sauce au piment posé sur le comptoir.

— Je suis au courant de ce qui se raconte. J'ai entendu dire que Riccard avait fait un gros coup à Vero Beach. Pas de détails. Je n'avais pas envie de les connaître. Ça ne m'intéresse plus.

— Vous vous foutez de moi? Vero Beach? dit Lepski en le regardant fixement. Quel genre de coup?

— Je ne sais pas. Franchement, monsieur Lepski, je ne l'ai pas cru. Il n'y a pas de gros coups à faire à Vero Beach.

— Sauf que c'est un bon coin pour la contrebande, dit Lepski.

— Bien sûr, il y a ça, mais Boule-de-billard était un casseur. Il n'était pas contrebandier quand on se voyait.

— Ça ne veut pas dire qu'il n'a pas pu changer de spécialité. Quand est-ce qu'il aurait, en principe, fait son gros coup?

— Il y a deux mois, à ce qu'on m'a dit.

Harry écoutait avec un intérêt croissant. Il se détourna de façon à présenter le dos à Lepski, et se donna une contenance en prenant une autre saucisse.

— Ecoutez, Solo, j'ai besoin de votre aide, dit Lepski. C'est peut-être l'affaire de ma vie. Si je n'ai pas bientôt de l'avancement, ma femme menace de me couper les vivres. Le bruit circule qu'on a retiré Riccard de la circulation. Je sais qu'il a disparu. Il était en ville mardi. Un de mes hommes l'a reconau au moment où il quittait l'aéroport. J'ai une bande d'abrutis sous mes ordres, et un de ces enflés a oublié de m'avertir que Riccard était arrivé. Il l'a vu partir en taxi sans le

suivre et n'a même pas prévenu ses supérieurs. Quand un voyou comme Riccard arrive en ville, c'est le branle-bas de combat, enfin ce devait l'être, mais je n'ai appris tout ça que le lendemain, quand mon abruti s'est mis à blablater et a mentionné par hasard que Riccard était en ville. J'ai misé sur la chance, et j'ai fait le tour de toutes les agences de louage de voitures. Riccard avait besoin d'une voiture, puisqu'il n'en avait pas à son arrivée. J'ai pensé qu'il en aurait loué une. Le bureau Hertz de Vero Beach m'a rapporté qu'un homme répondant au signalement de Riccard avait loué une Mustang au nom de Joël Blach de Cleveland. On a vérifié à Cleveland. Il n'y a pas de Joël Blach à l'adresse indiquée. Alors, j'ai amené une photo de Boule-de-billard chez Hertz, et ils ont formellement identifié ce Blach. Maintenant, Riccard et la Mustang ont disparu.

Solo avait l'air navré.

— Je suis désolé, monsieur Lepski, mais je ne peux rien pour vous. Ça fait deux ans que j'ignore tout de Riccard, à part ce que je vous ai dit. Il n'est pas venu me voir. Je vous ai rapporté ce que j'ai entendu dire... c'est tout. Désolé.

Lepski fixa Solo droit dans les yeux.

— Bon, mais attention, Solo. Ça fait cinq ans que vous vous tenez à carreau. Continuez.

Il se fraya un chemin à travers la foule, et sortit dans la rue illuminée de soleil.

Solo acheva son café. Il regarda Harry avec bonhomie.

— On y va?

Ils quittèrent le bar et rejoignirent le break. Solo glissa sa pesante carcasse derrière le volant, démarra et manœuvra pour sortir du parking.

Quand ils furent sur la route, Solo dit :

— Ce Lepski est un flic très ambitieux : malin, mais

ambitieux. Je ne l'aide pas beaucoup. Randy vous a raconté des choses sur moi, hein?

— Oui, il a fait quelques allusions, répliqua prudemment Harry.

— Un casseur repent, c'est ce qu'il vous a dit, hein?

— C'est ça.

Solo sourit.

— Et c'est vrai. Ça me plaît de vivre comme ça. Les flics me surveillent sans arrêt. Je pourrais peut-être faire un coup qui me permettrait de prendre ma retraite, mais je n'ai pas envie de la prendre ni passer le restant de mes jours dans une cellule. Je vous dis ça parce que vous ressemblez à mon fils. Pour moi, c'est un coup dur qu'il soit à l'Armée. Nina est une fille adorable, mais les filles ne comprennent pas. Sam comprenait, lui.

— Comprendait quoi? demanda Harry.

— L'ambition. Les filles ne comprennent pas qu'un ambitieux a besoin de se prouver à lui-même. Comme le besoin de se prouver aux yeux d'une jolie femme. Bien sûr, il y a des moments où je le ressens, ce besoin. Notamment quand un de ces petits abrutis vient me proposer un coup formidable, sans aucune idée pour le réaliser. Il y a des jours où la tentation est forte, Harry, mais je pense à mon affaire et à Nina. Si quelque chose m'arrivait, elle serait incapable de diriger l'affaire, et alors, qu'est-ce qu'elle deviendrait?

— Ouais. (Harry s'interrompit, puis demanda): Qui c'est, ce Riccard-Boule-de-billard?

— Le meilleur casseur du pays, après moi. Parce que c'est moi le premier, dit Solo en se frappant la poitrine. Lui et moi, on a travaillé ensemble une fois. C'est là que j'ai été sauté. Et ça m'a donné une bonne leçon, Harry. Il ne faut jamais travailler avec quelqu'un, ne jamais faire confiance à personne quand le boulot est illégal. Boule-de-billard commence à se faire vieux pour le métier. Il est temps qu'il se retire des affaires, comme

moi. Je n'ai plus confiance dans son jugement, et ça, c'est le principal.

— Il venait vous proposer un coup?

Harry parlait d'une voix neutre, tout en regardant par le pare-brise d'un air indifférent.

— Non, pas un coup. Il était très mystérieux, très excité. Il...

Solo s'arrêta net et lança à Harry un œil incisif.

— Je parle trop. Pourquoi est-ce que vous me posez toutes ces questions?

— Vous m'avez dit que vous n'aidiez pas beaucoup Lepski. D'où j'ai conclu que Boule-de-billard était venu vous voir mardi dernier.

Solo eut un sourire penaud.

— Très astucieux : vous feriez un bon flic, Harry. Oui, vous avez raison, mais je n'ai aucun intérêt à le dire à Lepski. Oui, il est venu. Il voulait m'emprunter mon bateau. (Solo fit la grimace.) « Va louer un bateau si tu en as besoin, je lui ai dit, mais tu n'auras pas le mien. Il m'a fallu économiser un paquet pour acheter ce rafiote, je lui ai dit, tu n'as qu'à en louer un. » Mais il a répondu qu'il n'avait pas d'argent, et qu'il me refilerait cinq mille dollars à la fin du mois si je lui prêtais mon bateau pour cette nuit-là. Je lui ai ri au nez. Cinq mille dollars! Il devait croire que j'étais dingue. Sans compter qu'il avait la pétoche. Il était nerveux comme un boisseau de puces. Pourquoi est-ce que je lui aurais prêté mon bateau alors qu'il était dans cet état-là? Il aurait chaviré ou échoué. (Solo lissa son épaisse moustache.) Maintenant, il a disparu. Si je lui avais prêté mon bateau, il aurait peut-être disparu aussi.

Il posa sa lourde main sur le genou de Harry.

— Pas un mot de tout ça, hein?

— Bien sûr, assura Harry.

Ils firent un kilomètre en silence, puis Solo dit, comme s'il pensait tout haut :

— A mon avis, Riccard est mort. Je crois qu'il avait quelqu'un aux trousses. Ça n'arrive pas souvent, mais Boule-de-billard puait la peur à plein nez.

Harry pensa au pied calciné, et à la terreur figée dans les yeux éteints. Il s'agita nerveusement.

— Boule-de-billard était un gars marrant : très vaniteux, reprit Solo. Il dépensait un argent fou en perruques. Il détestait qu'on l'appelle Boule-de-billard. Il en est presque devenu dingue pendant qu'il tirait son temps en cabane... on était dans la même prison. Même le gardien l'appelait comme ça. (Solo secoua la tête.) Je le plaignais malgré sa bêtise. Quand on était sur notre dernier casse, il a retiré un gant pour rajuster sa perruque, et a laissé une empreinte. C'est ça qui nous a fait prendre... sa perruque!

Solo se mit à rire; son gros ventre était agité de soubresauts.

— Imagine un peu! (Il lâcha un peu l'accélérateur, et ralentit.) Nous y voilà : Hammerson, c'est un grand ami à moi. Je vais vous laisser là. Commandez tout le bois qu'il vous faut. Hammerson vous dira où vous pouvez acheter le reste. Ça me plaît, ce projet de plonger, Harry. C'est épatant.

Il s'arrêta, et Harry descendit.

— Il y a un car dans une demi-heure, dit Solo par la vitre baissée. Il vous ramènera à temps pour le déjeuner. Et pas un mot sur Boule-de-billard, hein? On ne sait jamais. Les flics sont toujours à fureter partout. Et soyez prudent si vous rencontrez Lepski : très intelligent, et très ambitieux. On n'en parle plus, hein?

Harry regarda le break s'éloigner à toute vitesse, puis, le visage songeur, il entra dans la grande scierie.

## CHAPITRE IV

C'était l'heure de la sieste.

Sur la plage, devant le restaurant Domenico, une trentaine d'hommes et de femmes, couchés sous leurs parasols, digéraient tranquillement leur lunch. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les formes, mais tous étaient aussi parcimonieusement vêtu que la décence le permettait.

Le restaurant qui, une heure plus tôt, bourdonnait d'activité, était à présent silencieux. Quelque part derrière le restaurant, un léger ronflement annonçait que Solo Domenico dormait.

En ce milieu d'après-midi, le soleil dardait ses rayons sur le sable et la mer; un doux vent chaud séchait l'huile et la sueur sur la peau des enragés du bain de soleil.

Harry, assis à l'ombre d'un palmier, ramassait du sable chaud dans ses mains et le laissait couler entre ses doigts, tout en parlant. A côté de lui, Randy, couché sur le dos, les yeux cachés par des lunettes de soleil, l'écoutait.

Harry avait réfléchi aux propos de Lepski et à ce que Solo lui avait raconté sur Riccard. Après une légère hésitation, il avait décidé qu'il devait mettre Randy au courant car tous deux couraient le risque

de se voir attribuer le meurtre de Boule-de-billard. Il fallait que Randy sache à quoi s'en tenir.

— Bon, c'est tout, conclut-il. Ceux qui l'ont tué cherchaient la clé, et ils ne l'ont pas trouvée. C'est moi qui l'ai.

— Balance-la, dit Randy sans hésiter. Tout ça, c'est du passé. On s'en est tirés, ne nous en mêlons plus.

— Ça n'est pas si facile. (Harry entoura ses genoux de ses bras en se redressant.) On nous a mis le cadavre sur le dos. Si on le trouve, ça va déclencher une chasse à l'homme. Déjà, la police pense qu'on l'a retiré de la circulation. Ils n'en sont pas sûrs, évidemment, mais ils s'en doutent, et ils sont en alerte. Lepski est intelligent. S'il découvre la Mustang, il va commencer une enquête, et elle pourrait bien le conduire jusqu'à nous. On n'est pas tirés d'affaire. Je veux savoir ce qu'il y a dans ce coffre de consigne.

— Et moi je maintiens qu'il faut jeter la clé.

— Le bruit court que Boule-de-billard a fait un gros coup, poursuit Harry, sans tenir compte de l'interruption de Randy. C'était un casseur de première classe. Il ressort de tout ça qu'on a dû l'engager pour ouvrir un coffre-fort. Quand il a mis la main sur le contenu, il a doublé son patron et caché le butin dans ce coffre de consigne. Les gens pour qui il travaillait l'ont retrouvé et ont essayé de le faire parler. Il n'a pas moufté, et, pendant la séance d'intimidation, il est mort. Il y a peut-être une montagne de fric dans ce coffre, Randy. Et si le fric est là, il est à nous.

Randy se redressa comme mû par un ressort. Il regarda Harry d'un air interrogateur.

— Je ne pige pas. Qu'est-ce que tu veux dire, au juste?

Harry continua à fixer le sable blanc et chaud devant lui.

— La police sait simplement que Boule-de-billard est censé avoir fait un gros coup. Mais ils ne savent pas quoi, exactement. Si c'était de l'argent honnête, ce vol aurait été signalé, or personne n'a porté plainte, donc c'était de l'argent acquis de façon illégale. Un braquage, par exemple : il s'agit de pognon ou de quelque chose de valeur appartenant à des malfrats, qui ne sont pas en mesure d'aller se plaindre à la police. Et le fric de cette provenance appartient à tout le monde.

A présent, Randy écoutait avec une attention soutenue.

— Tu veux dire que si on trouve du fric dans le coffre, on peut le garder?

— Pourquoi pas?... C'est au premier qui trouve. (Il regarda Randy.) Tu veux toujours jeter la clé?

— Non, pas si elle vaut tant de pognon. Tu crois vraiment qu'il y a du fric dans le coffre?

— Je l'ignore, mais je suis sûr qu'il contient quelque chose de valeur. Personnellement, je sais qu'il faudrait qu'il y ait vraiment beaucoup de fric en jeu pour que je me laisse brûler le pied comme Boule-de-billard sans livrer la clé. Donc, si ce n'est pas du pognon, c'est quelque chose qui vaut une montagne de fric.

— Très juste. (Randy enfonça un doigt dans le sable; son fin visage trahissait la plus grande perplexité.) Harry, je ne te comprends pas. Il était inutile de me raconter tout ça. Tu n'avais pas à me dire que tu avais trouvé la clé. Tu aurais pu ouvrir le coffre, et prendre ce qu'il y a dedans, que ce soit du fric ou autre chose, sans m'en parler. Pourquoi est-ce que tu me mets dans le coup?

Harry le regarda avec attention.

— Si jamais la police remonte jusqu'à nous, on finira peut-être sur la chaise électrique. Etant donné

qu'on est dans le même pétrin, je trouve qu'on peut bien partager les avantages.

Randy secoua la tête d'un air admiratif.

— Tu es vraiment un drôle de zèbre, Harry... mais merci. (Il réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.) Dis donc, tu crois vraiment qu'on va être riches, Harry?

Harry haussa les épaules.

— N'y compte pas trop.

Soudain, ses yeux furent en alerte car il avait vu Nina sortir du restaurant. En bikini rouge, elle avait une serviette sur le bras. Le cœur de Harry se serra lorsqu'il la regarda courir sur le sable. A voir le mouvement de sa poitrine et l'ondulation de ses hanches, il se sentit transpercé d'un éclair de désir sauvage.

— Regarde autre part, Harry, conseilla tranquillement Randy qui l'observait. Je te l'ai dit : chasse gardée, à moins que tu ne veuilles avoir affaire à Solo.

Harry se leva et tourna le dos à Nina qui courait vers la mer.

— Dis à Solo que j'ai pris la Buick, fit-il. Je vais commander les garde-fous pour le plongoir.

— C'est près de l'aéroport? demanda Randy.

— Pas trop loin.

— Compris... Je ferai la commission.

Harry rentra dans sa cabine, passa un pantalon et une chemise à manches courtes, puis se dirigea vers le parking. Alors qu'il allait monter dans le break, il s'arrêta.

Dans la rangée opposée, sous le toit de palmes du parking, il y avait une Mercedes SL 180 blanche. « Pas le genre de bagnole qu'on voit tous les jours », pensa-t-il, et il hésita. Il se remémora la voiture identique, qui avait recueilli — il en était à présent convaincu — la conductrice de la Mustang. Coïncidence? C'était plus que probable, mais l'Armée l'avait trop bien dressé pour qu'il se permette de négliger des faits.

Il regarda à droite et à gauche dans la longue allée qui séparait les deux rangées de voitures, et, ne voyant personne, il alla à la Mercedes. Les vitres étaient baissées, et il n'eut qu'à se pencher pour lire le nom du propriétaire :

Emmanuel Carlos  
1279 Pine Tree Boulevard  
Paradise City.

Cela ne lui apprit rien. Il s'éloigna de la voiture, regarda de nouveau dans tous les sens, puis, de nouveau hésita.

La vue du véhicule l'avait troublé et mis en alerte. « Bien sûr, se dit-il, il ne doit pas y avoir qu'une seule Mercedes SL 180 blanche dans la région »; mais son esprit refusait de dénier toute importance à cette voiture.

D'un pas rapide, il longea l'aile ombragée du bâtiment et entra dans le bar.

Joe lavait des verres en fredonnant. Son visage noir et luisant s'éclaira quand il vit Harry.

— Vous voulez prendre quelque chose, patron? demanda-t-il.

— Un coca-cola, s'il vous plaît.

Harry s'assit sur un tabouret, en appuyant les coudes sur le comptoir. Le bar était désert. Par les larges baies, il apercevait la plage et les corps allongés sous les parasols.

Joe versa le coca-cola, ajouta de la glace et plaça le verre devant Harry.

— Vous connaissez M. Emmanuel Carlos? demanda Mitchell après avoir bu à longs traits.

— M. Carlos? Bien sûr, patron, répondit Joe en roulant des yeux. C'est un de nos meilleurs clients. Il vient régulièrement, quatre fois par semaine. Bourré

de fric. C'est un monsieur très important. Il est justement sur la plage avec Mme Carlos.

Les soupçons de Harry commencèrent à s'évanouir.

— Qu'est-ce qu'il fait, Joe?

— Ce qu'il fait? (Joe avait l'air ahuri.) Je crois bien qu'il ne fait rien. Son père lui a laissé une montagne de fric.

— Et son père, qu'est-ce qu'il faisait?

Joe prit sous le comptoir une boîte de cigares qu'il posa devant Harry.

— C'est ça son père. Les cigares Carlos Havana.

Harry examina l'étiquette surchargée de la boîte, ornée d'une photo en couleurs d'un barbu en frac.

— Je croyais qu'on n'importait plus de Havanes, Joe.

— C'est exact. On ne les vend plus que sous le comptoir. M. Domenico en a un gros stock. Pour les bons clients.

— Vous dites que M. Carlos est ici en ce moment?

— Bien sûr. Il est arrivé il y a quelques minutes pour téléphoner. Maintenant, il est dehors avec Mme Carlos... le quatrième parasol sur la droite.

Harry alla à la fenêtre et regarda la plage.

Il vit un couple allongé sous un parasol. L'homme, un costaud, était en slip de bain, et, couché sur le côté, tournait le dos à Harry. La femme, en maillot blanc, était étendue sur le dos. D'énormes lunettes de soleil lui cachaient la plus grande partie du visage. Très bronzée, elle avait les cheveux rouge brique, une petite poitrine agressive et le ventre bien plat, ce dont ne pouvaient se vanter la plupart des femmes vautrées autour d'elle.

Harry les observa un long moment puis haussa les épaules.

— A tout à l'heure, Joe, dit-il, et il sortit.

Il était 16 h. quand il eut fini de passer commande

pour les garde-fous chromés du plongeur. Il se hâta de regagner le break pour prendre la direction de l'aéroport. Il eut du mal à trouver une place pour se ranger. Enfin, il laissa la voiture et entra dans le hall bourdonnant d'activité. Il mit quelques minutes à repérer le salle gauche des coffres, puis il descendit le long couloir, cherchant le coffre n° 388.

Une fois qu'il l'eut trouvé, il s'arrêta pour regarder autour de lui. Un peu plus loin dans le couloir, une grosse dame d'âge mûr bataillait vigoureusement pour sortir un sac d'un coffre. Un homme corpulent en costume d'été impeccablement repassé arrivait, portant une valise. Il cherchait impatiemment un casier vide. Ni l'une ni l'autre n'éveilla les soupçons de Harry. Il prit la clé dans sa poche, la mit dans la serrure et ouvrit.

Dans le coffre, il y avait une vieille valise blanche en plastique, toute éraflée, avec une bande rouge peinte sur le côté : marque distinctive que les gens mettent sur leurs bagages pour les repérer vite et facilement.

Harry sortit la valise et la posa par terre. Son poids était décevant : elle n'était pas plus lourde qu'une valise de week-end. Harry en conclut qu'elle ne contenait pas une fortune.

Laissant la clé dans la serrure, il ferma la porte du coffre, puis, la valise à la main, il s'éloigna, sans se presser, en direction du hall d'entrée.

Des légions de voyageurs s'agitaient et tourbillonnaient autour de lui. Une voix stridente de femme s'éleva, dominant les bavardages et le martèlement des pas, pour annoncer le départ du Vol 507 en direction de New York. Des enfants, riant, hurlant et pleurnichant, ajoutaient au brouhaha du départ.

Harry s'avançait ; il évitait les gens, esquivait les enfants, bien résolu à retrouver sa cabine le plus

vite possible pour examiner le contenu de la valise.

— Hé! Vous là-bas!

La voix autoritaire claqua comme une gifle. Harry regarda sur sa gauche, toujours sans s'arrêter, mais quand il vit l'inspecteur Lepski qui lui adressait de grands signes, il stoppa sur place.

Soudain, la valise qu'il portait sembla lui brûler les mains. Il attendit, tout en surveillant Lepski qui bousculait la foule sans ménagement pour se frayer un passage.

Le policier se planta devant Harry, en le scrutant de son regard bleu et glacé.

— Vous me remettez? demanda-t-il de sa voix de flic la plus cassante.

Harry soutint son regard sans ciller.

— Bien sûr, dit-il. Inspecteur Lepski... Vous vous demandiez si je savais nager.

— Exactement.

Lepski marqua un temps, un peu décontenancé par l'indifférence apparente de Harry.

— Qu'est-ce que vous faites ici?

— Si ça peut vous intéresser, je suis venu chercher ma valise, répondit Harry.

— C'est votre valise?

Lepski regardait fixement d'un air menaçant le bagage que portait Harry.

— Oui. Je l'ai laissée ici hier soir. Maintenant que je travaille pour Solo, j'ai besoin de mes affaires. Vous avez d'autres questions à me poser?

Le policier se hérissa.

— Ne faites pas le mariole, Mitchell! On n'aime pas les marioles, ici!

— Non? Qu'est-ce que vous aimez? Les emplâtres?

Le visage bronzé de Lepski s'assombrit.

— Je vous ai dit de ne pas faire le mariole! Vous êtes d'où?

Harry sortit de sa poche poitrine un étui en plastique contenant ses papiers qu'il lui tendit.

— Puisque vous êtes si curieux, monsieur Lepski, ne vous gênez pas et amusez-vous bien.

Lepski prit les papiers qu'il lut sans se presser, puis il les replia soigneusement, les remit dans leur étui et les rendit à leur propriétaire.

— Parachutiste, hein? (A présent, il regardait Harry avec respect.) O.K., Sergent, excusez-moi. Vous êtes le bienvenu ici. Cette ville est bourrée de bons-à-rien. Ça fait partie de mon boulot de les tenir à l'œil. Sans rancune?

Et il lui tendit la main que Mitchell serra.

— Sans rancune.

— Vous restez longtemps ici, Sergent?

— Deux mois. J'ai un boulot qui m'attend à New York. Je suis venu pour prendre l'air et le soleil.

— Vous avez bien choisi. (Lepski se gratta le nez puis demanda :) Est-ce que Solo vous a dit s'il avait vu Riccard-Boule-de-billard, Sergent?

Le visage de Harry resta impassible.

— Non, monsieur Lepski, il ne m'en a pas soufflé mot.

— Est-ce qu'il vous a dit quelque chose sur moi après mon départ?

— Oui, il a dit que vous étiez très intelligent et très ambitieux.

Le compliment eut l'air de faire plaisir à Lepski.

— Il est malin, ce vieux forban. Un de ces jours, je viendrai dîner chez lui avec ma femme.

— Ça lui fera plaisir.

— Vous croyez? dit Lepski en riant. Je n'en jure pas. Bon, à bientôt, et bonnes vacances.

Sur ces mots, il s'éloigna vers la porte en jouant des coudes à travers la foule.

Harry poussa un soupir. Il se rendit compte qu'il

transpirait. Il traversa le hall, puis, quittant l'aéroport, il se dirigea vers le parking.

Il plaça la valise sur le siège à côté de lui, monta, mit le contact et passa en marche arrière pour sortir du parking.

La rencontre inopinée de Lepski avait mis son instinct en alerte. Durant les longues patrouilles dans la jungle cet instinct l'avait sauvé bien des fois, alors que certains de ses hommes, qui avaient laissé leur vigilance s'endormir, y avaient laissé leur peau. Harry avait l'intuition du danger développée au plus haut point, et, même maintenant, trois mois après avoir quitté la jungle, elle continuait à fonctionner.

Au moment où il tournait en direction de la sortie, il remarqua une Chevrolet vert et blanc, toute poussiéreuse, qui freina brutalement, fit demi-tour et redémarra derrière lui. Harry aperçut le chauffeur dans son rétroviseur : un homme trapu au teint bistré, qui portait un panama enfoncé sur les yeux pour dissimuler son visage.

En tout autre circonstance, Harry n'y aurait pas fait attention, mais, comme il était sur ses gardes, cela l'intrigua.

Il alla jusqu'à la grand-route et s'arrêta au stop en mettant son clignotant à droite. Dans le rétroviseur, il vit la Chevrolet ralentir, le clignotant droit allumé.

Harry s'engagea dans le flot de voitures, et, restant sur sa droite, continua à la même vitesse que les autres. De temps en temps, il jetait un coup d'œil dans le rétroviseur pour constater à chaque fois que la Chevrolet était toujours derrière lui.

Etait-ce une idée, ou bien la voiture le suivait-elle vraiment? se demanda-t-il. La voiture s'était placée en troisième position derrière lui, de sorte que ses plaques étaient cachées. La Chevrolet le talonnait toujours quand il atteignit la petite route menant au

restaurant *Domenico*. Au moment de tourner, il ralentit et vit que la voiture continuait, alors que son chauffeur tournait la tête pour regarder les plaques du break.

Harry entra dans le parking du restaurant, y gara la Buick. Il se dirigeait vers sa cabine, la valise à la main, quand Solo apparut sur le seuil de la cuisine.

Domenico fronçait les sourcils d'un air menaçant. Son gros visage lourd était noir de colère.

— Je vous défends de prendre ma voiture sans me prévenir, dit-il d'une voix dure. Je ne vous ai pas embauché pour aller vous promener dans ma bagnole.

Harry s'arrêta. Il regarda Solo, les yeux en alerte.

— J'avais chargé Randy de vous dire pourquoi j'ai pris la voiture, fit-il d'une voix paisible. J'ai été commander les garde-fous pour le plongeur.

Solo émit un grognement de rage.

— Je n'aime pas les messages. Votre boulot, c'est de vous occuper de la plage. Si vous avez besoin de garde-fous, vous n'avez qu'à me le dire!

Harry s'avança lentement et s'arrêta devant Solo. Il planta son regard droit dans les petits yeux en colère.

— Parfait, à partir de maintenant, je m'occuperai de la plage, et vous vous chargerez du plongeur, si ça continue à vous intéresser.

Il scruta Solo un long moment, puis lui tourna le dos et s'engagea dans le sentier sablonneux menant à sa cabine.

— Hé! Harry! (Mitchell se retourna.) Quand est-ce qu'on va livrer les garde-fous?

— Dans une semaine.

Solo s'agitait gauchement. Il se râcla la gorge, puis se frotta la nuque.

— Vous vous en occuperez, hein? Vous oubliez ce que je viens de dire, hein?

Harry revint se planter devant Solo.

— Si vous voulez, dit-il. C'est votre affaire, Solo. A votre guise.

— Bon, alors vous faites comme vous voulez.

— D'accord. (Après une hésitation, Harry poursuivit :) Je vous ai dit que je n'ai pas la patience de supporter les méchancetés gratuites. Excusez mon impatience.

Solo sourit d'un air penaud. Il tapota Harry sur l'épaule.

— Vous avez raison. D'accord, Harry, prenez la bagnole quand vous voudrez. Sans rancune?

— Sans rancune. (Harry se rapprocha un peu.) Lancez votre jab, pour voir... il y a quelque chose qui cloche.

Solo écarquilla les yeux :

— Je ne pige pas.

— Lancez votre punch, Solo.

Le coup partit et glissa sur les côtes de Harry.

— Jolie feinte, dit Solo d'un air déçu.

— Vous avez un bon punch, mais vous le placez mal, expliqua Harry. Le coude est trop loin du corps. Gardez le coude près du corps, comme au golf. Essayez.

Il se raidit pour supporter le poing de Solo qu'il reçut sur le flanc. Il fut soulevé du sol, puis s'étala sur le dos. Immobile et sonné, il sentait l'ébranlement du punch irradier dans tout son corps. Il s'était exposé volontairement au coup, sachant que c'était le seul moyen de contenter Solo.

Domenico se précipita à genoux, et lui prit la tête dans les mains.

— Doux Jésus! Ça ne va pas? Je ne l'ai pas fait exprès, Harry. Je suis désolé.

Harry repoussa les mains chaudes et moites et se mit sur son séant. Il se frotta les côtes, puis il sourit.

— Avec un pareil punch, même Dempsey se serait

retrouvé au tapis, dit-il. Vous cognez dur, Solo!

— Comment ça va? demanda Solo, encore inquiet.

Harry se releva lentement et se mit à épousseter le sable de son pantalon.

— Ça va. (Il se frotta les côtes.) Vous vous rappelez, hein? Le coude près du corps, et c'est vous le plus fort.

Solo sourit aux anges.

— Faut pas exagérer. Vous cognez dur aussi, Harry, mais on est peut-être de la même classe?

Harry savait que, dorénavant, il n'aurait plus d'ennuis avec Domenico.

— Le poids, ça compte, Solo. Un bon poids lourd battra toujours un bon moyen. (Il donna à Solo une grande bourrade dans les côtes.) Patron!

Solo frétillait de plaisir.

— Oui, peut-être. Vous allez sur la plage, maintenant? Moi, je retourne à ma cuisine.

Harry saisit la valise.

— J'y vais.

Le regard de Solo se posa sur la valise blanche à bande rouge.

— C'est vos affaires?

— Oui... Je suis allé les chercher maintenant que je reste.

— Sûr que vous restez.

Solo tapota Harry sur l'épaule.

— Vous vous occupez du plongeur, hein?

— Je m'en occupe.

Harry le quitta et se dirigea vers sa cabine. Alors qu'il poussait la porte, son peu de solidité l'étonna. Il entra, se déshabilla et passa un slip de bain. Puis il essaya d'ouvrir la valise mais constata qu'elle était fermée à clé. Ce n'était pas le moment d'en examiner le contenu. Solo s'attendait à le voir sur la plage d'une minute à l'autre. Après une hésitation, il estima que

la cabine n'était pas un endroit approprié où laisser la valise.

Il porta le bagage dehors, s'assura qu'il n'y avait personne, puis le déposa derrière la cabine, où il le dissimula sous un tas de chaises-longues. Il effaça les traces de ses pas dans le sable et rentra dans la cabine. Il tira de son rucksack une pelote de coton noir dont il coupa un morceau. Il sortit, referma la porte, puis fixa le fil de coton en travers du bas de la porte, de sorte que, si quelqu'un entra, il casserait le fil.

Puis il gagna la plage.

Il vit Charlie et Mike, les deux garçons noirs, servir des consommations aux gens étendus sous leurs parasols. Il s'arrêta pour regarder le quatrième parasol sous lequel il avait aperçu Carlos et sa femme. L'homme était parti, mais la femme était toujours là, lisant un magazine.

Soudain il ressentit le besoin impérieux de la voir de près. Il se dirigea de son côté et se planta à côté d'elle.

— Puis-je vous apporter une consommation, madame Carlos? demanda-t-il.

La femme posa son magazine et leva les yeux. Ses grosses lunettes de soleil lui cachaient en partie le visage, mais il vit qu'elle avait un petit nez, une petite bouche, et des lèvres minces soigneusement maquillées. Il se dit qu'elle devait être plus près de quarante ans que de trente : c'était une femme qui s'occupait beaucoup de sa personne, avec, derrière elle, un long passé de massages, de saunas et de séances quotidiennes chez le coiffeur; un bon petit soldat dans la bataille que la plupart des femmes livrent sans répit pour paraître plus jeunes que leur âge.

Il sentit les yeux l'observer derrière les lunettes noires.

— Non, merci.

Elle parlait avec un léger accent que Harry n'arriva pas à identifier. A présent, il était presque certain que c'était la femme qui conduisait la Mustang.

— Qui êtes-vous?

— Harry Mitchell, le nouveau maître nageur.

— Bonjour, Harry, dit-elle en souriant. Solo vous dira que nous venons souvent ici, mon mari et moi. Vous savez nager? Le dernier maître nageur que Solo avait engagé...

Elle leva les mains au ciel et éclata de rire.

— Vous nagez, madame Carlos?

Elle le regarda.

— Probablement mieux que vous.

— Vous croyez? J'y vais. Vous voulez parier, madame Carlos?

Elle secoua la tête.

— Pas sur un canasson.

— Puisque vous êtes si forte, qu'est-ce que vous diriez d'un cinquante mètres jusqu'au radeau, avec dix dollars d'enjeu?

— Hum! Vous êtes bien sûr de vous! Vous pouvez vous permettre de perdre dix dollars?

— C'est mon affaire, madame Carlos, non?

— Excusez-moi. (Elle l'observa un moment, puis secoua la tête.) Non, je suis bonne nageuse, mais je me rends compte que vous devez être encore meilleur. Je prendrai un gin tonique à la place.

— Bien, madame Carlos.

Le ton était cassant. Il était irrité à la pensée qu'elle ne le croyait pas capable d'honorer un pari de dix dollars. Brusquement, il tourna les talons et se dirigea vers Charlie qui venait de servir sa dernière consommation. Le voyant venir, Charlie courut à sa rencontre en souriant de toutes ses dents. Harry lui dit d'apporter un gin tonique à Mme Carlos, puis il alla s'asseoir sur un pédalo, toujours rongé de colère.

« L'avait-elle reconnu comme lui l'avait reconnue? » se demanda-t-il. Rien dans son attitude ne permettait de le penser, mais ça ne voulait rien dire. Elle semblait avoir beaucoup de sang-froid et l'usage du monde : ce n'était pas le genre de femme à se laisser facilement désarçonner. Il regardait le sable, les sourcils froncés. Est-ce qu'il se trompait? Il repensa à la femme de la Mustang. Même stature, même accent, mais, bien entendu, il pouvait se gourrer. Qu'est-ce que l'épouse d'un homme aussi riche que Carlos pouvait bien avoir à faire avec un cadavre? Ça ne tenait pas debout.

Il se gratta le nez et regarda du côté où la femme était allongée. Elle avait ramassé son magazine et s'était remise à lire.

Irrité par ce problème qu'il ne pouvait pas résoudre immédiatement, il haussa les épaules, se leva de son pédalo et se dirigea vers la mer. Il resta un moment à observer les baigneurs, en songeant à la femme et à la valise en plastique.

C'est peu avant dîner que Harry put retourner à sa cabine. Une adolescente blonde et potelée était venue à lui, rougissant et pouffant, pour lui demander de lui donner une leçon. Au bout d'une demi-heure, une autre adolescente, qui riait également bêtement, attendait. A leurs performances, Harry s'aperçut qu'elles étaient toutes deux bonnes nageuses; ce n'était qu'une excuse pour flirter avec lui. Ça faisait partie du métier, et il fit son numéro.

Puis les demandes de consommations s'accéléchèrent, et il fut obligé d'aider Charlie et Mike à soutenir le choc. C'est seulement vers 19 h., quand les baigneurs rentrèrent pour prendre une douche et se changer avant le dîner, qu'il se trouva libre de regagner sa cabine.

Il s'arrêta devant la porte afin de vérifier le fil de coton noir, et fronça les sourcils en constatant qu'il était cassé. Il poussa la porte et pénétra dans la petite chambre étouffante. Il regarda autour de lui. Apparemment, on n'avait rien touché, mais il savait que quelqu'un était entré.

Il sortit prudemment, regarda à droite et à gauche, puis il fit le tour de la cabine et alla s'assurer que la valise était toujours sous les chaises-longues. Satisfait de son inspection, il prit une douche, passa une chemise et un pantalon et se rendit à la cuisine pour dîner.

Il était seul à table. Ni Nina, ni Manuel n'étaient là, et Solo, qui s'affairait devant son fourneau, lui sourit joyeusement.

— Commencez sans moi, dit-il. J'ai vu que vous donniez des leçons, hein? Elles sont girondes, les petites, hein? Tout le monde est content de vous, Harry. Moi aussi.

Joe posa devant lui une assiettée de poulet à la Maryland avec des bananes frites.

— Vous, vous voulez me faire grossir, dit Harry. Solo éclata de rire.

— Un grand gars comme vous, il faut que ça mange. Vous êtes comme moi, vous avez besoin de manger. (Il s'arrêta pour regarder dans le four.) Mme Carlos m'a parlé de vous. Elle s'intéresse à vous. (Solo referma le four et fit un clin d'œil à Harry.) C'est ma meilleure cliente, et la plus riche.

Harry attaqua son poulet.

— Qu'est-ce qu'elle voulait savoir?

— Qui vous êtes... d'où vous venez... comment vous êtes arrivé ici.

Harry s'arrêta, fourchette en l'air, et regarda sa bouchée de poulet.

— Comment je suis arrivé ici? Qu'est-ce que ça signifie?

Solo se mit à arroser cinq poulets qui rôtissaient à la broche.

— Les femmes, ça pose toujours des questions idiotes. Elle voulait savoir si vous étiez venu par la route.

Harry posa sa fourchette.

— Et alors, qu'est-ce que vous lui avez dit?

Solo l'observa :

— Que vous étiez venu en stop avec Randy. J'aurais pas dû?

Harry secoua la tête.

— C'est en effet comme ça qu'on est venus. Elle dîne ici?

— Elle ne dîne jamais ici. Le déjeuner, mais pas le dîner. Elle est rentrée chez elle.

Solo commença à découper ses poulets en sifflotant entre ses dents. Harry mangeait. Ainsi, elle savait à présent qui il était, et sa question le convainquit qu'elle était la femme de la Mustang. Qu'est-ce que ça annonçait?

Il acheva son dîner sans plaisir, puis se leva.

— Je vais au bar. Randy a peut-être besoin d'un coup de main.

— Bien sûr.

Solo écoutait à peine. Il disposait avec amour les morceaux de poulet sur un plat d'argent, les entourant de bananes frites, de cerises et d'ananas.

Harry ne s'arrêta pas dans le restaurant occupé par une quarantaine de dîneurs. Manuel s'affairait autour des tables. Nina, en pyjama du soir écarlate, debout près d'une table, parlait avec quatre messieurs. Les yeux levés vers elle, ils riaient tout en la déshabillant du regard. ~

Harry entra dans le bar, désert à cette heure. Randy lavait des verres. Il regarda Harry en levant un sourcil interrogateur.

Harry lui raconta rapidement qu'il était allé chercher la valise; il avait rencontré Lepski, et était maintenant certain que Mme Carlos était la femme à la Mustang.

Randy écoutait, un verre en l'air et l'œil ahuri.

— Ça n'est pas Mme Carlos... ça ne tient pas debout! dit-il quand Harry s'arrêta. Je ne coupe pas là-dedans.

— Alors, pourquoi a-t-elle demandé si on était venus par la route?

Harry s'assit sur un tabouret, et s'accouda au comptoir.

— Même gabarit, même accent... et en plus, cette question qu'elle a posée. Je suis sûr que c'est elle.

Randy posa son verre.

— Mais elle est bourrée de fric! qu'est-ce... enfin... qu'est-ce que ça voudrait dire?

Harry alluma une cigarette.

— Je ne sais pas. On trouvera peut-être une réponse dans la valise. Tu es libre à quelle heure?

— Pas avant 23 h. 30.

— O.K. Je t'attendrai.

Harry le quitta sur un signe de tête. Il suivit l'allée qui longeait la cuisine, et jeta un coup d'œil par la fenêtre ouverte. Solo, toujours affairé, lui tournait le dos. A côté de lui, Joe tenait un plat. Harry continua sans s'arrêter en direction de sa cabine. Alors qu'il s'approchait de la haie séparant les cabines du restaurant, il perçut un mouvement devant lui. Il s'arrêta pile tendu, scrutant l'obscurité. Il était sûr que, dans l'ombre de la cabine, quelqu'un avait bougé. Il sortit vivement et silencieusement du chemin, et s'aplatit contre un arbre, fouillant des yeux les ténèbres.

Il entendit craquer une allumette, et une flamme minuscule se mit à briller. A la lueur, il aperçut le visage de Nina, encadré de ses cheveux noirs et brillants. Elle alluma une cigarette et balança son allumette.

Après une hésitation, Harry revint sur le chemin et se dirigea vers le rougeoiement de la cigarette.

En s'approchant d'elle, il sentit le parfum subtil qu'elle portait. Il faisait trop sombre pour bien la voir, il arrivait tout juste à percevoir sa silhouette. De nouveau, il sentit un désir lancinant le déchirer : ce qu'il espérait avait fini de le tourmenter.

— Je veux vous parler, dit-elle dans l'ombre.

— J'aime écouter, fit-il en un murmure. Allez-y... Parlez.

Elle jeta sa cigarette. Le bout incandescent brilla, puis mourut.

— Impossible de parler ici, dit-elle d'une voix altérée et haletante. Venez... Donnez-moi la main.

Il se sentit affreusement déçu. La rage et le mépris de Nina lui étaient précieux. *Espèce de sale petit trouillard*. C'est ce qu'elle lui avait dit. Cette injure la singularisait, et ça lui avait plu : ça n'avait rien à voir avec les noms d'amour à la gomme que lui donnaient toutes les refoulées, qui s'étaient tortillées sous lui en gémissant et en lui plantant leurs ongles dans le dos.

Il tendit la main. Elle tâtonna un moment dans l'obscurité, puis ses doigts secs et brûlants se refermèrent sur le poignet de Harry.

Elle le guida par la main, en s'enfonçant dans les ténèbres. Il la suivit sans entrain mais sans hésitation. Il avait l'impression que son cœur battait plus lentement et plus difficilement, comme si son sang s'était épaissi.

Finalement, ils atteignirent un bouquet de palmiers entouré de dunes : par un étroit passage entre les dunes, ils découvraient la mer, miroir sombre où se reflétait la lune.

Elle lâcha la main de Harry et tomba à genoux : il y avait assez de lumière, et il la voyait distinctement.

Son pyjama rouge paraissait noir, et sa peau, plus blanche par contraste.

Debout près d'elle, il la regardait de tout son haut. Avec impatience, elle le tira par la main, et il se retrouva agenouillé en face d'elle.

— C'est la chose la plus merveilleuse qui me soit arrivée de ma vie, dit-elle d'une voix farouche, quand vous avez envoyé ce gros cochon au tapis.

Il ressentit une légère commotion dans sa poitrine, tant il était choqué. C'était bien la dernière chose qu'il pensait entendre de sa bouche. Il se raidit, crispant les poings sur les cuisses.

— Si vous saviez combien de fois j'ai espéré et prié le ciel que ça lui arrive, poursuivit-elle. Si vous saviez à quel point j'avais besoin qu'on me prouve qu'il n'était pas une divinité, qu'il n'était pas invincible comme il nous l'avait dit à ma mère, mon frère, et moi, si bien qu'on commençait à en être convaincus. Je vous ai regardé jouer avec lui. Trois fois vous l'avez laissé vous frapper. Et ensuite...! C'est ce qui m'est arrivé de plus merveilleux, de plus apaisant dans ma vie!

Il ne disait toujours rien : il continuait à la regarder.

— Je le hais! (La véhémence passionnée de sa voix le fit ciller.) Il m'écrase, et il est en train de gâcher ma vie, comme il a gâché celle de ma mère, comme il a essayé de ruiner celle de Sam. Mais Sam a eu le courage de partir et de s'engager. Pour lui, je ne suis que du bétail, comme maman l'était : une créature neutre, qui ne doit avoir aucun sentiment, aucune pensée, aucune ambition, qui ne doit avoir ni mari ni amante. Si je ne lui avais pas dit que je voulais que vous partiez, il ne m'aurait pas perdue de vue pendant tout votre séjour ici. Mais je l'ai possédé! Il croit vraiment que je vous déteste parce que vous l'avez envoyé au tapis. Vous êtes un homme, le seul qui soit jamais venu ici,

après Sam. D'autres sont venus et sont repartis, trop terrorisés même pour me regarder.

— Pourquoi me dites-vous ça? demanda Harry.

— Parce que vous êtes un homme, et que je veux un homme.

En deux gestes rapides, elle se débarrassa du pantalon et de la tunique de son pyjama. Il entendit son râlement rauque qu'elle émit quand elle se pencha vers lui pour lui déboutonner sa chemise. Il repoussa ses mains, hésitant. Puis, le désir qu'il ressentait pour elle, aussi frénétique que celui qu'elle éprouvait pour lui, balaya sa prudence. Il se déshabilla et la prit.

La rage impatiente de Nina faillit gâcher leur plaisir, mais il la tint fermement, en l'écrasant sous lui pour l'empêcher de bouger; il lui parlait doucement, le visage contre le sien, et lui disait d'attendre, que tout devait se faire lentement. Serrée contre lui, elle eut l'air, au bout d'un moment, de sentir qu'il savait ce qui valait le mieux pour elle, et elle se détendit et se calma. Il lui fallut de longues minutes avant qu'il sentît, à sa respiration haletante et à la cambrure progressive de son dos, qu'elle était prête à affronter la tempête.

Il lui dit doucement :

— Oui... maintenant... ensemble.

Puis ils furent soulevés par un déferlement voluptueux, les oreilles bourdonnantes et, flottant dans le vide, ils auraient voulu que ça dure à jamais.

Quand Randy s'approcha de la cabine de Harry, il aperçut de la lumière derrière le rideau. Il s'arrêta devant la porte et frappa. Il entendit Harry traverser la chambre; la porte s'ouvrit.

— Entre donc.

— Parle bas, fit doucement Randy. Manuel vient d'aller se coucher.

— Alors, allons dans ta cabine avec la valise.

Harry alla prendre la valise blanche en plastique sur son lit.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans?

— Je n'ai pas encore regardé... elle est fermée à clé. Tu as un tournevis?

Randy examina les serrures.

— J'ai un bon couteau. Ça devrait faire l'affaire.

Ils sortirent dans la nuit chaude, firent quelques mètres sur le sentier, et entrèrent dans la cabine de Randy.

Celui-ci alluma la lumière, ferma la porte et poussa le verrou.

— Qu'est-ce que tu as fait jusqu'à maintenant? demanda-t-il. J'aurais cru que tu avais eu le temps de regarder.

— Je t'attendais. S'il y a du fric là-dedans, ça ne doit pas être lourd.

Randy ouvrit un tiroir de sa commode. sortit un large couteau de pêche qu'il lui tendit. Harry força rapidement les serrures de la valise. Puis il ouvrit.

Respirant avec effort, Randy se pencha sur lui pour regarder.

Harry étala soigneusement le contenu de la valise sur le lit. Puis il posa le bagage par terre, et examina les objets qui formaient maintenant deux tas bien distincts.

Il y avait un costume d'été gris et élimé, trois chemises blanches, quatre paires de soquettes noires, une pochette en plastique contenant rasoir à piles, brosse à dents, éponge, savons et dentifrice. un pyjama bleu, des pantoufles fatiguées et six mouchoirs blancs. Le second tas présentait plus d'intérêt. Il y avait un Luger Automatique 7.67 et une boîte de cent cartouches, cinq paquets

de Chesterfield, une demi-bouteille de White Horse, un petit rouleau de billets de 5 dollars, et un vieux portefeuille en cuir noir.

Harry prit le rouleau de billets, retira l'élastique, et les compta.

— Voilà toute notre fortune, Randy. Deux cent dix dollars.

— C'est mieux que rien.

Malgré lui, la voix de Randy indiquait qu'il était très profondément déçu.

Harry s'assit sur le lit et prit le portefeuille. Il en secoua le contenu sur le lit. Il y avait plusieurs cartes de visite portant des noms qui ne lui disaient rien; une carte de crédit de l'American Express au nom de Thomas Lowery; un billet de cent dollars et un permis de conduire au nom de William Riccard, avec une adresse à Los Angeles.

Harry montra le permis de conduire à Randy.

— Au moins, on est sûrs que le mort est bien Riccard-Boule-de-billard.

— Et ça nous avance à quoi?

Harry observait les objets étalés sur le lit.

— Il n'y a rien ici qui vaille d'endurer la torture que Boule-de-billard a supportée, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Et pourtant, je suis prêt à parier qu'il était déterminé à empêcher par tous les moyens que cette valise ne change de mains.

Il ramassa le bagage vide, l'ouvrit, et, à l'aide du couteau de Randy, commença à couper la doublure de tissu. Il découvrit, fixé au couvercle par de l'albuplast, un petit étui en plastique contenant une seule carte de visite vierge. Il détacha la carte, la retourna et lut l'inscription suivante, soigneusement écrite à la main :

*Le Funnel, Sheldon. I.t.07.45.27 mai.*

— Ça doit être ça... mais qu'est-ce que ça veut dire?

Harry tendit la carte à Randy qui la lut, puis secoua la tête.

— Le seul Sheldon que je connaisse est l'île de Sheldon, à dix miles au-delà des récifs, dans la baie. Tu crois que c'est ça?

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas?

— Rien. Des rochers et des oiseaux. Nina y va quand elle veut nager à poil.

— Et le Funnel, ça te dit quelque chose?

— Non, rien... Nina saurait peut-être. Tu veux que je lui demande?

— Non. (Harry prit la carte qu'il regarda un long moment, puis il haussa les épaules et la mit dans sa poche poitrine.) Allons nous coucher, il se fait tard. (Il partagea le rouleau de billets de 5 dollars et en donna la moitié à Randy.) C'est ta part.

— Chouette! Merci! Ce n'est pas de refus. (Randy montra de la main les objets étalés sur le lit.) Qu'est-ce que tu vas faire de toutes ces ordures?

— M'en débarrasser.

Harry se mit à remplir la valise.

— Alors, c'est ça, notre fortune! dit Randy. Tu parles d'une douche!

— On ne sait pas encore... La carte contient peut-être la solution.

Harry rabattit le couvercle de la valise qu'il ferma.

Randy, en le voyant complètement absent, ses yeux bleus perdus au loin, se demanda ce qui lui passait par la tête.

— A demain, dit Harry.

Il prit la valise et sortit de la cabine.

## CHAPITRE V

Le seul bruit qui troublait le silence de la salle des inspecteurs de la police de Paradise City était le bourdonnement affairé d'une grosse mouche bleue qui se cognait au plafond sale.

Max Jacoby, inspecteur de 3<sup>e</sup> classe, assis à son bureau, étudiait *Le Français sans Peine*, Méthode Assimil. Il ruminait silencieusement des phrases du genre : *le pauvre diable est sourd comme un pot, ou, oui, mais il est malin comme un singe.*

Jacoby, un grand jeune homme au teint basané, en était arrivé à la leçon 114. Il n'en avait plus que 26 pour terminer le cours. En prévision de cet événement, il avait économisé de quoi aller à Paris pendant ses vacances, bien résolu à éblouir les Parisiens par sa connaissance de leur langue.

En face de lui, le sergent Joe Beigler, installé à sa table, un carton de café tiède à la main, une cigarette au bec, les yeux mi-clos, s'efforçait de choisir quel cheval il devait jouer dans le handicap de 15 h.

Grand, costaud, approchant de la quarantaine, son visage épais, criblé de taches de rousseur, Beigler était le bras droit du capitaine de Police Frank Terrell. Cet après-midi-là, pour changer, il ne s'était commis aucun délit dans la ville. Tout était si calme que Terrell était

rentré chez lui pour tondre sa pelouse, laissant Beigler assurer la permancence. Beigler y était tellement habitué qu'il n'aurait pas su quoi faire si on lui avait accordé son après-midi. Tant qu'il serait bien pourvu de café et de cigarettes, il serait satisfait de rester à son bureau, jusqu'au jour où on l'emporterait les pieds devant.

— Est-ce que vous diriez que le singe est un animal malin, Sergent? demanda Jacoby.

Depuis un moment il réfléchissait à sa leçon d'un air perplexe, négligeant le fait qu'Assimil espérait contribuer à l'enrichissement de son vocabulaire, sans pour autant se livrer à des insinuations calomnieuses contre les singes.

— Répète ça pour voir?

— Il est malin comme un singe, lut Jacoby avec un accent atroce. C'est ce qu'ils disent dans mon livre. Qu'est-ce que vous en pensez?

Beigler respira lentement à fond. Son visage plein de taches de rousseur devint cramoisi.

— Est-ce que par hasard tu aurais l'intention de me traiter de singe? demanda-t-il en se penchant d'un air agressif.

Jacoby soupira. Il aurait dû savoir que Beigler, qu'il considérait comme pratiquement illettré, ne lui apporterait ni aide ni encouragement.

— O.K., Sergent, je n'ai rien dit.

La porte s'ouvrit brusquement, et l'inspecteur de 2<sup>e</sup> classe Lepski entra dans la pièce comme un boulet de canon. Il s'arrêta d'une glissade juste devant le bureau de Beigler.

— Le chef est là, Joe? cria-t-il, haletant.

Beigler s'adossa à son siège, et observa avec désapprobation le visage excité de Lepski.

— Non, il n'est pas là. Si ça t'intéresse, il est rentré chez lui tondre sa pelouse.

— Tondre sa pelouse? (Lepski eut l'air stupéfait.)

Nom d'un chien, tu veux dire qu'il la coupe avec une de ces putains de tondeuses à moteur?

— Non. Il la coupe avec des ciseaux à ongles, répliqua Beigler, lourdement sarcastique. Comme ça, il a le temps de bronzer.

— Assez plaisanté, tu veux?

Lepski se mit à danser d'un pied sur l'autre.

— Je suis sur une piste. C'est peut-être le coup de pot que j'attends, Joe... pour ma promotion. Pendant que vous autres, tocards, restiez le cul sur vos chaises à vous faire de la graisse, j'ai trouvé la voiture de Riccard!

Beigler se pencha en avant.

— C'est moi que tu traites de tocard, Lepski?

En dépit de son excitation, Lepski comprit qu'il marchait sur des œufs. Après tout, c'était Beigler la grosse légume quand le Chef n'était pas là. Ce genre de vanne risquait de retarder sa promotion.

— Ecoutez, Sergent, quand je parle de tocards, j'entends les pauvres types comme lui, dit-il en montrant Jacoby. (Là, il était en terrain ferme. Jacoby n'était que 3<sup>e</sup> classe.) Les chefs et les sergents sont toujours exceptés. J'ai trouvé la voiture de Riccard!

Beigler le regarda d'un air menaçant.

— Bon, pas la peine de mettre ça en musique! Fais un rapport.

— Si le chef est chez lui, il vaudrait mieux que je passe le voir, dit Lepski qui détestait rédiger des rapports. Il faut qu'il soit prévenu tout de suite, Sergent.

Beigler estima que Young Hopeful, à 18 contre 1, offrait un léger risque, mais une bonne chance de gagner, et il nota le nom sur son buvard. Il regarda la pendule murale; en voyant qu'il avait encore une demi-heure devant lui pour jouer, il revint aux affaires de la police.

— Arrête de te dandiner comme si tu avais envie de pisser, dit-il. Où est-ce que tu as trouvé la voiture?

— Ecoutez, Sergent, il vaudrait mieux que je parle au chef.

— C'est moi, le chef, beugla Beigler. Pour le moment, c'est moi qui commande cette putain de police. Où c'est que tu l'as trouvée?

— Ecoutez, Sergent, c'est très important pour moi...

— OÙ C'EST QUE TU L'AS TROUVÉE? rugit Beigler en tapant du poing sur son bureau.

Lepski comprit que c'était sans espoir.

— Je vais faire mon rapport.

Et il fit un pas vers sa table.

— Viens ici! Tu écriras ton rapport plus tard! Où c'est que tu l'as trouvée?

— On l'a trouvée dans le parking derrière le self-service Mead, dit Lepski de mauvaise grâce.

— Comment ça : on l'a trouvée? Est-ce que je dois comprendre que ce n'est pas toi qui l'as trouvée, personnellement?

— C'est un de nos hommes, dit Lepski, d'un air maussade. Mais c'est moi qui ai eu l'idée de génie d'appeler Miami... De sorte qu'en fait, c'est moi qui l'ai trouvée.

— Va faire ton rapport, dit Beigler.

Il posa sa grosse patte sur le téléphone, et parla à la police de Miami, pendant que Lepski, la mine toujours renfrognée, tapait rageusement sur sa machine à écrire.

Questions de Beigler, grognements, re-questions, puis enfin :

— D'accord, Jack. On veut tous les détails. Je vais vous envoyer Hess. Le bruit court qu'on a retiré Boule-de-billard de la circulation. Ouais... O.K., et il raccrocha.

Il composa le numéro du domicile de Terrell. Il dut

attendre un peu avant que le capitaine vienne à l'appareil.

— On a trouvé la voiture de Riccard, Chef, annonça Beigler.

Lepski s'arrêta de taper pour se frapper frénétiquement la poitrine, mais Beigler ne lui prêta aucune attention.

— La police de Miami est en train de l'examiner pour les empreintes. Je leur envoie Hess. Entendu, Chef, je vous tiens au courant.

Et il raccrocha.

— Je ne vous ai pas entendu mentionner mon nom, dit Lepski d'une voix amère.

— Je ne l'ai pas mentionné, rétorqua Beigler. Finis-moi ce rapport! (Il dirigea son regard vers l'endroit où Jacoby continuait à ruminer ses phrases.) Max! Prends la voiture, va chez Fred, et emmène-le avec toi au self-service Mead.

— O.K., Sergent.

Jacoby rangea précipitamment son livre et sortit au pas de charge.

— Hess est lui aussi chez lui en train de tondre sa pelouse? demanda Lepski avec amertume.

— Son fils est malade. Il a pris son après-midi.

— Ce petit monstre bicéphale? Malade? Laissez-moi rire! Cet affreux jojo n'arriverait pas à être malade même s'il le voulait. Moi, je parie que Hess est en train de ronfler au soleil!

Beigler sourit.

— Tu as peut-être raison... Finis-moi ce rapport.

Dix minutes plus tard, Lepski arracha la feuille de sa machine, la relut, y apposa un paraphe flamboyant et la déposa sur le bureau de Beigler.

— J'ai une idée, dit-il. Danny O'Brien a tiré cinq ans avec Boule-de-billard et Domenico. Si j'allais le trouver pour lui tirer les vers du nez? Il sait peut-être ce que

Boule-de-billard a fait pendant les trois jours qu'il est resté ici?

Beigler lut le rapport, puis leva les yeux sur Lepski.

— Tu crois que Solo ment?

— Bien sûr qu'il ment, mais il est trop costaud et trop malin pour se laisser tirer les vers du nez. Aussi vrai que je suis là devant vous, je suis sûr que Boule-de-billard est allé le voir, et je veux savoir pourquoi. Et si quelqu'un peut me le dire, c'est bien Danny.

Beigler gratta pensivement son gros nez.

— Bon, d'accord. Va le voir.

Lepski lorgna Beigler.

— Si j'étais sergent et que je lise un rapport comme ça, vous savez ce que je penserais?

— Sûr, répliqua Beigler du tac au tac, tu penserais qu'il a été écrit par un débile mental qui a été nommé 2<sup>e</sup> classe par népotisme.

Lepski resta bouche bée.

— Répétez un peu pour voir... népot... quoi?

Beigler était grand lecteur de livres de poche. Quand il rencontrait un mot qu'il ne comprenait pas — et il y en avait beaucoup — il consultait le dictionnaire et se le mettait derrière l'oreille pour impressionner les copains à l'occasion. D'un air de supériorité insupportable, il savourait à présent son triomphe en répétant :

— Népotisme... favoritisme dans l'attribution d'un poste à un parent.

Là, il jouait à coup sûr, car il se trouvait que la femme de Lepski était une cousine au second degré de Carris, l'épouse du capitaine Terrell. Beigler n'arrêtait pas de chambrer Lepski avec ça, sachant très bien que cette parenté ne changerait rien; ça ne servait qu'à faire râler Lepski.

— Quand je serai le chef de la Police de cette putain de ville, dit-il avec emportement, je vous mettrai à la retraite. Tâchez de vous en souvenir!

— Quand tu seras chef de la Police, Lepski, je serai le premier homme dans la lune! Allez, du vent, et au travail!

Lepski se rendit à Seacombe, la banlieue ouvrière de Paradise City: une petite colonie de bungalows et d'immeubles minables qui gâte les abords du paradis opulent et fleuri des milliardaires.

Danny O'Brien habitait dans un deux-pièces, sans eau chaude, au sixième étage d'un immeuble sordide donnant sur la mer. A une époque, il avait eu une affaire florissante de fausse monnaie, et s'était spécialisé dans les pièces de la Rome d'avant Jésus-Christ. Il avait gagné beaucoup d'argent en écoulant ses faux à des collectionneurs: son baratin de vendeur était aussi impressionnant et convaincant que ses contrefaçons. Mais devenu trop ambitieux avec l'âge, il avait essayé de vendre une pièce en or de l'époque de Jules César au Musée de Washington, qui l'avait très vilainement fait arrêter. A présent, Danny fabriquait des soldats de plomb, qu'il peignait de couleurs exquis; il les vendait à des boutiques de jouets spécialisées qui comptaient une clientèle de vieillards désireux de reconstituer les grandes batailles des siècles passés.

Danny O'Brien avait soixante-treize ans. Sa seule extravagance était une inoffensive orgie dominicale, au cours de laquelle deux filles lui mimaient l'acte sexuel, pendant qu'il regardait, un verre de bière à la main, en repensant à l'époque où il avait été acteur et non pas spectateur.

Lepski le trouva à son établi, une loupe d'horloger à l'œil; il appliquait avec amour une couche d'écarlate au harnachement d'un officier de cavalerie, parfaitement reproduit en plomb.

D'un coup de pied, Lepski ouvrit la porte et entra en trombe, donnant à son fin visage bronzé son air de flic le plus menaçant, bien résolu à ne pas prendre des

vessies pour des lanternes, et à obliger ce vieux forban à dire ce qu'il savait.

Danny leva les yeux, puis posa sa loupe. D'apparence frêle, il avait un haut front bombé qui commençait à se déplumer, des yeux verts larmoyants, et un sourire gentil mais vide. L'air inoffensif du bon vieillard un peu sénile à qui on pouvait confier les enfants. Mais Lepski savait à quoi s'en tenir. Sous le grand front bombé, il y avait un cerveau roublard, aiguisé comme un tranchet, qui était peut-être en train de perdre un peu de son mordant, mais Lepski en doutait.

— Monsieur Lepski!

Danny posa son soldat de plomb et eut le sourire d'un vieillard à qui on vient de faire un cadeau coûteux et inattendu.

— C'est gentil! Comment allez-vous, monsieur Lepski? Est-ce que je peux me permettre de vous complimenter pour votre promotion?

Lepski saisit une chaise et s'assit à califourchon.

— Ecoutez, Danny, fit-il de sa voix de flic, pas de boniments. Riccard-Boule-de-billard était en ville mardi dernier. Il est resté trois jours. Je veux savoir ce qu'il a fait pendant ces trois jours. Allez-y, j'écoute.

— Riccard-Boule-de-billard? (Danny s'adossa à sa chaise, en écarquillant les yeux de surprise.) Il était ici? Enfin! (Il secoua sa vieille tête.) Monsieur Lepski, je dois vous avouer que ça me fait de la peine qu'il ne soit pas venu me voir. Après tout, on était copains dans le temps. (Il poussa un soupir qui renversa trois de ses soldats.) Mais c'est la vie. Les anciens détenus n'ont pas d'amis. Ils vivent solitaires. Bien sûr, un homme qui a vos relations et votre ambition, monsieur Lepski, n'est pas en état de savoir ni d'apprécier ce que signifie la solitude.

Lepski sourit : un sourire déplaisant de flic cynique.

— Danny, vous ne le savez peut-être pas, mais vous

êtes en passe de vous attirer beaucoup d'ennuis, dit-il. Vous allez parler, sinon...

Danny était un trop vieux renard pour réagir à une menace qui sentait le bluff.

— Vous n'avez rien contre moi, monsieur Lepski. Je viens de vous dire que je n'ai pas vu Boule-de-billard...

— Je ne suis pas sourd. Mais ces deux putes qui viennent faire leur numéro tous les dimanches soirs... je vais les mettre en taule. Quand elles ne sont pas en train de se tortiller sur votre tapis, elles volent dans les magasins. Alors, je les mets à l'ombre pour deux ans, et je leur dis que c'est vous qui les avez données. Est-ce que ça vous ferait plaisir?

Danny battit des paupières; Lepski en conclut que ça ne lui ferait pas plaisir du tout.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, monsieur Lepski...

— Vous me faites perdre mon temps. Quand j'aurai ces deux boudins en taule, je m'occuperai de vous. Qu'est-ce que vous diriez de repartir au frigo pour cinq ans. Danny?

Danny cilla.

— Je n'ai rien fait...

— Bien sûr que vous n'avez rien fait, mais supposons que je trouve quelques paquets de came dans ce taudis? Vous croyez que vous arriveriez à vous en tirer?

— Vous ne feriez pas ça à un vieillard, monsieur Lepski.

A présent Danny parlait d'un ton pleurnichard. Lepski lui décocha un sourire venimeux.

— Tu parles, et comment que je le ferais et que je vais le faire, pas plus tard que tout de suite. Maintenant, tu craches le morceau, ou je passe à l'action.

Danny savait reconnaître quand il avait le dessous. Il s'assit, avec des yeux de vaincu.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

Lepski hocha la tête avec approbation.

— Enfin, je te retrouve. Je savais bien que tu finirais par comprendre. Boule-de-billard est venu te voir, non?

— Si je vous le dis, monsieur Lepski, est-ce que vous laisserez les deux petites tranquilles?

— Mais bien sûr... je ne leur en veux pas. Et je te laisserai tranquille aussi, Danny... c'est régulier, non?

— Oui, il est venu ici. D'abord, il était allé trouver Solo, mais Solo n'a pas voulu lui donner un coup de main, alors il est venu me voir. Il voulait m'emprunter cinq cents dollars.

— Pourquoi?

— Il m'a dit qu'il voulait louer un bateau. Je n'avais pas les cinq cents dollars, alors il a été obligé de se passer de bateau.

— Pourquoi est-ce qu'il voulait un bateau?

Danny hésita, puis voyant que Lepski s'impatientait, il avoua :

— Il m'a dit qu'il fallait qu'il aille à Cuba.

Lepski le fixa.

— A Cuba? Pourquoi est-ce qu'il n'a pas détourné un avion, comme tout le monde, Nom de Dieu! pourquoi est-ce qu'il voulait aller à Cuba?

— Il emmenait de la camelote avec lui. C'est un partisan de Castro.

— De la camelote?... qu'est-ce que ça veut dire... de la camelote?

— Je ne sais pas, mais comme il lui fallait un bateau, je suppose que ça devait être lourd. (Danny prit un temps, puis reprit) : Il avait peur, monsieur Lepski, vraiment peur. Rien que de le regarder, ça m'a fichu la frousse.

— Et qu'est-ce que ça veut dire : c'est un partisan de Castro?

— Vous ne le saviez pas? Boule-de-billard est un

coco enragé. Il pense que Castro est le plus grand homme de tous les temps.

Lepski émit un grognement de mépris.

— Qu'est-ce que c'est le coup qu'il a fait à Vero Beach, Danny?

— Je ne sais pas. Il y a des bruits qui courent, mais ça ne veut rien dire. Tout ce que je sais, c'est que c'était un gros coup.

— Qu'est-ce que tu as entendu dire?

— Des bruits. On dit que Boule-de-billard avait fait le plus gros coup de sa vie.

— Qui a dit ça?

Danny eut un geste vague.

— Vous savez ce que c'est, monsieur Lepski. On est dans un bar, et on entend causer. On rencontre les comparses, et ils parlent.

— Et ils disent que Boule-de-billard est mort, non?

Danny hocha la tête.

— C'est vrai, mais ça veut rien dire. Il peut très bien être en vie.

— Non, je crois qu'il est mort, assura Lepski d'un air convaincu. Qui l'a tué, Danny?

— Je ne sais pas. Je ne suis même pas sûr qu'il soit mort.

Lepski le crut.

— Boule-de-billard était vaniteux comme un paon, dit-il. Il cachait toujours sa bille sous une perruque. Ce qui veut dire qu'il regardait les femmes. Qui est sa dernière nana, Danny?

— On a jamais été intimes au point de parler de ses nanas, monsieur Lepski.

A la façon dont Danny battit des paupières, Lepski comprit qu'il mentait.

— Je vais répéter ma question encore une fois, et après, tes deux pépées iront en taule, pas plus tard que cet après-midi. Qui était sa dernière nana?

Danny passa sa langue sur ses lèvres desséchées, puis il refit un geste de défaite.

— J'ai entendu dire qu'elle s'appelle Mai Langley.

— Qui c'est? Où peut-on la trouver?

— Je ne sais pas.

Cette fois, Lepski fut convaincu que Danny disait la vérité.

— Passe-moi l'annuaire.

Danny se leva et alla à son bureau. Il y trouva un annuaire tout corné qu'il tendit à Lepski.

Le flic ne mit que quelques secondes pour localiser Mai Langley. Elle habitait 1556b Seaview Boulevard, à Seacombe.

— Parfait, Danny, pas un mot de tout ça, et à ta place je renoncerais à ces petites sauteries du dimanche. Ça pourrait t'attirer la visite de la Mondaine.

Lepski sortit et descendit les marches quatre à quatre.

Danny attendit un moment, puis il alla silencieusement à la porte, se pencha par-dessus la balustrade et regarda Lepski qui dévalait l'escalier. Il rentra dans sa chambre, ferma la porte, puis regarda le numéro de Mai Langley dans l'annuaire. Il composa le numéro, pensant que c'était la moindre des choses que de lui donner un avertissement anonyme.

Il laissa sonner quelques minutes, avant d'en déduire qu'elle n'était pas chez elle.

Le capitaine de Police Frank Terrell, un homme grand et fort, aux cheveux blonds grisonnants et à la mâchoire agressivement proéminente, fit irruption dans la salle des inspecteurs, et regarda autour de lui.

Beigler était au téléphone. Jacoby tapait à la machine. Frank Hess, en service à la brigade criminelle, petit, gras et malin, relisait un rapport qu'il venait de ter-

miner. Les trois hommes levèrent les yeux quand Terrell ferma la porte.

Beigler dit :

— Le chef vient d'arriver. Oui, je lui dirai. Il ne bougera pas d'ici une heure.

Et il raccrocha. Tout en se dirigeant vers son petit bureau, Terrell ordonna :

— Joe et Fred, venez dans mon bureau. Max, occupe-toi de la permanence. Où est Lepski?

— Il est allé voir O'Brien, dit Beigler, entrant dans le bureau de Terrell, à la suite de Hess. Il devrait rentrer d'un moment à l'autre.

Terrell s'assit.

— Charley a apporté du café?

Comme Beigler, Terrell éprouvait des difficultés à se concentrer sans café.

— Il arrive, dit Beigler, alors que la porte s'ouvrait et que Charley Tanner, le sergent de faction au poste de police, entrait avec trois cartons de café qu'il posa sur le bureau.

— Merci, Charley, dit Terrell. (Après le départ de Tanner, il ajouta en regardant Hess) : Alors, Fred?

— C'est bien la voiture que Boule-de-billard avait louée, fit Hess. Miami a envoyé l'employé de Hertz de Vero Beach pour l'identifier. Le laboratoire travaille dessus en ce moment.

— Le capitaine Franklin a dit qu'il nous téléphonerait le rapport d'une minute à l'autre, intervint Beigler.

Terrell hocha la tête.

— Et Lepski?

— Il a pensé que ça serait payant d'aller dire deux mots à O'Brien, répondit Beigler en souriant. Il fourmille d'idées, ce garçon.

Terrell tirait sur sa pipe en fronçant les sourcils.

— Et tous ces bruits d'après lesquels Boule-de-billard

aurait fait un gros coup, dit-il en regardant Hess. Tu crois que ça rime à quelque chose?

— Et comment!... On en parle trop pour qu'il n'y ait rien. A mon avis, il a dû refaire un confrère, c'est pour ça qu'on n'a pas porté plainte.

Dehors, ils entendirent quelqu'un tonitruer d'une voix excitée :

— Est-ce que le chef est là?

— Lepski, annonça Beigler avec un sourire.

Il se leva et ouvrit la porte :

— Entre, Sherlock.

Lepski le poussa et se rua vers le bureau de Terrell.

— Chef, je suis sur une piste!

Avec concision, il raconta aux trois autres son entretien avec Danny O'Brien, en omettant soigneusement de leur dire comment il avait obtenu ses renseignements, car il savait très bien que ses méthodes seraient très mal vues par Terrell.

— Alors, j'ai réfléchi en vitesse, et je me suis dit : *Cherchez la femme*<sup>1</sup>.

Lui aussi avait été quelque peu influencé par les efforts culturels de Jacoby.

— *LA femme*, andouille! corrigea Hess.

— Et alors, qu'est-ce que ça fait? rétorqua Lepski en coupant l'air d'une main impatiente. Je savais que Boule-de-billard devait draguer : sa perruque l'indiquait clairement. Alors j'ai fouiné un peu et j'ai découvert son nom et son adresse. Je suis allé chez elle, mais elle avait décampé, et en vitesse. La vicille qui s'occupe de l'immeuble m'a dit qu'elle était sortie dans sa Volkswagen avec Boule-de-billard mardi après-midi.

Terrell prit le temps d'assimiler ces nouvelles, puis, se tournant vers Beigler :

— On va arrêter cette fille. On la connaît, non?

— Sûr. Mai Langley. Autrefois danseuse de music-hall. Trois fois condamnée pour possession de foin. Travaille actuellement comme hôtesse à la boîte de nuit espagnole.

Lepski le regarda bouche bée.

— Comment vous avez pu savoir tout ça, nom de Dieu?

— Tout le monde sait que c'est la nana de Boule-de-billard. J'ai des dossiers sur toutes les filles dans son genre. (Beigler parlait avec une suffisance insupportable.) C'est pour ça que je suis sergent, Lepski.

Le téléphone sonna, coupant la réponse dépitée de Lepski. Terrell décrocha.

— Frank? (Terrell reconnut la voix du chef de la Police de Miami.) J'ai pensé que ça t'éviterait le déplacement : je viens de recevoir le rapport du laboratoire.

Terrell écouta quelques minutes pendant que les trois autres le regardaient.

Puis Terrell dit :

— Bon... merci, Phil. Je vais mettre mes gars sur l'affaire. Non, merci... je m'arrangerai. Dis à tes mecs qu'ils ont fait du bon boulot et que je les remercie. (Il raccrocha.) C'était Franklin. La Mustang ne porte aucune empreinte. Quelqu'un l'a essayée soigneusement : pas une empreinte. Mais les gars du laboratoire ont identifié le sable trouvé sur les pneus. Il vient de Hetterling Cove : cette petite baie tranquille à la sortie de Miami.

— Je connais, dit Beigler en se levant. Bon endroit pour enterrer quelqu'un.

— Tu l'as dit, Joe. On va prendre une douzaine d'hommes avec des pelles, et on va aller y jeter un coup d'œil.

Beigler le quitta, alla à son bureau et décrocha.

— Fred, quand tout le monde sera prêt, tu prendras la direction des opérations. (Il se tourna vers Lepski.)

1. En français dans le texte.

Je veux Mai Langley. Trouve le numéro de sa voiture, et donne l'alarme.

Lepski sortit en courant et se précipita à sa table de travail.

— Ce gars-là, il en veut, dit aigrement Hess.

— Et quand, éventuellement, je lui donnerai de l'avancement, dit Terrell en branlant la tête, il ne travaillera probablement plus du tout.

Vers 17 heures ce même jour, le corps torturé de Ricard-Boule-de-billard était retiré de la dune de sable.

Le groupe de policiers qui l'avaient déterré, dégoulinant de sueur à la suite de leur dur labeur sous un soleil de plomb, s'était un peu reculé; certains se bouchaient le nez avec leur mouchoir car le docteur Lowis, le médecin légiste, assisté de deux internes, avait la tâche peu enviable d'examiner le cadavre boursoufflé et à moitié cuit.

Vers 22 heures, Terrell lisait le rapport du médecin légiste, pendant que Beigler était assis en face de lui, un carton de café à la main, et que Hess regardait distraitement par la fenêtre poussiéreuse le trafic ininterrompu qui s'écoulait dans la grand-rue.

Enfin, Terrell se renversa sur sa chaise et posa le document.

— On dirait que tu avais raison, Fred, dit-il. Il a dû doubler un confrère. On lui a tenu le pied gauche dans le feu et le cœur a fini par flancher. Il avait trois petites blessures, pas assez graves pour causer la mort, mais il a beaucoup saigné. Il n'y a pas de traces de sang dans la Mustang, donc ça n'est pas dans cette voiture qu'il a été transporté à Hetterling Cove, mais dans un autre véhicule.

Il s'interrompit pour réfléchir, puis reprit :

— Fred, va donc faire un tour sur la route N° 1. Vois

si tu trouves quelqu'un qui a aperçu la Mustang. Contrôle tous les bars, les cafés, les stations-service... Je ne vais pas te faire un dessin... Contrôle, quoi.

Hess émit un grognement et sortit du bureau avec une rapidité stupéfiante pour un homme aussi gros.

Terrell s'adossa à sa chaise et prit sa pipe :

— Tu as une idée, Joe?

— Peut-être. (Beigler sirota quelques gorgées de café tiède.) Vu sous l'angle coco... sous l'angle cubain... et le fait que Boule-de-billard cherchait un bateau. Ces temps-ci, si on veut aller à Cuba, rien de plus facile que de détourner un avion. Alors, pourquoi n'a-t-il pas fait comme tout le monde? Danny prétend qu'il avait de la camelote avec lui... trop lourde pour un avion. Alors je me dis : qu'est-ce qu'il peut bien avoir volé qui soit trop grand et trop lourd pour un avion et qui intéresserait Castro?

— Tu crois qu'il travaillait pour Castro?

— Ça se défend, non?

— Oui. (Terrell prit l'air soucieux.) On va y travailler encore deux jours, et si on ne trouve rien, il faudra passer l'affaire à la C.I.A.

*Beigler fit la grimace :*

— Alors, essayons de trouver quelque chose d'ici quarante-huit heures, Chef.

Les guides mentionnent que Vero Beach est un port d'expédition de citrons, s'étendant d'Indians River à la mer. C'est aussi une petite ville active, aux rues bordées de palmiers, de cocotiers et de bosquets fleuris.

Lepski arriva sur les quais vers 18 heures. Il avait conduit vite, toutes sirènes hurlantes, prenant plaisir à terroriser tout ce qui se trouvait sur sa route : c'était son côté enfant.

Depuis qu'il était officier de police, il avait pris

à cœur de s'établir des contacts à trois cents kilomètres à la ronde de Paradise City. Son contact à Vero Beach était Do-Do Hammerstein qui tenait sur le port un restaurant nommé : *Le Crabe et le Homard*, un lieu de rendez-vous pour gros et petits truands, les trafiquants de drogue et les gars recherchés par la police, en transit à Vero Beach pour trouver un bateau qui les mettrait hors d'atteindre des longs bras du F.B.I. et de la C.I.A.

*Le Crabe et le Homard*, immeuble en bois décrépi de deux étages, était pris en sandwich entre un concessionnaire de gaz en bouteilles et un magasin de matériel de pêche en haute mer. En approchant, Lepski sentit l'odeur des homards grillés et de l'ail que Do-Do mettait dans toutes ses sauces. Son estomac gargouilla de plaisir, mais il savait qu'il n'aurait pas le temps de se faire offrir son repas.

Il poussa brusquement les deux côtés de la porte battante, et entra dans la grande salle, encombrée de tables où était assis un échantillon des clients habituels de Do-Do : petits rastas au teint bistré, au regard morne de malfrat, habillés de complets voyants, et leurs nanas bruyantes, la plupart en pantalon collant et soutien-gorge minuscule qui compressait leurs seins mous en deux gros ballons.

Un silence immédiat tomba sur le bar à l'entrée de Lepski. Quatre hommes, assis près de la porte de derrière, se levèrent précipitamment et se glissèrent dehors. Les autres, le visage soudain complètement inexpressif, continuèrent à manger leur homard. Même les femmes, pourtant si bavardes, baissèrent la voix, de sorte que le bruit assourdissant qui avait accueilli Lepski avait stoppé net, comme le tintamarre d'un transistor dont on tourne le bouton.

Alors qu'il s'approchait du bar, Do-Do darda sur lui des yeux furibonds, d'un air de dire : « Comment

oses-tu me faire ça, à moi? » C'était une grosse femme, avec une énorme poitrine flasque, des cheveux roux teints, et un visage des plus insignifiants qui aurait aussi bien pu être sculpté dans un quartier de lard. Seuls ses yeux montraient que derrière cette façade de graisse fondante, elle était aussi dure que du bois de teck, et aussi glissante qu'une perche huilée.

— Un scotch, commanda Lepski en s'accoudant au comptoir. Ça va, les affaires, Do-Do? Tu as l'air à point pour passer à la broche.

Do-Do lui remplit un verre.

— Est-ce que tu as besoin de venir ici? fit-elle à voix basse. Tu n'as donc pas assez de cervelle pour voir que tu me ruines?

— Faut que je te parle. J'irai t'attendre derrière dans un moment. Rejoins-moi.

Do-Do le regarda d'un air menaçant et s'éloigna.

Lepski prit son temps, puis, quand il eut fini son verre, il jeta un dollar sur le comptoir et se dirigea vers la porte. Dès qu'elle se fut refermée sur lui, le bruit des conversations reprit de plus belle.

Cinq minutes plus tard, il était assis dans le living-room privé de Do-Do, au rez-de-chaussée, un verre à la main, tandis que, debout près de la fenêtre, elle regardait l'animation du port, où les pêcheurs d'éponges déchargeaient leurs bateaux.

— Qu'est-ce qui te prend, nom de Dieu? dit-elle, son large dos toujours tourné vers lui. Tu viens de faire filer quatre bons clients. Tu sabotes mon restaurant. Tu ne comprends donc pas qu'ici un flic est aussi mal vu qu'un putois? (Elle se retourna, les yeux jetant des éclairs.) Encore une visite comme celle-là, Lepski, et je te préviens qu'on ne travaille plus ensemble, toi et moi.

Lepski sirota son scotch.

— Pose ton gros pétard dans un fauteuil, Do-Do.

Toi et moi, on travaillera toujours ensemble, tant que ça me plaira. (Il s'interrompt et la regarda de ses yeux de flic, puis il sourit.) Allons viens, gros bébé, assieds-toi, et ne sois plus méchante avec moi.

— Un de ces jours, j'espère que quelqu'un aura l'idée de te loger une balle dans la peau, dit Do-Do, tout en calant son corps massif dans un fauteuil. J'enverrai des fleurs mais je ne pleurerai pas. Qu'est-ce que tu veux?

— Je recherche Mai Langley, répondit Lepski.

Do-Do poussa un soupir et branla la tête d'admiration.

— T'es malin, mon salaud. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi on ne te donne pas d'avancement.

— Jalousie, répliqua amèrement Lepski. Tu veux dire qu'elle est ici?

— Oui, elle est ici. On la recherche? Je ne l'aurais pas prise si j'avais su ça.

Lepski souffla d'un air méprisant.

— Ah oui? Je veux lui dire deux mots... elle n'est pas recherchée pour le moment, mais ça pourrait venir. Quand est-ce qu'elle est arrivée?

— Ça fait deux jours.

-- Seule?

— Bien sûr. Je tiens une maison respectable.

— Voilà donc ce qui me déplaisait icil fit Lepski en souriant. Elle est chez elle en ce moment?

— Chez elle? Elle n'a pas bougé de sa chambre depuis quarante-huit heures. Elle ressemble à la fugitive d'un film d'Hitchcock.

Lepski vida son verre et se leva,

— Quelle chambre?

Do-Do tendit sa grande main blanche. Hochant la tête d'un air résigné, Lepski tira son portefeuille et lui tendit un billet de dix dollars.

— Ne te ruine pas, surtout, s'indigna Do-Do avec une mine dégoûtée.

Elle glissa le billet entre ses seins.

— Tu n'as qu'à le couvrir comme ça, et il fera des petits, dit Lepski. Quelle chambre?

— Vingt-trois. (Alors que Lepski se dirigeait vers la porte, elle ajouta :) La prochaine fois, passe par derrière.

— D'accord. Salut, Do-Do. Fais attention de ne pas coincer tes roploplos dans une porte-tambour.

Il monta l'escalier jusqu'au premier palier, s'arrêta devant le 23, appliqua son oreille contre la porte et écouta. Il entendait une radio diffuser du jazz, en sourdine. Il posa une main sur la crosse de son pistolet, l'autre sur la poignée de la porte, et il entra.

A sa vue, la fille qui était étendue sur le lit, en culotte et soutien-gorge, se recroquevilla contre le mur, les yeux écarquillés, bouche bée de terreur. Beauté fade d'environ vingt-cinq ans, elle avait de longs cheveux blonds et une frange.

Lepski comprit qu'elle allait se mettre à hurler. Il dit d'une voix tranchante :

— Police... pas de pétard. Regarde.

Il lui lança sa carte qui tomba près d'elle, puis il ferma la porte.

Elle regarda fixement la carte, puis saisit un peignoir et s'en couvrit. Elle l'observait, les yeux toujours dilatés de terreur.

Lepski attrapa une chaise, s'assit à califourchon, repoussa son chapeau en arrière et sortit un paquet de cigarettes. Il s'en piqua une dans le bec, l'alluma avec une allumette de cuisine qu'il fit craquer avec l'ongle du pouce, puis satisfait d'avoir joué pour elle au flic de cinéma, il sourit soudain.

— Salut, Mai... qu'est-ce qui te fait peur?

— Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle d'une voix

enrouée. On n'entre pas chez les gens comme ça... sortez!

— Je recherche Riccard, répondit Lepski. Vous avez quitté Paradise City ensemble il y a trois jours. Où est-il?

— Je ne sais pas.

— Fais un effort, ma jolie. De qui se cache-t-il? Elle cilla et secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Lepski pointa le doigt dans sa direction.

— Si c'est tout ce que tu as l'intention de me dire, je vais te remmener au bloc avec moi, on t'enfermera dans une cellule puante, et question de te fader, ce sera tin-tin. Ça ne te plairait pas, hein?

Soudain, ses yeux flambèrent de haine.

— Je vous dis que je ne sais pas! fit-elle d'une voix stridente. Vous ne pouvez pas m'arrêter! Vous n'avez rien à me reprocher! Sortez!

Lepski secoua tristement la tête.

— Quand je viens rendre une petite visite à une camée récalcitrante, ma jolie, j'amène un peu de naph'. Je dis à mon chef que je l'ai trouvée dans son sac. Invariablement il me croit, et invariablement il la met en taule. C'est la vie, ma jolie. Désolé, c'est dégueulasse, mais il faut bien faire son boulot. Où est Boule-de-billard?

— Je ne sais pas. (Elle hésita, puis, voyant que Lepski ne souriait plus, elle ajouta précipitamment): Quelqu'un était après lui. Il est venu me voir et m'a demandé de le conduire ici. Je l'ai fait. Il voulait louer un bateau, mais, après l'autre fois, personne n'a marché. Il était dans un état! Il m'a dit de rester chez Do-Do et il a loué une voiture pour retourner à Paradise City. Il disait qu'il voulait laisser sa valise à l'aéroport; d'après lui, il avait des amis à Paradise City et ils allaient lui prêter de l'ar-

gent. Il m'a laissée ici, et je ne l'ai pas revu depuis.

Lepski se mit à retourner tout ça dans sa tête. Il conclut que la plupart des choses qu'elle lui avait dites étaient vraies, mais pas toutes.

— Qu'est-ce que ça veut dire : il voulait louer un bateau, mais après l'autre fois, personne n'a marché?

— Il était venu il y a deux mois. Il avait loué un bateau, et il a eu des ennuis. Le bateau a coulé.

Lepski la regarda en clignant des yeux.

— Coulé? Comment ça?

— Quelqu'un lui a tiré dessus. Ne m'en demandez pas plus. Je ne sais pas. Il ne m'a rien dit. Tout ce que je sais, c'est que le bateau a coulé.

— Qui lui avait loué le bateau?

— Je ne sais pas.

— Qui étaient ses amis à Paradise City?

Mai hésita, puis répondit d'un air renfrogné :

— Solo Domenico et Danny O'Brien.

« Bon, ça concorde », pensa Lepski. Au moins, elle avait l'air de dire la vérité.

— Alors, il t'a laissée ici et il a emporté sa valise à l'aéroport? Pourquoi?

— Il voulait la laisser en lieu sûr.

— Pourquoi?

— Il y avait quelque chose dedans qu'il voulait protéger.

— Quoi?

Elle serra les poings.

— Je ne sais pas. Vous ne pouvez pas me fiche la paix?

— Et ce qu'il voulait protéger se trouvait dans la valise?

— Oui.

— Mais il n'a pas dit ce que c'était?

— Non.

— Et tu ne lui a pas demandé?

— Non.

— Elle était grande comment, cette valise, Mai?

— Une valise ordinaire... en plastique blanc, avec une bande rouge tout autour. Une valise ordinaire.

Lepski se figea. Il avait l'impression de marcher sur une tombe.

— Répète ça pour voir.

Le regard fixe, elle se passa la pointe de la langue sur les lèvres.

— C'était une valise ordinaire.

— Continue. Décris-la.

— Oh, pour l'amour du ciel! Elle était vieille, déglinguée, blanche, en plastique, avec une bande rouge tout autour.

Lepski estima que le destin le prenait par la main pour lui obtenir sa promotion. Ce ne fut qu'au prix d'un gros effort qu'il resta impassible.

— Maintenant, dis-moi de qui il avait peur.

Elle se rencogna sur le divan, une lucur de terreur dans les yeux.

— Je vous l'ai dit... je ne sais pas.

Lepski se leva. Il ramassa sa carte qu'il remit dans son portefeuille. Maintenant, il était sûr qu'elle savait qui était après Boule-de-billard, mais elle ne lâcherait le morceau qu'au cours d'un interrogatoire officiel. Il perdait son temps à essayer d'en tirer quelque chose de plus.

— Parfait, Mai, habille-toi. Je t'emmène.

— Je vous dis que je ne sais pas! Vous ne pouvez pas m'emmener!

— Ne t'emballe pas, fit Lepski. Il faut que tu viennes, ma jolie. Tu as déjà trop parlé. Alors habille-toi, ne fais pas attention à moi. Je suis marié.

Alors, deux choses se passèrent presque en même temps. La porte s'ouvrit d'un seul coup, et Mai se mit à hurler en s'aplatissant sur le divan, la tête

sous le couvre-pieds, comme si elle cherchait à se cacher.

Lepski se retourna d'une pièce.

Il découvrit un petit homme trapu, le visage masqué par un mouchoir blanc, qui tirait. Lepski vit le pistolet cracher des éclairs. Mai rebondit sur le divan; du sang éclaboussa le mur au moment où les balles lui firent sauter la cervelle. Puis il se jeta à plat ventre par terre, saisissant son pistolet alors que la porte se refermait en claquant.

Il était déjà debout, pistolet au poing, et courait vers la porte tandis qu'un pas lourd martelait l'escalier.

Il entendit Do-Do hurler, puis, de nouveau, le bruit assourdissant d'une détonation. Il atteignit le palier pour le trouver bloqué par le corps massif de Do-Do. Il sauta, s'écrasa à l'étage inférieur, toute sa carcasse ébranlée, tituba et se reprit en entendant le vrombissement d'une puissante voiture qui démarrait.

Le temps d'arriver sur les quais, la foule excitée avait rendu toute idée de poursuite impossible.

## CHAPITRE VI

A l'heure où les premières bandes rouges annonciatrices de l'aurore commençaient à rayer le ciel nocturne, Harry Mitchell sortit précautionneusement de sa cabine. Il était en slip de bain, et portait la valise de Riccard-Boule-de-billard. Les deux seuls objets qu'il en avait gardés étaient le Luger automatique et la boîte de cartouches. Il les avait cachés sous une planche disjointe près de son lit.

Il resta un bon moment sur le seuil. Il était 4 h 55. Pas une lumière. Pas un bruit, à part le bruissement des palmes sous la brise légère qui brassait l'air chaud.

Satisfait d'être seul maître des lieux, il descendit rapidement et en silence sur la plage et entra dans l'eau. Il se mit sur le dos, la valise sur la poitrine, et, d'un puissant battement de pieds, il s'éloigna du rivage. Une fois en eau profonde, il se retourna sur le ventre, en lâchant la valise. Puis, il plongea à sa suite pour suivre sa lente descente jusqu'à ce qu'elle se pose au fond de l'océan. Il refit surface et scruta le fond, mais la valise avait disparu; seule une tache plus sombre marquait la place qu'elle occupait.

Il regagna lentement le rivage, et, au moment où il remontait la plage pour rentrer dans sa cabine, une lumière s'alluma dans la chambre de Solo Domenico.

Il atteignit sa cabine où il s'enferma pour se sécher. Puis il passa un pantalon, une chemise à manches courtes et chaussa des espadrilles.

Il avait un peu plus de vingt minutes devant lui avant de rejoindre Solo. Il s'assit sur son lit et alluma une cigarette. Tout en fumant, il repassa en esprit les événements de la soirée précédente. Il sentit son sang circuler plus précipitamment dans ses veines lorsqu'il repensa à son accouplement explosif avec Nina. En tant qu'expérience érotique, c'était exceptionnel. Il songea à sa femme, morte depuis. Joan avait peur de l'amour; il avait finalement été obligé de s'en séparer. La conscription, l'appelant à l'Armée, lui avait fourni une excuse commode. Alors il était parti. Quand il avait reçu la nouvelle de son suicide, il avait compris qu'il n'avait pas réussi à lui cacher sa hâte de la quitter. Il n'avait pas eu l'intention de la faire souffrir, mais comme les deux années qu'il avait vécues avec elle lui avaient paru incroyablement étouffantes il était devenu indifférent à ses sentiments. S'il s'était montré plus patient, se disait-il, plus compréhensif, s'il avait fait un effort pour l'aider, ils auraient pu résoudre leurs problèmes. Bien qu'il repensât à tout ça, avec la plus grande honnêteté, il en doutait. Pour lui, l'amour était la chose la plus naturelle du monde: on en jouit, mais sans aucune obsession; il ne lui accordait pas plus d'importance qu'à une autre chose dans sa vie. Il fallait faire l'amour quand on en avait envie, et ne pas le faire quand le désir ne se manifestait pas. Les complications et les craintes de Joan l'avaient blessé, puis finalement ennuyé.

Une lettre l'attendait quand il avait débarqué à Saïgon.

Elle disait qu'elle était dans un état épouvantable. L'une des qualités pour lesquelles il l'avait aimée autrefois était son honnêteté absolue. Elle disait qu'elle

n'aurait jamais dû se marier, et qu'elle le regrettait.  
Elle concluait :

*Je suppose que je ne suis pas la seule femme à réagir comme je le fais, Harry. Ce n'est pas que je sois incapable d'aimer un homme : mais les histoires de lit, je n'arrive pas à les accepter. Pourtant, je t'aime... assez pour te rendre ta liberté. Sois heureux, Harry. Trouve une autre femme moins compliquée que moi. Je suis dans un état!... si affreux que je n'ai pas le courage de continuer. On dit que tu reviendras. Avec un peu de chance, on pourrait repartir à zéro. Ce serait merveilleux — n'est-ce pas? — de refaire connaissance, après de longues années, et que je ne sois plus dans l'état où je suis maintenant.*

*Au revoir*

*Joan*

Il reçut un télégramme de son père, lui annonçant qu'on l'avait trouvée dans sa baignoire, les artères des poignets ouvertes, et qu'il devrait demander une permission spéciale afin de revenir.

Mais une bataille était sur le point de se déclencher, et Harry n'avait pas demandé de permission. Il participa au combat, déprimé, ébranlé et bourré de remords. Et quand l'engagement avait pris fin, après avoir vu les blessés et les morts, après être descendu du ciel torride sous une grêle de balles, après avoir passé quinze jours terré dans un trou, haïssant sa propre odeur, et après avoir tué lui-même quatre petits Jaunes, il estimait que le suicide de Joan n'avait plus d'importance.

Pour lui, Nahn avait occupé une place plus importante, la petite Vietnamiennne qu'il avait découverte à un coin de rue, remuant une soupe à l'arôme délicieux dans une boîte toute bosselée qui avait autrefois contenu quatre kilos de cornichons. Les effluves

de la cuisine l'avaient obligé à s'arrêter; il s'était accroupi près d'elle, et avait accepté le bol de soupe qu'elle lui avait offert. Ils avaient bavardé.

Nahn parlait assez bien anglais. Ses longs cheveux noirs étaient relevés en natte : cette coiffure lui indiquant qu'il s'agissait d'une vierge. Au Vietnam, seules les femmes mariées portent un chignon.

Il avait obtenu une permission de quinze jours. Tous les matins, vers 11 heures, il arrivait au coin de la rue pour manger la soupe de Nahn. Puis, un beau jour, il avait découvert qu'il était amoureux d'elle. Plus tard, elle lui avait avoué qu'elle l'avait aimé dès qu'elle l'avait vu.

Ils avaient commencé une vie commune qui, pour Harry, représentait la réalisation d'un rêve : l'amour sans complications.

Il écrasa sa cigarette et fronça les sourcils au souvenir du jour où, de retour à Saïgon après avoir passé un mois dans une rizièrre arrosée de balles, il apprit que Nahn était morte. Une bombe, traîtreusement lancée en plein milieu du marché, avait tué dix Vietnamiens dont Nahn, projetant leurs corps contre un mur en une bouillie sanglante, qu'il fallut laver à la lance d'incendie.

Harry se frotta les tempes. A présent, il y avait la nuit dernière, et le commencement d'autre chose. C'était la première fois qu'il rencontrait une femme qui considérait le sexe comme lui : sans aucune inhibition, elle se servait de lui pour satisfaire son désir. En y réfléchissant, Harry conclut que c'était ce qu'il lui fallait. Il en avait marre des complications; tellement marre des femmes qui se donnaient à lui pour se l'attacher, pour l'asservir, pour l'étouffer dans leurs rets. Nina, avec sa beauté sensuelle, l'avait d'autant plus ravagé qu'elle l'avait eu par surprise. Maintenant, elle promettait de lui donner ce qu'il cherchait.

Il se souvint de l'avertissement de Randy : *elle n'est pour personne, à moins que tu cherches à avoir des ennuis avec Solo.*

Il n'avait pas peur de Solo. Il était sûr que, s'il fallait en venir aux mains, il aurait Solo à tous les coups. Mais là n'était pas le problème. Solo était le père de Nina.

Il se frotta les tempes en fronçant les sourcils. C'était elle qui était venue à lui et s'était jetée à sa tête. Solo avait-il le droit de se plaindre ? « Son bétail », avait-elle dit. Est-ce qu'un père avait le droit de traiter sa fille comme du bétail ?

Complications.. problèmes... complications... problèmes...

Irrité, Harry se leva et quitta la cabine. Il se rendit à la cuisine où il trouva Solo, attablé, dégustant un café fumant, un cigare entre ses gros doigts ; la lumière projetait son ombre gigantesque, moitié sur la table et moitié sur le sol.

— Salut, Harry ! (Solo lui sourit.) Je voulais te le dire hier soir. Je n'ai pas besoin de toi ce matin. Je voudrais que tu t'occupes du plongeoir. J'ai vu Ham-merson. Il va livrer le bois ce matin. (Il plissa ses petits yeux en regardant Harry) : Il était très tard quand je suis allé à ta cabine, et tu n'étais pas là. (Il se pencha, les yeux inquisiteurs.) Tu as trouvé une nana pour faire joujou dans le sable ?

Visage de bois, Harry répondit :

— Ça, c'est mon affaire, Solo.

Solo acheva son café d'un trait.

— Je m'en fous que tu les sautes, Harry, mais pas les tendrons. J'ai une belle affaire, je ne veux pas d'emmerdements.

— Je suis un homme, dit Harry, d'un ton impatient, pas un fumier comme tous les autres ici. Ne vous en faites pas.

— Oui. Je n'y pensais plus. Excuse-moi.

Solo traversa la cuisine pour ramasser quatre grands paniers d'osier.

— Alors, tu t'occupes du plongeoir, hein? (Solo se dirigea vers la porte, puis s'arrêta, et regarda Harry en penchant la tête.) Qu'est-ce que tu as dit que tu étais?

— Un homme... un adulte qui a fini sa croissance.

Harry sentit un petit picotement annonciateur de danger.

— Alors, c'est ça? Un adulte, hein? (Solo éclata soudain d'un rire gras.) Excusez-moi. Adultes, c'est bien ce qu'on est tous censés être, hein?

— En théorie, dit Harry d'une voix égale.

— Mais certains le sont plus que d'autres, non? dit Solo, l'œil vague. Je paierais bien que tu te crois un petit peu plus adulte que moi, pas vrai?

— Est-ce que j'ai dit ça, Solo?

— Non. Mais tu ne dis jamais grand-chose, Harry, et c'est très malin de ta part. (Solo ouvrit la porte.) Je serai de retour vers dix heures.

Il sortit dans la pénombre, et Harry, immobile, attendit quelques minutes. Ce n'est que lorsqu'il perçut le moteur de la Buick qui démarrait, puis s'éloignait, qu'il se détendit. Il regarda sa montre. Il était 5 h. 40. Il alla au fourneau, prit la cafetière et se versa une tasse.

« Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, pensait-il. Est-ce que Solo aurait déjà des soupçons? » Mal à l'aise et perplexe, il buvait son café, brûlant à petites gorgées. « Oui, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond » se répéta-t-il.

— Harry?

Le chuchotement le fit se retourner brusquement; il renversa son café. Nina se tenait sur le seuil. Elle

avait une mini-chemise de nuit transparente, et ses cheveux soyeux étaient tout ébouriffés. On aurait dit qu'elle venait de tomber du lit.

A sa vue, Harry sentit le sang s'accélérer dans ses veines. Il posa sa tasse et se dirigea vers elle. Elle recula en lui faisant signe. Il la suivit dans le couloir jusqu'à sa chambre.

Il était trop absorbé à la regarder pour observer en détails la pièce; elle lui semblait néanmoins bien convenir à sa personnalité. Elle était claire, gaie, spacieuse et nette, avec beaucoup de couleurs vives.

Il resta près de la porte qu'il avait refermée derrière lui, et la regarda ôter sa chemise de nuit. Puis, complètement nue, elle lui ouvrit les bras, un sourire de désir aux lèvres, les bouts de ses seins durs et frémissants.

De nouveau, Harry sentit le petit picotement annonciateur de danger.

« Je suis un adulte », avait-il assuré à Solo.

Était-ce vrai? Est-ce qu'un adulte raisonnable accepterait une invite aussi provocante? Est-ce qu'il n'agissait pas plutôt comme un de ces minots abrutis du genre de Randy?

Elle se dirigea vers le lit où elle s'allongea, sans cesser de le regarder.

— Viens.

Il brûlait d'envie d'arracher ses vêtements et de la rejoindre, mais le petit grelot continuait à sonner dans sa tête, pour l'avertir du danger. Il ne devait pas laisser une femme le dominer. Même une femme qui ne demandait apparemment rien en retour.

Il resta près de la porte.

— Nina, mets ton maillot, dit-il d'une voix mal assurée. On va nager.

— Plus tard... viens.

Elle se souleva sur les coudes, les genoux légèrement

écartés : ses yeux étaient brûlants de désir, et il sentit sa résolution fléchir.

— J'attendrai, fit-il, et il sortit.

A pas lents, il revint à la cuisine, et se versa une seconde tasse de café. Il constata que ses mains tremblaient. Il mit du sucre en poudre dans sa tasse, et en répandit la moitié par terre.

Il sirota son café, tout en contemplant par la fenêtre le ciel qui commençait à blanchir. Il l'entendit longer le couloir, et il se retourna, le cœur battant la chamade.

Elle portait un bikini écarlate et avait une serviette à la main. Elle lui sourit.

— Allons nager.

Il s'arrêta à sa cabine pour passer son slip de bain encore humide alors qu'elle marchait lentement sur le sable. Quand il atteignit la plage, elle nageait déjà, bien et vite, et, après un plongeon de champion, il se mit en devoir de la rejoindre. Quand il la rattrapa, elle se redressa dans l'eau et lui sourit.

— Tu es quand même bizarre, Harry. Tu ne pouvais pas me donner un peu de plaisir?

Elle l'éclaboussa, puis fit la planche, sans cesser de sourire.

— Je venais de parler à Solo, dit Harry. Il était trop près. Je ne peux pas oublier que c'est ton père.

— Pfu... Dans une heure tout le monde sera levé. Rentrons. Tu n'es quand même pas si bête! Je veux faire l'amour!

— C'est trop dangereux. Même nager ensemble c'est dangereux. Tu veux que j'aie des ennuis avec ton père?

— Tu as peur de lui?

— Non, mais j'ai peur de ce qui pourrait arriver. Je risquerais de le tuer... Je serais peut-être obligé de

le faire. (Il la regarda dans la demi-lumière de l'aube.)  
C'est ce que tu veux?

Elle fit la grimace.

— Tu es trop sérieux. Tu ne peux pas prendre ce qu'on te donne sans faire tant d'histoires?

Harry repartit en direction de la plage. Au bout d'un moment, elle le rejoignit, et ils ne dirent plus rien jusqu'au rivage. Alors qu'ils remontaient la grève, elle lança :

— Quand est-ce qu'on refait l'amour?

— Est-ce qu'il y a des chances que tu m'emmènes à l'île de Sheldon avec toi, dimanche?

Elle s'arrêta pile.

— Qui t'a parlé de l'île de Sheldon?

— Randy... Il dit que tu y vas pour être seule.

Elle sourit.

— C'est une idée formidable... on sera seuls toute la journée. Le dimanche, mon père dort presque tout le temps. Le restaurant est fermé. Il me laisse prendre le bateau. Oui... alors, dimanche.

— Entendu. Après-demain. Jusque-là, on ne se voit pas. Je serai au bateau à six heures.

— Oui... j'apporterai de quoi manger.

Il la quitta, et retourna dans l'eau; il nageait d'un mouvement puissant vers le récif de corail où il voulait ériger son plongeoir.

Le lieutenant Alan Lacey de la Brigade criminelle de Miami, un petit homme au visage en lame de couteau, avait des lèvres minces et des petits yeux aussi animés que des cailloux lavés par la mer. Il était antipathique à ses collègues, aux truands, et même à sa femme. D'ailleurs, ça lui plaisait. Il lui semblait que cela représentait une sorte de victoire que d'inspirer

la crainte à autrui. Plus roublard qu'intelligent, il avait cinquante-sept ans et savait très bien qu'il ne dépasserait jamais le grade de lieutenant toute sa vie. Cette certitude l'aigrissait. Tous les flics intelligents, toutes les jeunes recrues, pleines de zèle et d'ambition, étaient immédiatement en butte à ses sarcasmes sadiques et blessants. S'il y avait quelque chose que le lieutenant Lacey détestait par-dessus tout, c'était bien un flic ambitieux.

Il arriva devant *Le Crabe et le Homard* dans sa Jaguar immaculée — achetée grâce au fric de sa femme — en compagnie du sergent Pete Weidman : gras, balèze et idiot, il ne conservait son grade de sergent que parce qu'il servait de tête de Turc et de factotum à Lacey.

Au moment où ces deux officiers de police arrivaient, une ambulance s'arrêta devant le restaurant, et deux internes s'engouffrèrent dans la maison. Il y avait aussi quatre agents, qui avaient l'air de s'ennuyer ferme, et, près d'eux, Lepski, suant et mal à l'aise. Lepski se rendait compte qu'il n'aurait pas dû se trouver là : ce qu'on pouvait savoir sur le lieutenant Lacey, y compris ce qu'il pouvait en attendre. Il y avait de grandes chances pour que Lacey fasse un rapport sur lui, qui anéantirait pour longtemps ses espoirs de passer inspecteur de 1<sup>re</sup> classe.

En attendant l'arrivée de Lacey, Lepski avait réfléchi : quand Lacey l'interrogerait, il se montrerait très laconique et prendrait l'air aussi bête que possible, puis, si ça devenait trop houleux, il passerait le chapeau au capitaine Terrell, qui serait en mesure de tenir la dragée haute à Lacey, alors que Lepski, simple inspecteur de 2<sup>e</sup> classe, se trouvait dans une position tactique intenable.

Lepski, inondé de sueur, regarda Lacey, qui, suivi de Weidman, descendait de la Jaguar. Lacey par-

courut d'un œil froid et impassible la foule qui encombraient les abords du restaurant. Il ordonna aux quatre flics de faire circuler. Il passa près de Lepski comme s'il ne le voyait même pas, et entra pour examiner les cadavres. Avec un rictus dégoûté, il observa la grosse masse de chair informe de Do-Do, monta l'escalier et regarda Mai Langley avec beaucoup plus d'intérêt, content que seule la tête ait pris, et que le corps restât intact. Il laissa ses yeux errer sur sa semi-nudité, puis finit par s'apercevoir que Weidman, lui aussi, observait le cadavre avec fascination.

— Qu'est-ce que tu regardes, nom de Dieu? grogna Lacey.

Weidman battit des paupières, détourna les yeux à grand-peine, et fixa le lieutenant d'un air ahuri :

— Mon Lieutenant?

— Tu n'as jamais vu une morte?

— Si, mon Lieutenant.

— Alors, arrête de faire le touriste, bon Dieu!

— Oui, mon Lieutenant.

Lacey ôta son chapeau pour se lisser les cheveux, puis se recouvrit.

— J'ai bien vu un abruti de la police de Paradise City, en bas, ou je me trompe?

Weidman battit des paupières.

— Je n'ai vu personne, mon Lieutenant.

— Toi, tu ne vois jamais rien.

Lacey regarda autour de lui, avisa une chaise qui lui parut relativement confortable, et alla s'asseoir. Il tira de sa poche un étui en peau de phoque — cadeau de Noël de sa femme — sélectionna soigneusement un cigare qu'il planta entre ses petites dents pointues.

— Fais-le monter!

Weidman s'éloigna de sa démarche pesante. Cinq minutes plus tard, il revenait avec Lepski. Sachant

qu'il était dans de très mauvais draps, Lepski se mit au garde-à-vous, fixant le mur droit devant lui par-dessus la tête de Lacey.

— Qui est cet homme, Sergent? demanda Lacey en allumant son cigare.

— L'inspecteur de 2<sup>e</sup> classe Lepski, de Paradise City, répondit Weidman, qui s'était renseigné en montant l'escalier.

Lacey secoua la tête.

— Impossible. Même en rêve, aucun détective de Paradise City ne se hasarderait dans ma circonscription sans permission.

Il observa d'un œil froid Lepski qui se mit à s'agiter nerveusement.

— Ou bien est-ce qu'il s'y risquerait quand même?

— Lieutenant, je vérifiais un tuyau, dit Lepski, sans broncher. Rien d'important, sinon je vous en aurais parlé avant.

— Rien d'important... deux macchabs. A part ça, qu'est-ce que vous appelez important... un massacre?

— Ça a dégénéré, Lieutenant. Je parlais à cette femme. (Lepski fit une pause pour désigner d'un signe de tête le corps de Mai Langley, puis il poursuivit :) Un homme a fait irruption dans la pièce et l'a tuée.

— Un homme? Où est-il?

Lacey contempla son cigare pour s'assurer qu'il se consumait de façon régulière.

— Il s'est échappé.

— Dans ma circonscription, un inspecteur de 2<sup>e</sup> classe ne s'adresse jamais à moi sans m'appeler mon Lieutenant.

— Il s'est échappé, mon Lieutenant.

— Il s'est échappé? (A ce ton lourdement sarcastique, Lepski baissa les yeux. Lacey se tourna vers Weidman.) Vous avez entendu ça, Sergent? Un dan-

gereux tueur est entré ici, a tué cette femme, puis en a tué une autre, et il est parti tranquillement au nez et à la barbe d'un soi-disant officier de police de Paradise City.

Weidman grimaça pour exprimer l'indignation, mais ne parvint qu'à ressembler à une truie en travail.

Lacey se retourna vers Lepski :

— Et comment s'est-il échappé?

— Dans une voiture, mon Lieutenant.

Lacey sourit : un sourire glacial, mais un sourire quand même.

— Bon, enfin, c'est toujours quelque chose. Donnez le numéro de la voiture au sergent Weidman, et on la retrouvera. Weidman, note le numéro.

A grand-peine, Lepski réprima son agitation croissante.

— Je n'ai pas relevé le numéro, mon Lieutenant. Le temps que je...

— Parfait, parfait, je n'ai pas besoin que vous me fassiez un dessin. Epatant! Un tueur entre ici, tue deux femmes, et vous le laissez partir tranquillement sans même relever le numéro de sa voiture. Faut le faire. C'est digne de passer à la postérité. Vous m'avez dit que vous êtes inspecteur de 3<sup>e</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe, Lepski?

— De 2<sup>e</sup> classe, mon Lieutenant.

— De plus en plus stupéfiant. Je me suis toujours douté que Paradise City avait les flics les plus tocards de la Côte, mais maintenant, j'en suis persuadé. Vous pouvez peut-être me donner le signalement de cet homme?

— Environ un mètre soixante-cinq, carré, trapu, dans les soixante-dix kilos; il était masqué. Il portait un costume vert à rayures, un panama, et un Walther automatique 7.65, répondit Lepski d'une seule traite. Masqué d'un mouchoir.

— Vraiment, vous m'étonnez, grogna Lacey d'un ton méprisant. Et où étiez-vous pour faire toutes ces petites observations? Couché par terre?

— Oui, mon Lieutenant. Il est entré...

— Suffit. Quand j'aurai besoin de précisions, je vous interrogerai, grogna Lacey.

Il s'arrêta pour tirer une bouffée, souffla voluptueusement des volutes de sa petite bouche méchante, puis, pointant son cigare vers le cadavre de Mai Langley :

— Qu'est-ce que vous lui vouliez?

— Je travaille sur l'affaire Riccard-Boule-de-billard, mon Lieutenant. C'était sa maîtresse.

Lacey fit tomber sa cendre sur le tapis élimé.

— Mais bon Dieu! qui est-ce qui peut bien s'intéresser à Boule-de-billard?

— Le bruit court qu'on l'a retiré de la circulation. Le capitaine Terrell m'a ordonné de faire une enquête, dit Lepski, espérant bien qu'il était en train d'abattre un atout majeur.

Et, à la lueur soudaine qui s'alluma dans les yeux de Lacey, il conclut qu'il tenait bien un atout.

— Comment va le capitaine Terrell? demanda Lacey.

Il venait de se souvenir que Terrell était un ami intime de son propre chef. Il se rappelait aussi qu'une semaine auparavant, son supérieur avait dit que, lui, Lacey, manquait d'ardeur, et quand son chef lançait une remarque de ce genre, c'était mauvais signe. « Peut-être, pensa-t-il, valait-il mieux ne pas trop malmener cet abruti, sinon le coup risquait de faire boomerang. » Lacey ne se plaçait jamais sur la trajectoire d'un boomerang : c'était même une des raisons pour lesquelles il arrivait à se cramponner à son poste de lieutenant de la Brigade criminelle.

— Il va bien, mon Lieutenant.

— Ça m'étonne, avec un zigoto comme vous sous ses ordres.

Lepski avala l'injure sans répondre.

— Et qu'est-ce que cette femme vous a appris, Inspecteur de 2<sup>e</sup> classe Lepski? demanda Lacey, roulant sa fumée dans sa bouche avant de la souffler en volutes dans le nez de Lepski.

Ça, Lepski était bien décidé à ne pas le révéler. Si Lacey s'était montré coopératif, il lui aurait donné tous les renseignements qu'il avait, mais après le traitement qu'il venait de subir, pas question de lui dire quoi que ce soit.

— Je venais juste de lui demander où était Boule-de-billard, mon Lieutenant, quand ce tueur est entré et l'a tuée.

— Alors, comme ça, vous n'avez rien appris?

Lepski dansa d'un pied sur l'autre, prit l'air absent, et ne répondit rien. Il ne voulait pas qu'on puisse le convaincre de mensonge délibéré.

Lacey le regarda avec aversion.

— Rompez, espèce d'abruti, dit-il. Et si je vous retrouve sur mon territoire sans permission, je vous réduis en chair à saucisse. Je vais rédiger mon rapport sur vous, Lepski. C'est mon plus cher espoir, et je prie pour que vous soyez cassé de votre grade à la suite de mon rapport. J'espère aussi vous retrouver comme planton de service la prochaine fois que je passerai dans votre belle ville. Rompez, nom de Dieu!

Lepski sortit. Tout en grommelant des jurons entre ses dents, il descendit l'escalier, se fraya un chemin dans la foule, toujours rassemblée autour de l'entrée du restaurant. Finalement, il atteignit sa voiture, monta et claqua la porte. Il resta immobile quelques minutes pour tenter d'apaiser sa rage. Puis, alors qu'il mettait le contact, un petit garçon crasseux, en haillons, aux longs cheveux noirs et aux grands yeux

fendus en amandes, passa la tête par la vitre ouverte de la voiture.

— C'est vous, Lepski? demanda-t-il en scrutant d'un œil cupide le visage de l'inspecteur.

— Oui, c'est moi, Lepski. Et alors?

— Elle a dit que vous me fileriez un dollar si je vous apportais son message.

Le même observa Lepski en plissant les paupières.

— Vous avez un dollar?

Luttant pour rester maître de lui, Lepski tambourinait sur le volant.

— Qui t'envoie?

— Vous avez un dollar?

— Tu me prends pour qui, bon Dieu?... Pour un clochard?

— Vous êtes flic, non? dit le gamin crasseux avec un rictus de mépris. Les flics n'ont jamais de fric.

Lepski fut si frappé par cette vérité première qu'il sortit précipitamment son portefeuille afin de s'assurer qu'il avait bien un dollar. Il en avait trente, et sa rage faillit le submerger.

— Oui, j'ai un dollar, petit salaud! Qui t'envoie, et quel est le message?

Le gosse, qui avait remarqué l'argent contenu dans le portefeuille, parut un peu détendu.

— Goldie White veut vous parler. Filez-moi un dollar, et je vous donnerai son adresse.

— Et qu'est-ce qui te fait penser que j'ai envie de parler à Goldie White, que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam? demanda Lepski.

Le petit, qui commençait à s'ennuyer, s'enfonça un doigt sale dans la narine droite qu'il explora consciencieusement.

— C'est la copine à Mai Langley, dit-il sans cesser de se curer le nez. Alors, vous me le donnez, ce dollar, oui ou non?

Lepski jeta précipitamment un coup d'œil sur *Le Crabe et le Homard*. Pas signe de Lacey. Il pêcha un dollar dans son portefeuille, puis, sans le lâcher, il regarda le gosse d'un air soupçonneux.

— Où est-elle?

— Donnez-moi le biffeton.

— Tu l'auras. Où est-elle?

Le gamin s'arrêta de se curer la narine droite pour reporter toute son attention sur sa narine gauche.

— Mon père m'a dit de jamais se fier à un flic. Donnez-moi le dollar, sinon y a rien de fait.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, la première réaction de Lepski fut d'étrangler cet affreux moutard, mais il se ressaisit. Il lui tendit le dollar, mais, quand la main de l'enfant se referma sur la coupure, les doigts de Lepski saisirent le poignet du même.

— Où est-elle? gronda Lepski, ou je t'arrache le bras.

— 23a, Turtle Crawl, 3°, lui répondit le gosse en se dégageant.

Il s'arrêta pour lui lancer un solide juron à haute et intelligible voix, puis il disparut.

Lepski ne voyait absolument pas où était située Turtle Crawl street. Il s'était peut-être fait avoir. Mais il s'aperçut soudain que les quatre plantons de service l'observaient d'un œil soupçonneux. Il démarra et longea les quais grouillants de monde. Quand il fut hors de vue, il s'arrêta près d'une vendeuse de tortues, et lui demanda la rue.

— Deuxième à gauche, dit-elle. Vous ne voulez pas une tortue pour vos gosses?

— Qu'est-ce que je ferais d'une tortue, et qu'est-ce que je ferais d'un gosse, grand Dieu? grogna Lepski en redémarrant.

Il gara sa voiture parmi des camions qui chargeaient

des homards tout frais débarqués d'un bateau à peine arrivé, et descendit la rue étroite jusqu'au 23a. Il se rendait compte que si le lieutenant Lacey découvrait qu'il poursuivait son enquête, il était bon pour pas mal d'emmerdements, mais à présent Lepski était d'humeur si combative que cette pensée ne l'arrêta pas.

Il monta jusqu'au troisième étage d'un bâtiment puant le parfum et la cuisine. Tout en gravissant l'escalier, il comprit qu'il se trouvait dans un pâté de maisons exclusivement réservé à la prostitution, et qui, comme tel, conclut Lepski, avait droit à la protection de la police.

Il arriva enfin devant une porte, sur laquelle se détachait une carte libellée en ces termes :

*Goldie White*  
*Heures d'ouverture :*  
*11 h-13 h et 20 h-23 h*

Lepski gonfla ses joues, tout en secouant la tête. « Ça, c'est du culot », pensa-t-il. Après avoir sonné, il attendit quelques secondes, puis la porte s'ouvrit.

Bloquant l'entrée, se dressait devant lui un homme grand et mince, au visage en lame de couteau. Le menton fuyant, les cheveux teints en noir, légèrement clairsemés, les lèvres minces et le regard chafoin, il portait un impeccable complet d'été crème, une chemise bleu pâle et une cravate noire.

Seul un mac qui a réussi peut arborer un air aussi prospère et sentir aussi bon.

Il regarda Lepski, puis un large sourire de bienvenue découvrit ses dents en platique.

— Entrez, monsieur Lepski, dit-il en s'effaçant. Goldie espérait votre visite. Je me présente : Jack Thomas, son manager.

Lepski pénétra dans la pièce, confortablement

meublée : quatre fauteuils, un poste de télévision, un tapis de laine blanche. Aux murs, des images de filles plus ou moins à poil rompaient agréablement la monotonie.

— Où est-elle? demanda-t-il.

La vue d'un mac lui donnait toujours de la tension, et, comme elle avait déjà considérablement monté après son entrevue avec Lacey, elle avait à présent atteint la cote d'alarme.

— Elle ne tardera pas, répondit Thomas avec désinvolture. (Il était tellement absorbé par son propre charme, qu'il n'avait pas remarqué l'humeur meurtrière de Lepski.) Asseyez-vous donc, monsieur Lepski. Qu'est-ce que vous prendrez?

Lepski respira un grand coup, en crispant les poings.

— Où est-elle?

— Pas d'alcool? (Thomas s'enfonça languissamment dans son fauteuil.) Bien sûr... jamais pendant le service. Je comprends. Asseyez-vous monsieur Lepski. Elle m'a demandé de vous parler. Je...

— Debout, nom de Dieu! rugit Lepski. Un mac ne s'assied pas devant moi.

Son ton et son expression propulsèrent Thomas hors de son fauteuil, comme s'il avait reçu un coup de pied dans l'arrière-train. Bouche bée, il regarda Lepski en blêmissant et recula.

— Va me chercher ta putain! aboya Lepski, et fous-moi le camp! Encore une minute, et je vais dégueuler! Ta compagnie me répugne!

Au moment où Thomas se tournait précipitamment vers la porte de communication, le panneau s'ouvrit et une fille entra. Elle s'arrêta sur le seuil, tout en observant Lepski, puis Thomas.

— C'est bon, Jack, casse-toi. Je m'en occupe, dit-elle.

Goldie White était une blonde bien balancée, dont

le châssis devait attirer la plupart des mecs assez beurrés pour perdre toute prudence. Pourrie jusqu'à la moelle, elle avait une assurance à venir à bout de tout ce qui portait culotte, depuis l'homme jusqu'à l'orang-outang. Elle portait un sweater orange moulant des mamelles outrageusement proéminentes grâce au secours de la médecine, et une mini-jupe qui lui découvrait les cuisses. Son regard était des plus intéressants : tour à tour chaud, froid, acéré, avide, séducteur ou stupide, il changeait avec l'agilité confondante du kaléidoscope.

Thomas contourna Lepski en douceur, marmonna quelques mots et sortit. Il claqua la porte derrière lui. Pendant un bon moment, Lepski et la fille écoutèrent le bruit décroissant de ses pas alors qu'il dévalait l'escalier.

Puis Lepski alla à la porte et donna un tour de clé. Il ne voulait pas s'exposer à un autre canardage intempestif.

— J'ai reçu votre message, dit-il en s'éloignant de la porte. Ça me coûte un dollar. Et les dollars ne me tombent pas du ciel. Alors, j'en veux pour mon argent. Allez-y.

Goldie s'avança vers une chaise, le corps ondulant avec la grâce aisée d'un serpent.

— Ne jouez pas les terreurs, Lepski, fit-elle. On vous prendrait pour le héros d'un film de 1945.

Lepski eut un sourire méchant.

— Mais ça rend bien, ma jolie. C'est ma méthode. Regarde ce que ça a donné sur ton mac.

— Lui! dit Goldie en faisant la grimace. Un nourrisson lui montrerait le poing qu'il tomberait dans les pommes. Une vraie mauviette, le pauvre. Il a du sang de navet dans les veines. Ne parlons plus de lui. Vous êtes là... je suis là... faisons connaissance.

Elle s'assit en écartant les cuisses, révélant un

entre-jambe caché par du nylon rose, et lui décocha une œillade assassine qui devait bien rarement manquer de produire son effet.

— Allons, viens, mon petit flic vachard. Avant de parler affaires, réduis-moi en bouillie.

— Mais avec le plus grand plaisir, dit Lepski.

Il traversa la pièce et se planta devant elle. Au moment où elle se mettait en devoir d'ôter son sweater, il leva la main et lui assena une gifle à assommer un bœuf.

Elle retomba en arrière; sa tête alla cogner contre le dossier de sa chaise. Elle reprit son équilibre, et son visage se changea en un masque hideux déformé par la hargne.

— Espèce de sale... commença-t-elle, quand la main du flic s'abattit de nouveau, lui rejetant la tête en arrière.

Lepski la lorgna d'un œil professionnel, puis s'éloigna.

— Ecoute bien, ma jolie, ce n'est pas toi qui vas me faire la leçon. Je ne te toucherais pas, même bien enveloppée dans du plastique. Je suis pressé. J'ai raqué un dollar. Alors, assieds-toi et parle en vitesse, arrête de jouer les putains, genre film de 1945. (Soudain il sourit.) Et permets-moi de te rappeler que tu parles à un flic qui vaut peut-être un peu mieux que toi, mais guère.

Elle respira un grand coup, se tapota délicatement les joues, en le regardant bien en face, puis son regard se fit lentement moins haineux.

— Toi, tu es un homme, dit-elle d'une voix rauque. Viens faire l'amour, nom de Dieu! Je crois que tu es capable de me placer sur orbite.

— Non, on va parler gentiment. (Lepski s'assit en face d'elle.) Quand je suis de service, pas de compte à rebours pour ma fusée.

Elle éclata de rire.

— Ça me plaît... enfin un flic qui a de l'humour! Parfait, tu es un vrai salaud, mais on va parler quand même. Passe-moi une cigarette.

— Je ne te donnerais même pas le baiser de la mort, dit Lepski. Mets-toi à table... J'ai envie de foutre le camp d'ici en vitesse.

Elle prit une cigarette dans une boîte placée sur la table, le regarda pour qu'il lui donne du feu, puis, voyant qu'il ne bougeait pas, frotta une allumette.

— Jack veut récupérer son bateau, fit-elle. Je lui ai dit que si quelqu'un était capable de le retrouver, c'était bien toi.

Lepski prit une cigarette dans son paquet. Il l'alluma en secouant la tête.

— Cherche pas à noyer le poisson. Raconte-moi tout depuis le début, et en vitesse. J'ai mieux à faire que de respirer le même air que toi.

— Riccard-Boule-de-billard était arrivé à persuader Jack de lui louer son bateau. Le bateau a disparu. Jack est fou de rage. Il veut le récupérer.

— Quand est-ce qu'il a loué son bateau à Boule-de-billard?

— Ça fait deux mois... le 24 mars, exactement.

— Pourquoi?

— Qu'est-ce que ça fait? Il l'a loué, c'est tout. Maintenant, le bruit court que Boule-de-billard est mort. Il faut que Jack retrouve son bateau. Il a mis dedans tout l'argent qu'il avait.

— Je t'ai demandé : pourquoi a-t-il loué son bateau à Boule-de-billard?

Goldie, après une hésitation, se décida :

— Boule-de-billard lui a offert cinq cents dollars. Et pour un paquet pareil, Jack vendrait sa mère à un cirque. Je lui ai dit qu'il était fou, mais il ne m'a pas écoutée. Tu vas me questionner longtemps comme ça?

Lepski roulait sa cigarette entre ses lèvres, tout en l'observant d'un air mauvais.

— Pourquoi Boule-de-billard voulait-il le bateau?

— Il avait un voyage à faire.

— Pas possible? J'aurais cru qu'il voulait s'en servir pour se limer les ongles. Quel voyage? Où?

De nouveau, Goldie hésita.

— Ah vous, les flics, vous me rendez malade! Tousjours des questions, mais pour de l'action, que dalle. La Havane... si ça t'intéresse. Il avait dit qu'il serait de retour au bout de trois semaines : ça fait deux mois de ça. En plus, on raconte qu'il était à Paradise City mardi dernier, et ce salaud n'est même pas venu nous voir. Et maintenant, il serait mort, à ce qu'on dit. (Elle hésita encore, puis ajouta) : Jack ne se fait pas de la bile seulement pour son bateau, mais aussi pour Jacey et Hans.

Lepski se passa la main dans les cheveux.

— Jacey et Hans? Qui c'est?

— L'équipage, andouille! Tu ne vois pas Boule-de-billard conduire tout seul un bateau jusqu'à La Havane, non?

Exaspéré, Lepski respira à fond.

— Alors d'après toi, l'équipage a disparu en même temps que le bateau?

Elle glissa sa main sous son sweater pour se gratter les côtes.

— T'es bouché, ou quoi? Tu as pas entendu ce que j'ai dit? L'équipage et le bateau ont disparu.

— Deux hommes ont disparu depuis deux mois et personne n'a averti la police? C'est bien ça?

Goldie haussa les épaules.

— C'est des pédés. Qui veux-tu qui s'intéresse à des pédés?

— Mais Thomas n'a pas averti la police? Alors, pourquoi est-ce qu'il se fait de la bile pour eux?

— Il ne se fait pas de la bile pour eux. Il se fait de la bile pour son bateau.

— Et pourquoi il n'a pas raconté tout ça à la police? Goldie se gratta de nouveau sous son sweater.

— Est-ce que tu es vraiment aussi ballot que tu en as l'air? dit-elle en le regardant d'un air dubitatif. Alors, d'après toi, Jack aurait dû aller trouver les flics pour leur raconter que son bateau avait disparu, que Hans et Jacey avaient également disparu. Et qu'est-ce qu'ils auraient fait, ces abrutis de flics? Est-ce qu'ils auraient recherché le bateau ou Jacey et Hans? Allons, laisse-moi rigoler. Ils auraient commencé à emmerder Jack pour savoir où il a trouvé le fric pour acheter le rafiot.

Lepski savait que c'était vrai.

— Et alors, qu'est-ce que tu crois que je suis?... Je suis un flic, nom de Dieu!

Elle se renversa sur sa chaise, détendue, et le regarda.

— Bien sûr, mais tu n'es pas dans ta circonscription. C'est pour ça que j'ai dit à Jack que tu pourrais peut-être faire quelque chose pour son bateau sans le mettre dans le bain.

Lepski retourna ça un moment dans sa tête. Il se rendit compte que ça se défendait. Il tira son calepin.

— Donnez-moi le signalement du bateau.

— C'est un canot blanc de douze mètres; le cockpit est rouge. Son nom et le nom du port d'attache sont peints en rouge : Gloria II-Vero Beach.

— Et le moteur?

— Des diesel jumelés, si ça te dit quelque chose. Pour moi, ça me dit qu'il en a deux comme papa.

Lepski prit un air méchant.

— Les flics ont le droit de faire de l'esprit, pas les putains. Et l'équipage?

— Hans Larsen : grand, blond, vingt-cinq ans, Danois. Jacey Smith, petit, mince, nez cassé, Noir.

Lepski s'arrêta d'écrire pour la regarder d'un air d'admiration récalcitrante.

— Dommage que tu aies la cervelle entre les jambes, dit-il. Si tu la remontais un peu, tu aurais pu faire un bon flic.

Elle ricana.

— Et ça m'avancerait à quoi, d'être un bon flic?

Lepski secoua la tête de désespoir.

— Et de qui Boule-de-billard avait-il peur?

— De tout... de tout le monde.

Lepski s'arrêta pour allumer une autre cigarette, puis il dit de sa voix de flic :

— Pas de baratin, sinon je te jette aux chiens. Continue à parler, et on sera copains, mais si tu fais des manières, je te fous en taule.

Goldie eut un rictus méprisant.

— Tu rêves, Lepski! Tu n'es pas dans ta circonscription. Tu n'oserais jamais me boucler. Lacey aurait vite fait de te sacquer.

Lepski savait que ça faisait partie des possibilités. Il se gratta le bout du nez avec son crayon :

— C'est pas le moment de se disputer. Boule-de-billard avait peur. Tout le monde me dit qu'il avait peur. Si tu veux que je le retrouve, il faut que je sache qui lui faisait peur. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Je ne sais pas. Et Jack ne sait pas non plus. Oui, Boule-de-billard avait peur. Il avait fait un gros coup, et il s'est aperçu après qu'il était trop gros pour lui.

— Comment tu sais ça?

— C'est lui qui nous l'a dit. Il nous a dit que c'était le plus gros coup qu'il ait jamais fait.

— Je sais tout ça, fit Lepski d'un air impatienté. Qu'est-ce que c'était, ce coup?

— Tu crois qu'on a été assez bêtes pour lui demander?

Lepski estima qu'elle disait la vérité.

— Il y a un quart d'heure, un tueur est entré dans

la chambre de Mai Langley et lui a logé une balle dans le crâne, dit-il après une pause. Tu es au courant, non?

— Oui. Quand on a la vie qu'on mène, Jack et moi, faut bien se tenir au courant de ce qui se passe... des fois avant que ça arrive. (A présent, Goldie parlait doucement, le regard ému.) Un ami nous a téléphoné.

— Et si on ne lui avait pas fait sauter la cervelle, tu ne serais pas en train de bavasser, non?

Elle alluma une autre cigarette. Lepski vit que la main de Goldie tremblait.

— C'est un vrai merdier, dit-elle. Il y a quelqu'un qui veut fermer la gueule à tout le monde. (Pour la première fois depuis qu'il était dans la pièce, il s'aperçut qu'elle perdait de son assurance. Dans ses yeux, il commençait à voir monter la peur.) Qu'est-ce que tu vas faire pour nous, Lepski?

— Avec ce que tu m'as raconté jusqu'à maintenant rien, répondit carrément Lepski. Réfléchis donc, ma jolie. Si tu ne peux rien me dire sur celui qui faisait peur à Boule-de-billard et qui a effacé Mai, que veux-tu que je fasse?

— Si je le savais, je te le dirais. Mais je n'en sais rien, bon Dieu!

Lepski sentit qu'il s'était trop attardé. Chaque minute de plus qu'il passait sur le territoire de Lacey comptait contre lui. Il se leva.

— Je vais te faire une confidence. Avant de mourir, Mai m'a dit qu'on avait coulé le bateau que Boule-de-billard avait loué. Mais ça, c'est entre nous. Je ne sais pas d'où Mai tenait ça, et je n'ai pas eu le temps d'en apprendre plus long. Mais d'après elle, il avait été coulé. Elle a dit que quelqu'un avait tiré dessus. (Il contempla la détresse de Goldie.) Tâche de trouver qui a bien pu tirer sur le bateau. Dis à Jack de se triturer un peu la cervelle pour dégouter quelque chose... s'il a

une cervelle. Et si, toi, tu as une idée, appelle-moi au bureau.

— Quoi... tu savais depuis le début qu'on avait coulé le bateau de Jack? hurla Goldie.

— T'énerve pas, ma jolie. Si Jack et toi vous ne vous mettez pas à trouver quelques bonnes petites idées en vitesse, vous finirez en taule, tous les deux.

Sur ces mots, Lepski la quitta, puis descendit l'escalier en courant. Il rejoignit sa voiture et démarra en direction de Paradise City.

## CHAPITRE VII

Avec l'aide de Charley et de Mike, Harry termina la construction de deux plateformes, avec le ciment qu'ils avaient amené dans le canot jusqu'au récif de corail. Elles étaient destinées à recevoir les montants du grand plongeoir.

— Parfait, les gars, dit Harry après avoir inspecté le travail. On va laisser sécher. Demain, on installera les montants.

Il était 11 h. passées, et le soleil cognait dur. Harry laissa les deux Noirs ramener le canot, et regagna le rivage à la nage; l'eau de mer tiède fit disparaître la sueur qui l'inondait depuis qu'il travaillait sur le récif. Comme il n'y avait guère que cinq ou six baigneurs allongés sous leurs parasols, il se dirigea vers le bar, la gorge sèche, car il avait une envie folle de boire un coca-cola bien glacé.

Joe, le barman, lui avait déjà préparé sa boisson quand Harry grimpa sur un haut tabouret.

— Je vois que vous avez travaillé là-bas, monsieur Harry, dit-il. Ça tape, hein?

Harry but, acheva son coca-cola et poussa son verre vide vers Joe.

— Pour taper, ça tape. Donne-m'en un autre, Joe. Solo est rentré?

— Pas encore. (Un second coca-cola glissa sur le comptoir.) Monsieur Harry...

Harry prit son verre, puis regarda d'un air interrogateur le grand nègre costaud.

— Qu'est-ce qu'il y a, Joe?

Joe s'agita nerveusement. Il regarda le bar désert autour de lui, puis jeta un coup d'œil par la fenêtre en direction du parking, enfin, son regard revint se poser sur Harry.

— Autrefois, j'ai gagné une médaille d'argent aux Jeux Olympiques. Pour le saut en longueur, monsieur Harry.

Etonné, Harry sourit.

— Pas possible? Compliments, Joe.

— Ça nous fait quelque chose en commun, monsieur Harry.

— Laisse tomber le « monsieur », je t'en prie. Bien sûr qu'on a beaucoup de choses en commun.

Joe secoua la tête.

— Pas beaucoup, non, mais les Jeux olympiques, c'est spécial.

— Et comment! (Harry était perplexe. Il regarda le grand Noir d'un air surpris.) Tu as quelque chose sur le cœur, Joe?

— Il y a de ça. (De nouveau, Joe regarda par la fenêtre, puis, se penchant vers Harry, il dit en baissant la voix) : Vous feriez mieux de partir, monsieur Harry. C'est malsain par ici.

Harry observa Joe qui le fixait de ses grands yeux noirs et émus.

— Qu'est-ce que ça veut dire, au juste?

— C'est un conseil d'ami. Faites la valise, et partez. Vous n'avez aucun ami ici, monsieur Harry, à part Randy et moi. Aucun ami... et je pèse mes mots. Vous n'avez pas fini d'avoir des ennuis.

— Allons, Joe. Si tu sais quelque chose, dis-le-moi, fit Harry, d'un ton un peu impatienté.

— M. Solo est mon patron. C'est lui qui me fait travailler, dit Joe. (Il fit une pause, puis reprit) : Personne n'a jamais envoyé M. Solo au tapis, et M. Solo est dangereux. C'est tout, monsieur Harry. Partez vite... Ne vous fiez à personne, sauf à Randy et à moi.

Joe s'en alla à l'autre bout du bar, et se mit à préparer des canapés pour l'heure du déjeuner.

Harry hésita, puis, voyant à son expression que le Noir ne dirait plus rien, il acheva son verre et quitta le bar. Alors qu'il se dirigeait vers sa cabine, il vit Randy sortir de la sienne. Randy, qui l'aperçut, lui fit signe, puis entra dans sa cabine.

Harry le rejoignit.

— Ferme la porte, fit Randy d'une voix tremblotante. Tu as vu ça?

Il montrait un journal étalé sur la table. Harry ferma la porte, alla à la table et se pencha sur le quotidien.

Une photo de Riccard-Boule-de-billard le regardait. Le titre disait :

*Trouvé mort. Avez-vous vu cet homme?*

Un choc électrique secoua Harry. Attrapant une chaise, il s'assit et lut le bref article racontant que la veille au soir, la police, agissant suivant des informations reçues, était allée à Hetterling Cove, endroit bien connu des pique-niqueurs, et avait découvert le cadavre d'un homme enterré dans une dune de sable. Apparemment, l'inconnu était décédé des suites d'une crise cardiaque, mais il avait été torturé avant de mourir.

Le compte rendu s'achevait ainsi :

*On pense que la victime était un criminel connu sous le nom de Riccard-Boule-de-billard. Toute personne ayant vu cet homme entre le 10 et le 11 mai est priée*

*se mettre en rapport avec la Police. Paradys City 00099.*

Harry leva les yeux sur Randy, qui le regardait avec des yeux effrayés. Il y eut un long silence, puis Harry sortit son paquet de Camel et en offrit une à Randy.

Randy secoua la tête.

— A ton avis, ils peuvent nous coller ça sur le dos, Harry?

Harry alluma une cigarette.

— Non, à moins d'un manque de pot. Ils n'ont pas découvert la Mustang. S'ils la trouvent, là, ça commencera à chauffer pour nous.

— Tu crois que quelqu'un nous a vus avec la Mustang?

— C'est bien possible. (Harry rumina un bon moment.) Comment est-ce qu'ils ont pu le trouver? dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. (Il se leva.) T'en fais pas, Randy. Pour le moment, on ne bouge pas. On ne fait rien. Allons, viens, retournons au boulot.

— Moi, je fous le camp, annonça Randy, d'un air paniqué. Je vais à Los Angeles. J'y ai un cousin.

— Et à quoi ça t'avancera? dit Harry, contrôlant à grand-peine son irritation. Si la police te cherche, elle te trouvera. Tu ne pourras pas te cacher éternellement. Réfléchis, voyons. Tu ne comprends pas que le mieux qu'on ait à faire c'est de bluffer, en attendant que ça passe? Supposons que quelqu'un dise à la police qu'on croit nous avoir vus avec la Mustang: un grand type avec un rucksack et un petit mec avec les cheveux longs et une guitare. Maintenant, réfléchis... sur la route, combien as-tu vu de grands types avec un rucksack et de petits mecs avec les cheveux longs et une guitare? Des douzaines? Des centaines? Donc, si en cas de déveine la police vient nous poser des questions, on ne sait rien de rien. On est venus en auto-stop. On n'a jamais entendu parler d'une Mustang, pas plus que de Riccard-Boulevard-billard. Ils ne peuvent rien nous coller sur le dos,

sauf si l'un de nous se met à table, ou tous les deux. (Il regarda Randy droit dans les yeux.) Moi, je ne moufte pas... ça ne laisse que toi.

Randy passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Tiens, tu en parles à ton aise, tu n'as rien à craindre. Mais moi, je ne me suis pas présenté au conseil de révision.

— Et alors? Tu te feras piquer pour n'avoir pas passé le conseil de révision. Manque de bol, mais c'est de la broutille. Tandis que si on t'arrête pour meurtre, ça ne se passera pas comme ça... c'est quelque chose. J'ai pas raison?

Randy réfléchit pendant un long moment oppressant pour tous les deux, puis il hochait la tête.

— Oui... je crois que tu as raison.

— Viens, alors. Ne fais pas cette tête d'enterrement. Retournons au boulot.

Harry s'arrêta pour plier le journal et le jeter dans la corbeille, puis il sortit dans le soleil.

A contre-cœur, Randy le suivit. Ils prirent le sentier jusqu'au bar. Là, Harry mit soudain la main sur le bras de Randy et le tira dans l'ombre, en voyant la Mercedes blanche entrer dans le parking.

Un petit homme trapu était au volant: il avait une grosse figure ronde et basanée, des petits yeux noirs et brillants et des lèvres minces. Il portait un panama enfoncé sur les yeux et un vieux complet vert bouteille. Mme Carlos, le visage à demi caché derrière ses lunettes de soleil, était assise à côté de lui.

Le petit type arrêta la voiture, sortit et fit le tour pour ouvrir la portière à Mme Carlos. Elle descendit. Elle portait une robe blanche à fronces et des sandales. Le petit homme lui tendit son sac de plage, ôta son chapeau, s'inclina devant elle, remonta dans la Mercedes et redémarra.

Mme Carlos se dirigea vers la plage.

— Qui c'est, ce petit gros? demanda Harry.

— Fernando, son chauffeur, lui répondit Randy.

— Tu l'as déjà vu conduire une Chevrolet vert et blanc?

Randy le regarda, étonné :

— C'est sa voiture à lui. Il la prend de temps en temps quand il a des commissions à faire pour M. Carlos. Pourquoi tu me demandes ça?

Harry se souvenait de la Chevrolet vert et blanc qui l'avait suivi depuis l'aéroport quand il avait été chercher la valise de Riccard-Boule-de-billard. Il était pratiquement sûr que c'était ce Fernando qui conduisait.

— Qu'est-ce que tu sais de lui, Randy? C'est très important.

— Pas grand-chose. Il travaille pour Carlos depuis deux ans. C'est un copain de Solo. Quand il a fini son service, il vient ici dans la soirée, et il joue aux cartes avec Solo. Ça rime à quoi?

— C'est ce que je voudrais bien savoir, dit Harry, d'un air absorbé. Parfait, Randy, t'en fais pas... à tout à l'heure.

Et, le quittant, il se dirigea vers la plage.

Il passa près de Nina, qui, assise au soleil, vérifiait les additions de la veille. Elle leva les yeux, mais Harry ne la regarda pas. Du coin de l'œil, il avait vu Manuel qui l'observait de la véranda. Il fit exprès de passer à proximité de Mme Carlos, qui, le voyant, l'appela.

— Salut, Harry.

Harry s'approcha. Etendue sur un matelas à l'ombre d'un parasol, elle leva les yeux sur lui, derrière ses lunettes de soleil.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas? demanda-t-elle en montrant le récif de corail. Vous faites des fondations?

— C'est bien ça. On installe un grand plongeur. Solo trouve qu'il est grand temps qu'il y en ait un.

Harry sentait que les yeux de Mme Carlos s'attachaient sur son grand corps musclé.

Lui, de son côté, la regardait; il la revoyait sortir de la Mustang, dissimulée derrière ses grosses lunettes anti-phares, les cheveux couverts d'un foulard blanc passé dans l'encolure d'un chemisier de coton noir. De nouveau, il se demanda ce qu'une femme ayant sa fortune et son éducation pouvait bien avoir à faire avec un homme comme Riccard.

Elle disait quelque chose qu'il n'entendit pas.

— Excusez-moi, madame Carlos... je n'ai pas entendu.

— Je disais qu'on m'a raconté que vous êtes un très bon plongeur. Solo dit que vous avez gagné une médaille.

— Oui, en effet.

De nouveau, elle l'observa attentivement.

— Quand est-ce que le plongeur sera installé?

— Dans moins de quinze jours.

— Est-ce que vous restez ici longtemps, Harry?

— Deux mois. J'ai un boulot qui m'attend à New York.

— Quelle sorte de boulot?

— Un boulot, madame Carlos

Elle sourit.

— Ça ne me regarde pas, hein?

Harry ne répondit pas. Il détourna les yeux pour regarder trois adolescentes qui jouaient avec un médecine ball.

— Je vous pose cette question parce que je me demande si vous n'aimeriez pas rester ici, Harry.

Il reporta son regard sur elle.

— Qu'est-ce que vous avez dit, madame Carlos?

Son sourire se crispa un peu.

— Vous devriez faire un peu plus attention. Ça vous plairait d'être mon chauffeur?

— Vous en avez déjà un, madame Carlos.

— Il ne reste pas... Je vais le renvoyer. Il n'a pas grand-chose à faire. Vous aurez à vous occuper de deux voitures... à m'amener à la plage et à venir me rechercher. Vous devrez également me conduire en ville le soir quand mon mari est occupé. Vous aurez un appartement de deux pièces et 150 dollars par semaine. Ça vous plairait?

— Je suis engagé pour deux mois, madame Carlos. Je ne peux pas laisser tomber Solo.

— Mais je ne vous demande pas de le laisser tomber! (Il y avait à présent une nuance acerbe dans sa voix.) Je vous demande si la place vous plairait. Je peux attendre. Je peux renvoyer Fernando quand ça me plaît. Vous voulez la place?

— Ça a l'air bien, madame Carlos. Est-ce que je peux y réfléchir?

De nouveau, il sentit qu'elle l'étudiait derrière ses lunettes de soleil.

— Pour vous aider à vous décider, venez donc me voir demain après-midi. (Elle lui sourit.) Mon mari sera à Miami, mais ce n'est pas une raison pour ne pas venir. Vous savez où nous habitons?

— Oui, je le sais. Je suis désolé, mais j'ai un rendez-vous demain. Peut-être dimanche prochain?

Il la regarda déglutir avec peine et pincer la bouche d'un air mauvais.

— J'ai dit demain après-midi, Harry!

— Et j'ai dit que j'étais désolé. J'ai un rendez-vous demain après-midi.

Elle crispa les poings.

— Est-ce qu'il faut vous faire un dessin, espèce d'abruti? dit-elle d'une voix basse et méchante. Je veux que vous veniez chez moi demain après-midi! Vous serez bien payé... 300 dollars! Et ne venez pas me raconter qu'on ne vous a jamais payé pour jouer les étalons!

Harry la regarda encore, puis détourna les yeux vers la mer.

— J'ai peur qu'il arrive quelque chose à ces gosses, dit-il. Excusez-moi, madame Carlos.

Il alla vers les adolescentes. L'une d'elle s'amusait dans l'eau.

Quand Lepski pénétra dans le bureau du capitaine Terrell, il y régnait un silence menaçant.

Terrell était installé à son bureau. Assis à sa droite, le sergent Beigler. Debout près de la fenêtre, le sergent Hess fronçait les sourcils.

Les trois hommes observèrent Lepski de leur air de flic le plus impassible quand il entra. Il s'arrêta pour refermer la porte comme si elle était en coquilles d'œufs, puis il alla se placer devant le bureau de Terrell et s'immobilisa.

Après un long silence, Terrell commença :

— Je voudrais bien savoir à quoi tu joues? Le lieutenant Lacey s'est plaint. Il envoie un rapport sur toi. Si la moitié de ce qu'il est dit est vrai, tu n'as pas fini d'en baver.

Lepski, qui s'attendait à cette bourrasque, avait préparé ses batteries. La sueur lui perlait sur le front, mais il n'en soutint pas moins sans ciller le regard vengeur de Terrell.

— Je sais que j'ai eu tort, Chef, reconnut-il. Je sais que je n'étais pas dans notre circonscription, mais quand Lacey a dit qu'on était les flics les plus tocards de la Côte, j'ai trouvé qu'il avait dépassé les bornes. Alors j'ai refusé de l'aider, ça l'a mis en rogne, et il fait un rapport sur moi.

Lepski constata avec plaisir que Terrell, Beigler et Hess se raidissaient pour marquer le coup tandis que le sang leur sautait au visage.

— Les flics les plus tocards de la Côte! grogna Beigler. C'est bien ça qu'il a dit, cette espèce de demeuré?

— Mot pour mot, rétorqua Lepski d'un air de dignité violemment offensée.

— Cet abruti! explosa Hess. Et ça se prend pour un inspecteur! Lui! Il ne serait même pas capable de se retrouver tout seul dans les chiottes!

— C'est bon, coupa sèchement Terrell. Tout le monde a le droit d'avoir son opinion. Le lieutenant Lacey pense que nous sommes les flics les plus tocards de la Côte, mais ça ne prouve pas qu'il ait raison. (Il regarda Lepski d'un air soupçonneux.) Et qu'est-ce qui lui a fait dire ça, Tom?

Lepski se détendit un peu. Il reprenait confiance, maintenant qu'il était sûr d'avoir joué la bonne carte, mais tout dépendait encore de la suivante.

— Je sais que j'étais dans une situation irrégulière. Vous m'aviez chargé de trouver Mai Langley. Mon pif me disait qu'elle devait être dans les environs de Vero Beach, où Boule-de-billard a fait son coup. Il se trouve que j'ai un contact, là-bas. Je sais que ce n'est pas notre circonscription, mais si je m'étais mis en rapport avec Lacey, il aurait pris la relève, et tout aurait foiré. Alors j'ai pensé que le moyen le plus rapide de trouver Mai était de contacter mon contact. Si mon contact avait accouché de quelque chose d'intéressant, je vous aurais fait mon rapport, Chef; vous auriez peut-être contacté Lacey, et alors peut-être qu'au bout de trois ou quatre jours, il aurait cherché à voir Mai. Mais il se trouve que mon contact m'a dit que Mai était justement dans la maison. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de mal à monter un étage pour lui dire deux mots avant de vous faire mon rapport. Mais pendant qu'on parlait, un tueur est entré et l'a effacée. (Lepski prit l'air affligé.) Je n'ai vraiment pas de veine, Chef, mais c'est exactement ce qui s'est passé.

Terrell regarda Beigler qui sourit.

— Formidable! s'exclama Beigler d'un air admiratif. Ce mec-là a un baratin à convaincre même les macchabs.

— C'est bon, Tom, dit Terrell. Continue. Alors qu'est-ce qui s'est passé?

Lepski respira à fond. A présent, il était sûr d'avoir neutralisé le rapport empoisonné de Lacey. Il raconta aux trois hommes ce qui était arrivé, ainsi que son entretien avec Goldie White. Pendant qu'il parlait, Beigler prenait des notes. Quand Lepski se tut, Terrell dit:

— Bon boulot, mais mal exécuté. Si tu retournes jamais sans autorisation dans la circonscription de Miami, je ne donne pas cher de ta peau. Tâche de ne pas l'oublier. Pour cette fois, je m'arrangerai avec Lacey.

— Merci, Chef. (Sentant que l'atmosphère était redevenue cordiale, il ajouta :) Il n'y a pas de café dans cette turne?

Beigler se pétrifia.

— Où est Charley? dit-il en attrapant le téléphone. Charley! Envoie un de tes abrutis chercher quatre cafés. Qu'est-ce que vous branlez en bas? (Il écouta, poussa un grognement, et raccrocha.) Le café arrive.

Lepski attrapa une chaise et s'assit à califourchon.

— Il y a encore autre chose, Chef, dit-il. J'ai l'impression de connaître le gars qui a torturé Boule-de-billard.

— Pour l'amour du ciel! explosa Hess. Tu aurais pu le dire plus tôt!

— C'est bon, Fred, intervint Terrell. Laisse Tom nous raconter ça à sa façon. Alors comme ça, tu as des impressions?

— Parfaitement. (Lepski fusilla Hess du regard, qui lui retourna la politesse, puis il poursuivit): Solo Domenico a engagé un maître nageur pour deux mois. Je les ai rencontrés au marché pendant que j'enquêtai

sur ces pickpockets qui vous donnent du fil à retordre. Bon, je rencontre ce gars : un ex-sergent de parachutistes, qui s'appelle Harry Mitchell. Il revient du Vietnam et passe ses vacances ici avant de retourner bosser à New York. Il y a deux jours, j'étais à l'aéroport, dans l'espoir de trouver quelque chose sur Boule-de-billard quand je tombe sur Mitchell, qui portait une valise blanche en plastique avec une bande rouge.

Un agent entra avec quatre cartons de café qu'il posa sur le bureau, puis il sortit.

— Et alors, en voilà des histoires pour une valise! dit Hess d'un air impatienté, tout en prenant son gobelet.

Mais Lepski n'était pas d'humeur à se presser. Il était sûr qu'il tenait son avancement s'il savait manœuvrer.

— Quand j'ai parlé à Mai Langley, poursuivit-il sans prêter attention à Hess, juste avant que le tueur fasse irruption, elle m'a dit que Boule-de-billard avait laissé sa valise à l'aéroport. (Il s'arrêta, puis reprit lentement en détachant les mots :) Cette valise était en plastique avec une bande rouge!

Il se renversa sur sa chaise, prit son gobelet de café qu'il se mit à siroter, tout en regardant d'abord Terrell, puis Beigler et enfin Hess.

— Pas bête ce que tu dis là, Tom, reconnut Terrell. Continue.

Déçu de n'avoir pas produit plus grande impression, Lepski reprit :

— J'ai demandé à Mitchell si c'était sa valise. Il a dit que oui : il l'avait laissée à l'aéroport, mais comme il avait un boulot fixe chez Domenico, il en avait besoin. J'ai vérifié son ordre de libération, et quand j'ai vu que c'était un ancien combattant du Vietnam, un sergent de parachutistes, je l'ai laissé partir avec la valise.

— Quoi... tu n'as même pas regardé ce qu'il y avait dedans? demanda Hess.

— Allons, Fred, tu sais très bien que Tom n'avait pas le droit de la lui faire ouvrir, intervint Terrell avant que Lepski ait eu le temps d'exploser. La question qui se pose est la suivante : est-ce qu'une valise blanche en plastique avec une bande rouge est unique dans son genre? Qu'est-ce que tu en penses, Joe?

— Peut-être bien. A mon avis, Tom tient quelque chose. Dans le passé, Solo a toujours été en cheville avec Boule-de-billard. Boule-de-billard avait une valise blanche en plastique avec une bande rouge, qu'il avait laissée à l'aéroport. Mitchell, qui travaille pour Solo, va récupérer une valise blanche en plastique avec une bande rouge. Ouais... je crois bien que Tom est sur une piste.

Lepski, rayonnant, se pencha et faillit faire basculer sa chaise.

— J'en suis sûr! Ecoutez, Chef, si j'allais faire un tour chez Solo histoire de flanquer un peu la trouille à Mitchell? Il se mettrait peut-être à table.

Terrell ralluma sa pipe qui s'était éteinte. Il réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non, je veux d'abord prendre quelques renseignements. (Il se tourna vers Hess.) Je veux un papier sur Mitchell. Envoie un télétype à Washington.

Hess pointa son index boudiné en direction de Lepski.

— Tu l'as lu, son ordre de libération... Donne-moi donc les tuyaux.

Lepski se tritura la cervelle. Il n'avait jeté qu'un rapide coup d'œil sur les papiers de Harry Mitchell, mais il avait une bonne mémoire. Au bout d'un moment, il lâcha :

— Harry Mitchell, sergent, 3<sup>e</sup> régiment de parachutistes 1<sup>re</sup> compagnie.

Hess le regarda, comme l'admirant malgré lui.

— Un de ces jours... dans dix ans d'ici, peut-être... tu pourrais bien faire un bon inspecteur, Lepski.

En voyant le visage de Lepski virer au rouge tomate, Terrell intervint sèchement :

— Ça suffit comme ça, Fred. Envoie-moi ce télétype! (Quand Hess fut sorti, Terrell poursuivit) : Tu t'es très bien défendu, Tom. Mais ne fais pas trop de zèle. Et maintenant, si tu allais voir ce que tu peux dégoter sur les deux pédés : Hans Larsen et Jacey Smith? Si tu vois qu'il faut sortir de notre circonscription, prévien-moi avant de faire quoi que ce soit.

— Oui, Chef. (Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta soudain.) C'est vrai que vous trouvez que je me suis très bien défendu?

— Tu as entendu ce que le chef a dit, aboya Beigler. De l'air!

Lepski sortit, effectua une glissade pour éviter Max Jacoby qui allait pénétrer dans le bureau et se dirigea vers sa table.

Terrell regarda Jacoby qui hésitait sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'est, Max?

— Retnick vient d'appeler, Chef. Il a enquêté sur la route N° 1. Il dit qu'il a le signalement de deux hommes qui conduisaient une Mustang correspondant au signalement de la voiture de Boule-de-billard. Il dit que la voiture remorquait une caravane.

Terrell et Beigler se regardèrent.

— Une caravane?

— C'est ce qu'il a dit.

— Dis-lui de s'amener en vitesse.

— Il est en route, Chef!

Quand Jacoby fut retourné à son bureau, Terrell dit à Beigler :

— Qu'est-ce que tu penses de ça, Joe?

— Ça prend tournure. On a trouvé Boule-de-billard, et la Mustang. Et maintenant, voilà une caravane qui n'était pas prévue au programme. On se demandait comment le corps de Boule-de-billard avait bien pu arriver à Hetterling Cove. Le cadavre a peut-être bien été transporté dans la caravane... Donc, on ferait bien de se mettre à chercher la caravane.

— D'accord. (Terrell consulta les notes que Beigler avaient prises pendant le rapport verbal de Lepski.) Mais tout ça... (Il vida sa pipe et se remit à la remplir.) Je pense toujours que ça pourrait intéresser la C.I.A., Joe. Je devrais peut-être leur envoyer un rapport.

— Toujours l'histoire de Castro?

Terrell alluma sa pipe.

— Oui. Regarde les renseignements qu'on a rassemblés. Pour moi, la clé de tout ça, c'est que Boule-de-Billard était un coco admirateur de Castro. Le 24 mars, il arrive à Vero Beach et loue à Thomas un bateau et deux hommes. Il va à La Havane, si ce que Goldie White a dit est vrai. On dirait que Boule-de-billard était sur une affaire de contrebande ayant à voir avec Castro. D'après sa nana, le bateau a été intercepté et coulé. Puis, deux mois plus tard, Boule-de-billard reparait et essaie de louer un bateau à Domenico. Comme ça ne marche pas, il essaie d'emprunter du fric à O'Brien. Nouvel échec. Il se fait alors conduire à Vero Beach par sa nana. Il l'installe chez Do-Do Hammerstein, va déposer sa valise dans un coffre de l'aéroport, puis revient à Vero Beach où il loue une Mustang chez Hertz, sous le nom de Joël Blach. Puis il disparaît tout d'un coup, et le bruit court qu'on l'a effacé. Deux jours plus tard, on trouve la Mustang, qui nous conduit à la tombe de Boule-de-billard. Un homme correspondant au signalement d'un maître nageur engagé par Domenico est vu par Lepski à l'aéroport, avec une valise ressemblant à celle de Boule-de-billard.

(Terrell tira sur sa pipe en fronçant les sourcils.) Nous progressons, mais nous ne savons toujours pas ce que Boule-de-billard voulait passer en contrebande, ni qui l'a tué. On en a encore des choses à découvrir, mais pour moi, il devient de plus en plus évident que Boule-de-billard faisait de la contrebande avec Cuba, et c'est pourquoi je me demande si on ne devrait pas confier toute l'affaire à la C.I.A. Ils feraient peut-être le boulot mieux et plus vite que nous.

— Vous avez dit deux jours, Chef, lui rappela Veigler. Ça nous laisse encore un jour un quart.

Terrell hésita.

— Oui... bon, d'accord, Joe. Retourne à ton bureau. J'ai besoin de réfléchir.

Une demi-heure plus tard, l'inspecteur de 3<sup>e</sup> classe Red Retnick, un grand type jeune et costaud, à la tignasse d'un beau rouge flamboyant, entra dans la salle des inspecteurs.

A sa vue, Beigler lui fit signe d'entrer dans le bureau de Terrell. Puis il se leva, alla jusqu'à l'escalier, et commanda à Charley Tanner d'une voix tonitruante d'envoyer du café. Cela fait, il rejoignit Retnick dans le bureau.

Retnick fit un rapport concis, que Beigler prit en sténo.

— Jeudi soir, deux hommes dans une Mustang remorquant une caravane se sont arrêtés chez Jackson, le routier ouvert toute la nuit, pour prendre un café, commença Retnick. Un camionneur qui était là jeudi, et que j'ai vu pendant mon enquête car il s'est arrêté pendant son voyage de retour, m'a donné le signalement de ces deux hommes.

— Attends une minute, Red, dit Terrell. (Puis, à Beigler :) Va chercher Lepski.

Beigler jeta un coup d'œil dans la salle des inspecteurs où Lepski tapait son rapport, et lui hurla de venir.

Quand Lepski entra dans le bureau, Terrell dit à Retnick de poursuivre.

— Le plus âgé des deux faisait plus d'un mètre quatre-vingts. Bâti en force, blond, yeux bleus, et le nez cassé de boxeur. Il portait un pantalon kaki de l'Armée et une chemise assortie.

— Ça, c'est Harry Mitchell, dit Lepski. Sûr et certain!

— Continue, Red, fit Terrell en rallumant sa pipe.

— L'autre était plus jeune : assez frêle, longs cheveux noirs jusqu'aux épaules, visage mince.

— Ça te dit quelque chose? demanda Terrell en regardant Lepski.

Lepski secoua la tête.

— Non, absolument rien. (Puis il fronça les sourcils et fit claquer ses doigts.) Une minute. Ça pourrait bien être le barman de Solo. Il arrive en début de saison. Je l'ai vu l'année dernière. Il correspond au signalement. Il s'appelle Randy... quelque chose... Broach? Un nom comme ça. Ecoutez, Chef si j'allais dîner là-bas, ce soir? Solo m'a invité à l'œil avec ma femme. Ça me donnerait un prétexte pour mener ma petite enquête.

Terrell réfléchit un moment, puis hocha la tête.

— Oui, mais tu fais ça discrètement, Tom, compris? On ne bouge pas tant que je n'ai pas reçu les renseignements sur Mitchell... compris? (Il regarda Beigler.) Toujours rien de Washington?

Beigler secoua la tête.

— Vous oubliez le décalage d'heures, Chef. On ne peut rien espérer avant plusieurs heures.

— Bon, eh bien, en attendant, je veux qu'on retrouve cette caravane, et en vitesse, dit Terrell.

Lepski se disputait avec sa femme. Rien de bien nouveau. Ils étaient mariés depuis trois ans, et, d'après les

calculs de Lepski, ils avaient eu une sérieuse engueulade deux fois par jour. Il avait rapidement fait quelques opérations, et était arrivé au total impressionnant de 2.190 prises de bec au cours desquelles, avait-il noté avec amertume, il avait eu le dessus environ 180 fois.

Il était arrivé chez lui à 18 h., heure des plus inhabituelles, car, généralement, il ne rentrait guère avant 21 h. Il trouva sa femme Caroll en train de lui préparer un goulash pour son dîner.

Caroll Lepski, âgée de vingt-six ans, grande, brune et jolie, était une jeune femme douée d'un esprit et d'une volonté très particuliers. Avant son mariage, elle était employée à l'American Express, où elle s'occupait des richards à longueur de journée; elle organisait leur emploi du temps et les conseillait sur tout. Cet emploi en avait fait une sorte de mademoiselle-j'ordonne, pleine de confiance en elle. Au contact de centaines de Messieurs-je-sais-tout plus irritables les uns que les autres, elle avait appris qu'une discussion menée avec logique et persévérance remportait généralement la victoire. Quoi que Caroll fût bien équipée pour affronter les problèmes de la vie moderne, c'était une cuisinière désordonnée mais convaincue. Chaque fois qu'elle préparait un repas, mis à part les sandwiches et les hamburgers, sa cuisine se transformait comme par enchantement en un véritable champ de bataille. Invariablement, elle salissait quatre casseroles quand une seule aurait suffi; invariablement, elle laissait le lait monter et déborder; invariablement, elle renversait par terre tout ou partie du repas, qu'elle ramassait ensuite à la cuillère pour lui faire réintégrer la casserole qu'il venait de quitter. Puis, sans prendre le temps d'essuyer les restes, elle effectuait dessus des glissades dignes d'une patineuse artistique. Mais Caroll avait beaucoup de caractère et d'acharnement. Une fois qu'elle avait décidé que Lepski aurait du goulash à dîner, la terre

pouvait trembler ou le ciel lui tomber sur la tête, il aurait son goulash.

Lepski la trouva en tenue passablement négligée; elle se débattait avec un pot de crème qui s'était renversé et dont le contenu formait une belle petite mare par terre. La soirée était chaude, la cuisine était chaude, et Caroll était suante et affairée.

Aussi, quand il lui annonça la nouvelle qu'il la sortait dîner en ville, et « pour l'amour du ciel, ma chérie, fais-toi belle, on va dans un endroit chic », elle fut partagée entre deux sentiments : continuer la préparation de son goulash, ou tout envoyer promener et tâcher d'être contente. C'était si rare que Lepski l'emmène quelque part, que l'invitation impromptue la remplit d'amertume au lieu de lui faire plaisir.

— Tu n'aurais pas pu me le dire ce matin? demanda-t-elle en repoussant une mèche de cheveux noirs qui lui tombait sur l'œil gauche. On a du goulash pour dîner.

Dans son impatience, Lepski se mit à danser d'un pied sur l'autre.

— Laisse tomber le goulash. On sort ce soir, et, je t'en supplie, ne t'embarque pas dans une discussion.

Remarque malheureuse s'il en fut, ce que Lepski comprit aussitôt qu'elle lui eut échappé. Caroll se raidit et se redressa.

— Est-ce à dire que c'est *moi* qui commence les discussions? demanda-t-elle.

Se rendant compte qu'il s'était mis dans une situation stratégique délicate, Lepski sourit hypocritement.

— Je n'ai rien dit de pareil. Commencer une discussion? Ecoute, chérie...

— Tu as dit : « Ne t'embarque pas dans une discussion. »

Lepski s'efforça de prendre l'air étonné.

— Vraiment j'ai dit ça? N'y pense plus. Je plaisantais. Bon, ce soir...

— Ta conception de la plaisanterie diffère de la mienne.

Lepski se passa la main dans les cheveux. Il fit deux petits pas sur sa gauche, puis deux petits pas sur sa droite, enfin, se sentant détendu, il reprit :

— D'accord, finies les plaisanteries. N'y pense plus, chérie. On va chez Domenico qui est un des trois meilleurs restaurants de la ville. Nourriture extraordinaire... plage sur la mer... musique douce... lumières tamisées... tout le tremblement!

Les yeux de Carroll se firent soupçonneux.

— Et pourquoi y allons-nous? demanda-t-elle. As-tu fait quelque chose que tu regrettes? C'est pour m'amadouer?

Lepski inséra son doigt dans son col de chemise et tira.

— On est invités, fit-il en élevant la voix. Le propriétaire de ce putain de restaurant m'a à la bonne, il m'a dit d'amener ma put... ma femme... et on y va. C'est gratuit.

— Est-ce que tu as besoin de dire des gros mots comme ça, Lepski?

Lepski demeura immobile. Son pouls battait à un rythme accéléré, et ça l'alarmait quelque peu.

— N'y pense plus, chérie, dit-il enfin. On est invités. Allons-y.

Carroll le regarda :

— Cet homme nous a invités? (Lepski hocha la tête d'un air idiot.) Qu'est-ce qu'il a fait?

Lepski fit le tour de la cuisine, en émettant le léger bourdonnement de l'abeille qui a perdu sa ruche.

— Il n'a rien fait. Il m'a à la bonne, c'est tout, répondit-il quand il fut en état de parler.

— Pourquoi?

— Comment veux-tu que je le sache, bon Dieu? Il nous a invités, c'est tout! On aurait peut-être dû faire l'amour ensemble pour que je trouve la raison de son invitation!

— J'apprécierais beaucoup que tu hurles un peu moins, Lepski, dit Carroll d'un ton sévère. Je suis sûre que c'est un truand qui veut se servir de toi.

— Bon... Bon... c'est un truand qui veut se servir de moi! Qu'est-ce que ça peut faire? On va dîner à l'œil!

Lepski secoua la main, car il venait de se brûler au contact d'un couvercle. Son langage devint si ordurier que Carroll se boucha les oreilles.

— Lepski! Vraiment, il y a des jours où tu me fais honte!

Lepski se suça les doigts.

— Bon, alors, tu te prépares? gronda-t-il. Est-ce que j'ai des chemises propres?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Tu as besoin de combien de chemises pour ce soir?

Lepski ferma brièvement les yeux.

— Je voulais dire: est-ce que j'ai une chemise propre que je peux mettre ce soir, bon sang?

— Evidemment. Tu n'as qu'à regarder. Qu'est-ce que je mets?

Invariablement, Lepski se sentait devenir enragé quand Carroll posait cette question. Carroll la posait toujours, et ça finissait toujours par une engueulade qui durait pendant des heures.

— N'importe quoi... tu sais bien... tu n'as qu'à être jolie, ça suffira. Est-ce que tu ne devrais pas arrêter ton fourneau?

Une heure plus tard, Lepski, assis dans le petit patio, une cigarette se consumant entre ses doigts, contenait à grand-peine une impatience qui faisait monter sa tension d'une façon alarmante.

Bien qu'il fût marié depuis trois ans, il n'avait jamais pu s'habituer aux méthodes de sa femme quand il s'agissait de s'habiller pour une soirée. Elle commençait par sortir de son placard toute sa collection de robes, qu'elle étalait sur le lit. Puis elle déclarait que toutes ses fringues étaient démodées et remontrait à Lepski, pris au piège dans la chambre, qu'elle aurait honte de se montrer dans une de ces robes, et qu'il devait lui-même avoir honte de n'être qu'inspecteur de 2<sup>e</sup> classe, alors qu'il pourrait très bien être sergent et toucher une solde en rapport.

Elle avait si souvent infligé ce traitement à Lepski que maintenant, ses reproches entraient par une oreille et sortaient par l'autre. Mais, tout en restant sourd à ce monologue, il n'en avait pas moins conscience que le temps passait.

Après avoir astucieusement suggéré qu'elle devrait porter une robe noire chic, il lui dit qu'elle ferait un malheur dans une pareille toilette et s'entendit répondre — comme il s'y attendait — qu'il était complètement fou d'imaginer qu'elle irait en noir dans un restaurant du bord de mer. Finalement elle choisit une robe rouge et blanche, qu'il désirait lui voir porter de toute façon, mais dont il n'avait pas parlé, sachant très bien que s'il l'avait poussée à la mettre, ç'aurait été le prétexte d'une discussion interminable.

Il avait réussi à s'évader de la chambre, s'était versé un double whisky, et à présent, il attendait qu'elle eût mis la dernière main à sa toilette.

Peu après 19 h 15, elle apparut sur la terrasse, et Lepski la regarda de tous ses yeux. Elle était si élégante, si immaculée, si jolie, qu'il se leva, avec cette petite lueur dans le regard dont toute épouse comprend immédiatement la signification.

— Ne sois pas cochon! Lepski! Surtout, ne me touche pas! dit-elle d'un ton sans réplique.

Lepski, comprenant que ce n'était pas le moment, se contenta de la lorgner d'un air égrillard.

— Madame Lepski, je vous donne rendez-vous pour ce soir, dit-il. Le poète qui a écrit que quelque chose s'agitait dans les profondeurs de la forêt devait penser à vous.

Caroll réprima un éclat de rire, puis reprit son air sévère.

— Ne sois pas vulgaire. Bon... comment tu me trouves?

— Merveilleuse, splendide, somptueuse! Allons-y!

Alors qu'il se dirigeait vers la voiture, Caroll dit :

— Attends une minute!

Lepski s'arrêta et commença à marmonner entre ses dents. Il la regarda, se força à sourire, puis demanda, lourdement sarcastique :

— Qu'est-ce qu'il y a encore? Une échelle à ton bas? Une bretelle de ton soutien-gorge qui a sauté? Tu as oublié ton sac? Pas de mouchoir? Ta gaine tourne? Qu'est-ce que c'est, au juste?

— Ne fais pas l'andouille. Je viens de te regarder. Tu ne sors pas avec moi comme ça.

Lepski la regarda, bouche bée.

— Moi? qu'est-ce que j'ai? Chemise propre... Pli de pantalon impeccable... rasé de près. Permettez-moi de vous dire, madame Lepski, que n'importe quelle femme de cette ville serait fière d'être vue en ma compagnie.

— Si tu t'imagines que je vais sortir avec toi, si tu gardes ton pistolet, tu te gourres! Et il faudrait être aveugle pour ne pas voir la bosse que fait ton étui sous ton veston. Tu t'imagines que je veux qu'on me prenne pour une femme de flic?

Lepski se passa la main sur la figure.

— Parce que tu n'es pas une femme de flic? demanda-t-il, la voix légèrement stridente.

— Ce n'est pas la peine de s'en vanter. Lepski, laisse ton pistolet!

Après avoir relâché sa cravate, Lepski émit un bourdonnement ressemblant à celui de l'abeille prisonnière d'une bouteille et ressentit le désir lancinant de flanquer un bon coup de pied dans le poste de télévision; ce n'est qu'au prix d'un prodigieux effort qu'il se retint de s'arracher les cheveux.

— Ecoute, chérie, c'est le règlement, dit-il d'une voix sourde. Je suis obligé de porter un pistolet! Fais semblant d'être aveugle! Fais même semblant de me prendre pour un flic! Allons-y!

— Je ne vais pas avec toi dans un restaurant chic si tu gardes ton pistolet!

Au ton qu'elle prit, il jugea que c'était une décision définitive. Il savait que la discussion pouvait durer pendant deux heures sans le mener nulle part. Comme il avait envie de se taper un gueuleton à l'œil, il détacha son harnais qu'il jeta sur le canapé avec quelque violence.

— Inutile de faire toutes ces histoires, dit tranquillement Carroll. Un caractère explosif, c'est bien... C'est viril... mais ne verse pas dans l'infantilisme, s'il te plaît.

Lepski émit un bruit qui ressemblait à s'y méprendre au chevrottement d'une chèvre distraite.

— Alors, on y va, oui ou non?

Carroll le regarda, sincèrement étonnée.

— Mais je t'attends. C'est toi qui nous retardes.

Les veines du cou tendues comme des câbles d'acier sous tension, Lepski marcha d'un pas mécanique vers sa voiture.

Le samedi soir, il y avait toujours foule au restaurant Domenico, et ce soir-là ne faisait pas exception.

Le personnel était sur les dents. Solo avait demandé à Harry d'aider au bar. Nina avait abandonné son rôle habituel d'hôtesse qui se consacre à charmer les hommes d'affaires. Elle aussi servait les consommations et prenait les commandes.

Manuel circulait prestement dans le restaurant; il précédait les clients qu'il installait et leur donnait le menu, avant de repartir en flèche vers l'entrée où d'autres dîneurs attendaient, impatients qu'on les conduise à leur table. Alors qu'il gagnait le couloir pour la quinzième fois, il s'arrêta pile, comme s'il était rentré dans un mur.

La vue de Tom Lepski accompagné d'une grande jeune femme brune que Manuel reconnut pour la femme de l'inspecteur lui fut une surprise désagréable.

— Tiens, monsieur Lepski! fit-il, découvrant toutes ses dents en un sourire hypocrite. Quelle bonne surprise!

— Solo nous a dit de venir... alors, nous voilà, déclara Lepski, un peu gêné de se trouver dans une telle affluence.

— Mais bien sûr. (Manuel tenait toujours trois tables en réserve pour des occasions comme celle-là.) Nous sommes ravis de vous avoir... par ici, s'il vous plaît.

Il les escorta jusqu'à une table de coin, les installa, claqua les doigts pour appeler un serveur, sourit de toutes ses dents et se reprécipita vers l'entrée.

Dès que les derniers clients commencèrent à être moins nombreux, Manuel se rua vers la cuisine pour prévenir Solo de la présence de Lepski.

Travaillant sous pression, Solo grimaça, et fit signe à Manuel de s'en aller.

— Donne-lui tout ce qu'il veut... ce qu'il y a de mieux... Aux frais de la maison.

Alors que Manuel rentrait dans la salle du restaurant, Harry sortit du bar, portant un plateau de consommations.

— Table quatre, dans le coin, lui dit Manuel. Prends leur commande. C'est aux frais de la maison.

Ce n'est qu'en arrivant près de la table que Harry comprit qui était son client.

— Salut, Mitchell, dit Lepski en le regardant de ses yeux de flic. Vous me remettez?

— Monsieur Lepski, répondit Harry, impassible.

— Exact. Comment ça marche pour vous?

Harry le regarda à peine, puis se tourna vers Carroll.

— Qu'est-ce que vous prendrez, Madame?

Carroll ressentit un petit choc. Elle pensa que ce grand costaud était le mâle le plus séduisant qu'elle eût jamais rencontré.

— Pourrais-je avoir un Tom Collins, s'il vous plaît? fit-elle avec un sourire que Lepski ne lui avait plus vu depuis qu'ils étaient mariés.

— Moi, je prendrai un double scotch on the rocks, déclara-t-il sèchement en fusillant Carroll du regard.

— Tu ne crois pas que ça fait beaucoup, Tom? dit Carroll, parfaitement consciente d'avoir éveillé une jalousie qu'elle pensait morte depuis longtemps. Tu as déjà bu à la maison. (Puis, levant les yeux sur Harry :) Apportez à mon mari un petit scotch avec beaucoup de glace, s'il vous plaît.

Harry s'éloigna.

— Ecoute, chérie, je connais ma capacité, dit Lepski avec animation. Est-ce que tu voudrais, s'il te plaît...

— Mais je ne veux pas que tu te saoules.

Lepski émit une sorte de bruit sifflant à affoler un serpent.

— Ne bois pas si tu n'en as pas envie, mais moi, je veux profiter de ma soirée!

Pendant qu'ils se disputaient, Harry, arrivé au bar, avertissait Randy que Lepski était dans le restaurant. Randy faillit lâcher le shaker qu'il était en train de manipuler.

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici? demanda-t-il, le souffle coupé.

— Dîner à l'œil, et probablement faire sa petite enquête. Ne t'énerve pas, Randy. Un Tom Collins avec double gin, et un double Scotch on the rocks.

Randy prépara les boissons.

— Il t'a vu avec la valise de Boule-de-billard, Harry, dit-il en posant les verres sur le plateau de Harry. Tu crois que...

— Pas d'affolement. Il ne peut rien prouver. Il n'a pas de témoins. (Harry prit son plateau.) Bois donc un coup.

Et il s'éloigna.

Alors qu'il arrivait près de la table de Lepski, Manuel était en train de prendre leur commande. Voyant ce qu'on lui avait servi, Lepski adressa un clin d'œil à Harry.

Manuel se montrait très expansif :

— Solo aimerait que vous goûtiez sa spécialité, madame Lepski. (Il s'inclina vers Carroll, et sourit jusqu'aux oreilles.) Canard à l'étuvée avec des poivrons verts. Je vous conseille des huîtres frites sur canapé de crevettes pour commencer. Qu'en pensez-vous?

Carroll était au comble de l'extase.

— Ne dites plus rien... je vous fais confiance, fit-elle. Manuel regarda Lepski.

— La même chose pour vous, monsieur Lepski?

— Pour moi, ce sera un steak.

Carroll poussa un soupir exaspéré.

— Voyons, Tom, pour l'amour du ciel! Tu ne peux pas manger autre chose que des steaks? Ce canard à l'étuvée...

— Je prendrai un steak, dit Lepski avec fermeté. Est-ce qu'un homme n'a pas le droit de manger ce qu'il veut, pour l'amour du ciel?

— Bon, si tu veux un steak... prends un steak!

Une heure vingt plus tard et le repas terminé, Lepski ressentit un petit tiraillement de conscience. Pendant qu'ils attendaient leur café, il estima qu'il était temps de se mettre au travail, mais il savait que ce serait catastrophique de révéler à Carroll qu'il était ici en service commandé.

— Chérie, je vais pisser un coup, dit-il, en repoussant sa chaise.

— Lepski! Ce que tu peux être grossier! Tu ne peux pas dire que tu vas aux toilettes? demanda Carroll d'un air outragé.

Son mari la regarda d'un air ingénu.

— C'est bien ce que j'ai dit. Tu ne bouges pas. Si tu veux quelque chose, tu appelles le rasta mexicain.

Il se leva, et avant que Carroll ait eu le temps de comprendre qu'il avait autre chose en tête qu'une visite aux toilettes, il traversa rapidement le restaurant et se retrouva sur l'allée cimentée menant à la cuisine.

Le voyant sortir, Manuel appuya sur un bouton qui déclenchait un bourdonnement dans la cuisine, pour avertir Solo du danger. Solo, en plein travail, préparait un plat pour quatre personnes, et il laissa échapper un juron.

Lepski s'avavançait dans la nuit; en passant près de la cuisine, il jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut que Solo était occupé à ses fourneaux. Il entendit une voiture arriver, regarda en direction du parking et vit une Mercedes blanche se ranger sous l'un des grands réverbères.

La voiture retint l'attention de Lepski. Il s'arrêta pour surveiller une femme qui en descendait. Il reconnut Mme Carlos, la femme d'un des hommes les plus riches de Paradise City. Il la regarda à peine. Mais il fixa son attention sur le petit homme trapu qui tenait la portière pendant qu'elle descendait.

Lepski travaillait en se fiant à ses intuitions. Dès qu'il

eut vu l'homme, il fut persuadé, d'après sa carrure, que c'était l'assassin de Mai Langley. Il glissa sa main dans son veston pour y prendre son pistolet, puis il se souvint qu'à cause du snobisme de Carroll, son arme se trouvait en ce moment sur le canapé de son living-room. Il se mit à transpirer sous les bras. Cet homme, qui appuyait sa solide carcasse contre la voiture, en allumant une cigarette, était peut-être un tueur. Pour Lepski, l'alternative était la suivante : téléphoner au commissariat pour demander de l'aide — auquel cas il lui faudrait reconnaître qu'il n'avait pas d'arme et expliquer pourquoi — ou bien prendre un risque, en s'attaquant tout seul à l'adversaire, avec l'espoir qu'on ne jouerait pas du revolver.

Il dansa d'un pied sur l'autre, en proie à l'indécision. Il était sûr que, s'il perdait les pédales, il pouvait dire adieu à sa promotion. Il ne lui vint même pas à l'idée qu'il n'avait qu'à retourner dans le restaurant, s'asseoir près de Carroll, et continuer à profiter de sa soirée. Lepski avait commencé tout en bas de l'échelle, comme simple agent de la police, et, au cours des ans, le Code criminel lui était devenu une seconde nature. Il n'hésita que quelques secondes, puis il sortit de l'ombre, traversa le parking et s'approcha de la Mercedes.

Le petit gros le regarda et se raidit. D'un geste parfaitement naturel, il défit le bouton de sa veste très ajustée qui s'ouvrit. Ce qui apprit à Lepski que l'homme portait un pistolet.

Lepski l'observa, en tâchant d'imaginer à quoi il pouvait bien ressembler avec un mouchoir qui lui masquait le visage. Cela le convainquit encore davantage qu'il se trouvait en présence de l'assassin.

— Police, dit-il de sa voix de flic. Qui êtes-vous ?

Sous la lumière crue, Lepski vit les yeux de l'homme briller, puis se détourner.

— Je ne comprends pas, dit l'homme. Je suis le chauffeur de Mme Carlos.

— Votre nom? demanda Lepski en s'avançant légèrement.

S'il pouvait seulement décocher un bon punch à ce rasta, songeait-il, il lui prendrait son pistolet. Mais l'homme recula.

— Je ne comprends pas, répéta-t-il. Je suis Fernando Cortez. Je travaille pour Mme Carlos.

— Parfait, Cortez, dit Lepski, le cœur battant la chamade. Les mains en l'air! Allez... les mains en l'air!

« Ce bluff, pensa-t-il avec tristesse, ne convaincrat même pas un nourrisson. » En tout cas, il n'eut aucun effet sur Cortez qui resta immobile, en regardant fixement Lepski.

— Je ne comprends pas. Je suis le chauffeur de Mme Carlos.

— Je sais, je ne suis pas sourd. Donnez-moi votre pistolet!

Cortez hésita.

— Je l'ai toujours sur moi pour protéger Mme Carlos.

— Donnez-le moi.

Lepski tendit une main qui ne tremblait pas, mais il transpirait abondamment. Cortez hésita de nouveau, puis recula d'un pas.

— Ça va, flic, le voilà! grogna-t-il.

Comme par enchantement, le pistolet fut dans sa main, et il le braqua sur Lepski.

Dans la fraction de seconde où Lepski vit l'arme il reconnut que c'était un Walther 7.65: le même type de pistolet qui avait tué Mai Langley.

Il bandait tous ses muscles dans l'attente d'un coup de feu quand un grand coup asséné en vache par derrière lui fit voir trente-six chandelles.

## CHAPITRE VIII

Son café achevé, Caroll consultait sa montre avec impatience quand elle vit Manuel, le maître d'hôtel, se frayer un chemin entre les tables et se diriger vers elle. Arrivé à sa hauteur, il lui décocha le genre de sourire navré réservé généralement aux gens à qui on annonce de mauvaises nouvelles.

— Excusez-moi, madame Lepski, dit-il d'une voix basse et confidentielle en se penchant vers elle. Il est arrivé un petit ennui à votre mari. Ne vous inquiétez pas. Ça arrive de temps en temps, mais c'est la première fois dans notre établissement.

Caroll écarquilla les yeux.

— Quel ennui? Expliquez-vous. Il est blessé?

— Non... non... non... Bien sûr que non. Il s'est juste évanoui. La chaleur peut-être... ou un léger abus de Scotch.

Caroll se leva

— Quoi... mon mari est saoul?

— Enfin, on pourrait le dire (Voyant les yeux de Caroll flamber de colère, Manuel pensa qu'il était bon de prendre un ton supérieur.) Comme je le dis toujours, madame Lepski, certains supportent l'alcool, d'autres, pas.

Caroll s'empourpra. Elle se sentait furieuse et humiliée.

— Où est-il?

— Nous l'avons mis dans sa voiture, madame Lepski. Il sera complètement rétabli demain matin. Quelqu'un va vous accompagner. Vous aurez besoin d'aide pour le mettre au lit. (Manuel lui découvrit ses dents en un large sourire de sympathie.) Ne vous inquiétez pas, madame Lepski. Ce sont des choses qui arrivent... désolé.

Caroll attrapa son sac et gagna la sortie, persuadée que toute la salle avait les yeux fixés sur elle. Le temps d'arriver à la porte, elle était dans une telle rage qu'elle en avait presque perdu le souffle.

Manuel trotta derrière elle.

— A droite, madame Lepski, dit-il.

Caroll traversa le parking au pas gymnastique, se dirigeant vers la Wildcat de Lepski qu'elle distinguait vaguement dans l'ombre. Près de la voiture se tenait le beau gars à qui Lepski avait parlé, en l'appelant Mitchell. Il recula un peu quand elle atteignit la voiture. Elle jeta un coup d'œil sur le siège arrière où son mari était assis, la tête sur le dossier, les yeux clos. Comme la vitre était baissée, elle sentit une forte odeur de whisky.

Caroll hésita, un peu inquiète. Elle n'avait jamais vu son mari dans cet état. Comment avait-il pu se saouler à ce point en si peu de temps?

— Ne vous frappez pas, madame Lepski, dit Manuel avec douceur. Ça arrive tout le temps. Harry vous conduira et vous aidera à l'arrivée.

— Vous êtes sûr qu'il n'a rien de grave? demanda Caroll d'une voix tremblante.

— Rien de grave. Peut-être une bonne migraine demain matin, mais rien de plus.

Manuel commença à s'agiter. Bon Dieu! Qu'est-ce qu'elle attendait pour monter dans sa voiture et vider les lieux? Il avait une salle de restaurant pleine de monde qui réclamait ses services.

Soudain, un ronflement sonore sortit de la voiture.

Ce bruit révoltant agit sur Caroli comme une étincelle dans une poudrière. Elle monta dans sa voiture, claqua la portière et fit ronfler le moteur. Alors qu'elle se dirigeait vers la sortie du parking. Manuel fit un signe à Harry qui monta dans le break de Solo et la suivit.

Harry était perplexe. Il était en train de servir des consommations quand Manuel lui avait dit que Solo le demandait. Il avait trouvé le patron à genoux auprès de Lepski complètement inconscient.

— Regarde-moi ça! avait dit Solo, d'un ton outré. Je l'ai prévenu que c'était aux frais de la maison, et il déshonore mon établissement. Mais sens-moi ça! On dirait qu'il a pris un bain de whisky.

Harry se pencha sur le corps de Lepski, étendu de tout son long sur le ventre. La forte odeur d'alcool qu'il dégageait le fit reculer.

— Il n'a rien?

— Rien? Il est beurré, oui! dit Solo d'un ton amer. Bon, écoute-moi bien, Harry. Sa femme est au restaurant. Tu vas prendre ma voiture et l'aider à rentrer, hein? Tu le mettras au lit. Tu la calmeras. C'est très mauvais pour mes affaires. Aide-moi à le mettre dans sa voiture.

Pendant qu'il ruminait tout ça, la Wildcat filait devant lui à tombeau ouvert. Harry avait du mal à la suivre. Les feux de stop s'allumèrent quand la Wildcat quitta la grand-route pour s'engager à une vitesse folle sur une petite route sinueuse. Harry renonça à la suivre. Si cette femme avait l'intention de se tuer, c'était son affaire. Mais il n'allait pas risquer sa peau sur une pareille route.

Il perdit la Wildcat de vue pendant quelques minutes, puis les feux de position reparurent sur une portion de route droite menant à un lotissement. La Wildcat s'arrêta en grinçant de tous ses pneus devant une maison

à un étage, avec une pelouse minuscule, un patio et un garage.

Harry sortit du break en même temps que Carroll descendait de la Wildcat.

— Je ne peux pas vous dire combien j'ai honte! fit Carroll quand il la rejoignit.

Harry la regarda. Les phares des deux voitures les éclairaient distinctement.

— Honte? dit-il en souriant. Il n'y a vraiment pas de quoi!

— Je serais capable de le tuer!

Harry alla à la Wildcat, saisit solidement Lepski, qu'il tira hors de la voiture, puis il le chargea sur ses larges épaules.

Carroll ouvrit la porte, et précéda Harry et son chargement dans un hall minuscule, puis dans l'escalier, et enfin dans la petite chambre d'amis.

— Posez-le là, dit-elle.

Quittant la pièce, elle redescendit l'escalier et entra dans le living room. Elle alluma et resta un bon moment immobile à combattre sa fureur. « Parfait, pensa-t-elle, alors comme ça Lepski se saoule. Parfait, eh bien, ce qui est bon pour Lepski est bon pour moi! »

Elle se dirigea vers le bar, se versa un triple gin, et ajouta un soupçon de soda, puis les yeux fermés elle l'avalait goulûment en deux gorgées. Comme la pièce vacillait autour d'elle, elle se cramponna au bar, dans un grand tintement de bouteilles et de verres. Elle respira à fond, et alla, d'un pas mal assuré, jusqu'au canapé où elle se laissa choir de tout son haut, en se demandant si elle allait être malade.

Le temps que Harry couche Lepski et redescende, Carroll avait fait une nouvelle visite au bar; elle était tellement saoule qu'elle ne pouvait plus se tenir debout.

« Quel beau gars! pensa-t-elle en regardant Harry entrer dans la pièce. Je vais coucher avec lui. Je serai

infidèle pour la première fois depuis mon mariage. Il va me déshabiller, et je gémirai de volupté! »

— Ne vous inquiétez pas, madame Lepski, dit Harry. Laissez-le dormir, c'est tout.

— Moi, m'inquiéter? Trop drôle! C'est bien le dernier de mes soucis! Prenez un verre, Harry... vous voulez bien que je vous appelle Harry?

Il la regarda avec attention et se rendit compte qu'elle était saoule comme une grive.

— Appelez-moi comme vous voulez.

— Harry... j'aime ce nom... prenez un verre avec moi.

— Non, merci. Il faut que je rentre. Le samedi soir, on est très occupés.

Elle se mit à pouffer.

— Eh bien, ce soir, occupons-nous... vous et moi. Venez près de moi, Harry.

Elle se renversa sur le canapé, la robe retroussée, et allongea les jambes en l'appelant à elle.

Harry tourna le commutateur, et la pièce se trouva plongée dans l'obscurité. Puis silencieusement, il passa dans le hall et sortit dans la nuit pour regagner sa voiture.

Terrifiée de ce qu'elle faisait, le corps crispé dans l'attente des mains de Harry qui allaient lui arracher sa robe, Carol ne bougeait pas, le cœur battant la chamade, les yeux clos.

C'est seulement quand elle entendit la voiture démarrer et s'éloigner qu'elle comprit qu'il était parti.

De la chambre d'amis, parvint un ronflement sonore.

Elle s'enfonça le visage dans un coussin et éclata en sanglots.

Harry s'éveilla.

Par la vitre sans rideaux de la fenêtre, il regarda la

lumière grise de l'aube. Il consulta sa montre. Il était 5 h. 30. Il se leva, alla dans la kitchenette et brancha la cafetière électrique. Puis il entra dans la salle d'eau, enleva son pyjama et prit une douche qui le réveilla. Il s'essuya, se rasa, puis retourna à la cuisine et débrancha la cafetière. Il revint dans la chambre, portant une tasse de café fort qu'il posa sur la table, et s'habilla. Tout en sirotant son café, il regarda l'heure et constata qu'il avait encore un quart d'heure devant lui avant de se rendre au hangar du bateau. Il se renversa en arrière, la tasse à la main, et se mit à penser à la soirée de la veille.

Il ne croyait pas que Lepski était saoul. Seule solution évidente à cette énigme : quelqu'un — probablement Solo — avait matraqué Lepski et l'avait étendu sur le carreau. « Mais pourquoi? » se demanda Harry. Quand il avait quitté la maison de Lepski, il était rentré au restaurant. Solo était trop occupé à servir les dîneurs tardifs pour prendre le temps de lui parler. L'établissement n'avait fermé qu'à 1 heure du matin, et, à cette heure-là, Solo était déjà couché, de sorte que Harry n'avait pas eu l'occasion de le voir.

Avant de regagner sa cabine, Harry avait passé un court moment avec Nina. Elle le regardait avec des yeux brûlants de désir.

— Je serai au bateau à six heures, avait-elle dit, et Harry avait hoché la tête.

Randy l'avait rejoint sur le chemin de la cabine.

— Qu'est-ce qui se passe? avait demandé Randy. Qu'est-ce qui est arrivé à Lepski?

Harry était entré dans la cabine de Randy et s'était assis sur le lit. Il avait attendu que Randy ait tiré les rideaux et fermé la porte, puis il avait dit :

— Tu veux savoir ce qui lui est arrivé? Je n'en suis pas sûr, mais ça se devine facilement. Je crois que Solo l'a matraqué et ensuite l'a inondé de whisky pour

faire croire qu'il était beurré. Je l'ai ramené chez lui, je l'ai couché et j'ai calmé sa femme.

Les yeux de Randy lui sortaient de la tête.

— Tu plaisantes! Solo n'irait jamais matraquer un flic!

— Tu as peut-être raison, j'en sais rien, dit Harry tranquillement. Mais c'est comme ça que je vois les choses.

— Mais pourquoi?

— Lepski avait peut-être vu quelque chose... je ne sais pas.

Harry s'arrêta pour regarder Randy.

— Ecoute, pour toi, c'est le moment de filer.

Randy resta bouche bée.

— Comment ça... filer? Tu m'as dit toi-même que je devais rester et bluffer en attendant que ça se tasse.

Harry hocha la tête.

— La situation a évolué. Je sais que je t'ai dit ça, mais maintenant, ce n'est plus la même chose. Dès que Lepski va faire surface et empoigner un téléphone, la maison va grouiller de flics. Tu n'as aucune chance de t'en tirer. Suis mon conseil, Randy, file tout de suite.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire?

— Demain matin de bonne heure, je vais à l'île de Sheldon avec Nina.

— Avec Nina? s'écria Randy effrayé. T'es dingue!

— Randy, c'est un jeu pour grandes personnes. Ça te dépasse. Prends tes affaires et tire-toi, dit Harry. Tu es un brave même. J'ai peur qu'il t'arrive quelque chose. Débîne-toi.

— Me débîner? s'exclama Randy. Mais tu m'as dit toi-même qu'on n'arriverait jamais à échapper aux flics. Et maintenant, tu me dis de me débîner. Qu'est-ce que tu as? Ça ne va pas?

Harry sortit son paquet de Camel de sa poche de chemise tout en regardant pensivement Randy.

— J'ai sommeil, Randy. Va-t-en. Tu veux que je te fasse un dessin? Allez, mets les voiles!

Il se leva et se dirigea vers la porte.

Randy se jeta devant Harry pour l'empêcher de sortir.

— Pas si vite! fit-il. Je ne comprends rien à toutes tes histoires! Il faut que tu m'expliques! Tous ces trucs sur Boule-de-billard! Tu as dit qu'on en tirerait peut-être du fric!

— Il y a peut-être une chance, Randy, mais pas pour toi. Fais ce que je te dis... file, dit Harry avec impatience.

— Tu vas vraiment aller à Sheldon avec Nina?

— Oui... Gueule pas comme ça.

— Je t'ai prévenu!

Randy se mit à trembler.

— Solo s'en apercevra, et il te tuera! Ecoute, tu es mon ami! Tu m'as sauvé la vie! Je te dois bien ça! Ne va pas à Sheldon avec Nina!

— J'irai.

— Tu veux te mesurer avec Solo, ma parole? Il te tuera, Harry! C'est une crapule! Ce ne sera pas un combat régulier. Je le connais!

Harry avait repoussé Randy, ouvert la porte et était sorti dans la nuit. Il s'était arrêté.

— Tire-toi, Randy. T'en fais pas pour moi.

Repensant à tout ça, Harry jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était temps de partir. Il s'agenouilla près de son lit, souleva une lame du plancher et prit le pistolet automatique de Boule-de-billard ainsi que la boîte de cartouches. Il les mit dans un sac de plage, avec son maillot et deux paquets de cigarettes, puis quitta la cabine.

Comme il se demandait si Randy était parti, il regarda sa cabine et vit que les rideaux étaient tirés. Il ne voulait pas s'embarrasser plus longtemps de Randy. Il

l'avait prévenu. S'il n'était pas parti, sa peau ne valait pas cher.

D'un pas rapide, il se dirigea vers le hangar du bateau entouré de haies vives et de palmiers.

Nina l'attendait déjà.

Le bateau de Solo était un bimoteur de sept mètres, avec cabine à l'arrière. Il monta à bord, et la vedette s'éloigna aussitôt en bondissant sur les vagues vers la haute mer.

Nina portait un bikini. Elle lui sourit quand il la rejoignit dans le cockpit.

— Tu as pris du café, Harry?

— Bien sûr.

De nouveau, elle lui sourit.

— Ça te plaira, Sheldon! Rien que toi et moi, et les petits oiseaux! (Elle lui prit la main.) Je t'ai tellement attendu... mais attendu!... j'avais l'impression que dimanche n'arriverait jamais!

Le bateau fendait la mer, emporté par la puissance de ses moteurs. Harry regarda vers la cabine.

— Bath de rafiote, dit-il.

— Oui, pas mal. (Nina le regarda d'un air incisif comme il se mettait en devoir de sortir du cockpit.) Où vas-tu?

— Jeter un coup d'œil.

Il couvrit toute la longueur du pont jusqu'à la cabine, qui était assez spacieuse pour contenir quatre couchettes. Les rideaux étaient tirés sur les hublots, et, quand il essaya d'ouvrir la porte, il s'aperçut qu'elle était fermée à clé. Les sourcils froncés, il observa le panneau pendant un moment, puis retourna dans le cockpit.

— La cabine est bouclée.

— Je sais. Il y a des trucs à papa. Elle est toujours fermée. Je ne m'en sers jamais.

— Quel genre de trucs?

— Je ne sais pas... Des trucs.

Elle sourit, mais il vit que ses yeux s'étaient durcis. Il s'assit à côté d'elle sur la banquette.

— Parle-moi de Sheldon. Tu y vas souvent?

— Une fois par mois, à peu près.

— J'ai entendu parler de l'île. Il était question du Funnel. Est-ce que ça te dit quelque chose? demanda Harry d'un air détaché.

— C'est une passe entre les rochers. Autour de l'île, les marées sont très dangereuses. Une fois tous les trois mois environ, les eaux sont assez basses pour qu'on puisse franchir la passe... qui mène à une grotte merveilleuse. Elle a des parois phosphorescentes. J'y suis allée deux fois. Il faut faire très attention. Si la marée monte pendant qu'on y est, on peut rester coincé pendant trois mois.

Harry alluma une cigarette. Il pensait à la note qu'il avait trouvée dans la valise de Boule-de-billard: *Le Funnel. Sheldon. 1.1.07.45.27 mai.*

— Quand les eaux sont assez basses, est-ce qu'un bateau comme celui-ci peut pénétrer dans la grotte?

— Oui. J'y suis allée dans ce bateau. Sans rester longtemps. Je n'ai fait qu'entrer et sortir.

— Parce que la marée peut monter si vite que ça?

— Parfaitement. Quelquefois en l'espace d'une heure. La mer monte vite. C'est pour ça que les touristes ne visitent jamais la grotte.

— Alors, on ne pourra pas la visiter aujourd'hui?

— Pas en bateau. (Elle le regarda.) Tu voudrais la visiter?

— Bien sûr... quand est-ce que les eaux seront assez basses?

— Dans une semaine à peu près... pas dimanche prochain... probablement vers mercredi, quand on travaillera. Mais si tu tiens vraiment à la voir, on peut y aller à la nage.

— C'est possible? (Elle hocha la tête.) Tu l'as déjà fait?

— Oh, non. Toute seule, je ne pourrais pas. C'est trop dangereux. (Elle posa sa petite main brûlante sur le bras de Harry.) Mais avec toi, ce n'est pas pareil. Tu es un nageur hors classe. Un champion olympique.

— Je sais nager. Qu'est-ce qu'il y a de si dangereux?

— Il faut nager sous l'eau un bon moment, et le courant est très fort. (Après une pause, elle poursuivit) : Il y a des bouteilles d'oxygène dans ce placard. (Elle montra une porte.) On peut y arriver si tu m'aides.

Harry prit l'air songeur.

— Non... j'aime mieux pas. J'irai peut-être tout seul, mais pas avec toi. Je ne veux pas risquer un accident.

Elle eut un mouvement d'impatience.

— Je veux y aller! Je suis bonne nageuse, Harry... je t'assure! On pourrait s'encorder; comme ça, si j'étais en difficulté, tu pourrais m'aider.

— C'est si dur que ça?

— Enfin, bon Dieu! je croyais que tu étais bon nageur!

— Je sais nager. (Il réfléchit un moment pendant qu'elle l'observait.) Bon, entendu. Il ne peut pas nous arriver grand-chose avec les bouteilles.

Il se glissa le long du banc jusqu'au placard qu'elle lui avait indiqué, l'ouvrit et sortit les appareils de plongée.

— Tu veux du café, Harry?

— Et comment!

Il vérifia l'équipement, fut satisfait de constater qu'il était en bon état, puis, se tournant vers elle, il prit la tasse en plastique qu'elle lui tendait.

— Il y a une corde en nylon dans le placard et deux ceintures, dit-elle.

Harry but son café, puis se tourna et fouilla dans le

placard. Dans le fond, il y avait un tas de cochonneries, dont un sac en plastique qui contenait une paire de lunettes anti-phares, un chemisier en coton noir et un foulard blanc.

Il tournait le dos à Nina qui ne pouvait pas voir ce qu'il faisait.

— Tu as trouvé, Harry?

Il enfouit le sac en plastique dans le fouillis. Puis, il aperçut un rouleau de filin de nylon. Visage impassible, il fit face à Nina, le filin à la main.

— C'est ça?

— Oui. Tiens le gouvernail. Je vais chercher les ceintures.

— Non, ça va... je les ai.

Il tira du fouillis deux ceintures munies d'anneaux de métal.

Il voyait la femme à la Mustang, cachée derrière ses lunettes anti-phares, un foulard blanc sur la tête passé dans l'encolure d'un chemisier de coton noir. Il ferma la porte du placard, se retourna et alluma une cigarette.

Il pensait à ce que Joe, le barman, lui avait dit : *Vous n'avez aucun ami ici, monsieur Harry, à part moi et Randy. Aucun ami... et je pèse mes mots. Et vous n'avez pas fini d'avoir des ennuis.*

— Qu'est-ce que tu as, Harry? demanda sèchement Nina.

— Rien. (Il la regarda.) Pourquoi veux-tu que j'aie quelque chose?

— Tu avais l'air distrait.

— Je dois être du genre distrait.

— Mais à quoi pensais-tu?

Harry tira une longue bouffée de sa cigarette, et rejeta la fumée par les narines.

— Tu partages tes pensées avec quelqu'un, Nina? Elle fronça les sourcils.

— Quelquefois.

— Mais pas souvent?

— Non, pas souvent.

— Alors, on est pareils. (Il but son café.) Tu veux une cigarette?

— Non, merci. (Elle le regarda, hésita, puis poursuivit) : Tu pensais pourtant bien à quelque chose, Harry?

Juste sur l'horizon, il voyait se dessiner la silhouette d'une petite île.

— C'est Sheldon? demanda-t-il en faisant un geste dans cette direction.

— Oui.

— Tu crois qu'on peut aller dans le Funnel tout de suite!

— Oui... c'est mieux, de bonne heure... Il y a moins de remous. Tu tiens vraiment à la voir, cette grotte, hein?

— Bien sûr. On a tout le temps devant nous pour le reste. (Il la regarda en souriant.) A quelle heure doit-on rentrer?

— Avant la nuit. J'ai apporté tout ce qu'il faut pour manger.

— Ton père sait que tu as pris le bateau?

— Oui, je l'ai prévenu hier soir. Il dort presque tout le dimanche. Il ne se lève jamais avant le dîner.

Harry hocha la tête. Il regarda la cabine fermée à clé à l'autre bout du pont, puis, tirant un couteau de sa poche, il coupa une longueur de filin. Il en attacha une extrémité à l'anneau métallique de l'une des ceintures, et fit de même pour l'autre.

— Tu tiens vraiment à venir? demanda-t-il.

— Bien sûr. C'est formidable à l'intérieur. Je n'y suis allée que deux fois en quatre ans.

Il alla à l'autre bout du pont d'où il découvrait toute l'île qui se rapprochait rapidement. C'était une masse de rocs volcaniques qui dominaient abruptement la

mer, avec de nombreux oiseaux de mer : mouettes, cormorans et pélicans nichés dans les creux de la roche.

Vingt minutes plus tard, Nina engageait le bateau dans ce qui ne parut aux yeux de Harry qu'une large faille entre les rocs. Ce fut une manœuvre serrée, mais elle s'en tira bien, et ils se retrouvèrent dans un port abrité, dominé par des murailles de rochers. Tout au fond de l'anse, il y avait une petite jetée pourvue de vieux pneus en guise d'amortisseurs.

Nina coupa les gaz, et Harry, saisissant un filin, sauta sur la jetée pour amarrer le bateau.

— Maintenant, il faut marcher et grimper, dit Nina en lui tendant les bouteilles.

Elle lui montra un sentier étroit et très raide qui s'élevait en serpentant pour disparaître bientôt derrière la muraille rocheuse.

— C'est par là qu'on arrive au Funnel.

— Voyons, je ne comprends plus, s'étonna Harry. Tu m'as dit qu'un bateau pouvait y entrer quand les eaux sont assez basses.

— Bien sûr. En bateau, on arrive au Funnel par l'autre côté de l'île, expliqua Nina. Mais par ici, c'est plus rapide quand la marée est haute.

— Donne-moi mon sac, s'il te plaît.

Elle le lui tendit :

— C'est lourd... Qu'est-ce qu'il y a dedans?

— Des trucs. (Harry lui sourit, et, quand elle eut ramassé le sac contenant leur déjeuner, il l'attrapa par la main pour l'aider à sauter sur la jetée.) Passe devant.

Ils se mirent en route et grimpèrent par le sentier jusqu'au sommet. De là, Harry découvrit tout en bas un lagon s'ouvrant sur la pleine mer.

— C'est là... c'est le Funnel, dit Nina en montrant un point sur la face rocheuse.

— Je ne vois rien.

— Pas étonnant. C'est sous l'eau. Quand c'est le bon moment, le niveau de l'eau descend de sept mètres, et on aperçoit l'entrée. Tu vois la roche en surplomb? L'entrée de la grotte est juste au-dessous. On va nager jusque-là, puis plonger. Il y a un long tunnel qui nous amènera tout droit dans la grotte.

Harry étudia la roche en surplomb.

— Tu es toujours bien décidée à venir?

— Évidemment.

— Bon, alors descendons, et on se changera.

Elle le précéda sur un étroit sentier en pente raide qui les amena jusqu'à une plateforme rocheuse juste au-dessus du lagon.

Pendant qu'ils descendaient, le rafiote de Solo dansait sur ses amarres. Quand la voix de Nina se fut éteinte dans le lointain, on perçut du bateau le claquement sec d'un verrou qu'on tire. La porte de la cabine s'ouvrit.

Fernando Cortez, un 22 long rifle sous le bras, sortit précautionneusement dans le soleil du matin.

Lepski ouvrit les yeux et d'un air ahuri regarda en face de lui les rideaux tirés à la fenêtre, autour desquels filtrait de la lumière. Ces rideaux lui semblaient bizarrement familiers, puis il ressentit un choc én comprenant qu'il se trouvait dans la chambre d'amis de sa propre maison.

Il se mit sur son séant. Une douleur lancinante fulgura dans sa tête, et il grogna. Il se pencha et se tint un bon moment la tête dans les mains avant que la souffrance se calme. Puis il sortit de son lit avec mille précautions, stupéfait de se retrouver en pyjama.

Il consulta le réveil sur la coiffeuse : 6 h 35. Il resta immobile un instant, trop hébété pour penser. puis il se rappela Cortez, le coup qu'il avait reçu sur

la tête, et, jusqu'à maintenant, le schwarz complet.

Où était Caroll? Et qu'est-ce qu'il foutait dans la chambre d'amis?

Il traversa le couloir d'un pas mal assuré et entra dans la chambre conjugale.

— Ne m'approche pas, brute avinée! cria Caroll de son lit, d'une voix de tragédienne. Va-t'en cacher ta honte!

Lepski se passa la main sur la tête et fit une grimace de douleur quand ses doigts rencontrèrent un point terriblement sensible.

— Qu'est-ce qui s'est passé? Comment je suis revenu à la maison? gronda-t-il.

— On t'a transporté ici... complètement saoul!

Caroll s'assit dans son lit. Elle aussi luttait contre une affreuse migraine, mais elle était si furieuse de voir son mari debout et en train de parler de la soirée de la veille, qu'elle était absolument décidée à lui infliger une engueulade en règle, même si elle devait y laisser sa peau.

— Je n'ai jamais eu autant honte de ma vie! Si ça se reproduit, Lepski, je te jure que je rentre chez ma mère. Je te préviens. Je...

— Ta gueule! aboya Lepski. Qu'est-ce qui s'est passé?

Caroll le regarda, interdite. Il ne lui avait jamais parlé sur ce ton. Elle en conclut illico qu'il était encore saoul. Elle poussa un gémissement plaintif, lui tourna le dos et enfouit son visage dans l'oreiller.

Lepski l'empoigna d'une main ferme, et malgré la douleur qui lui déchirait la tête, il la força à lui faire face et la secoua énergiquement.

— Qu'est-ce qui s'est passé? Ne viens pas me dire que tu es conne au point d'avoir cru que j'étais rond! On m'a matraqué! Qu'est-ce qui s'est passé?

Caroll se dégagea, n'en croyant pas ses oreilles.

— C'est moi que tu as le front de traiter de conne? demanda-t-elle d'une voix stridente.

— Et tu vas en entendre de pires si tu ne me dis pas tout de suite ce qui s'est passé!

Caroll n'avait encore jamais entendu la voix de flic de Lepski, et n'avait jamais vu cette flambée de rage dans ses yeux. Complètement domptée, elle lui raconta précipitamment comment Manuel était venu la trouver, en lui disant qu'il (Lepski) s'était évanoui, comment elle l'avait trouvé dans la Wildcat, l'avait reconduit à la maison, et, avec l'aide de Harry Mitchell, l'avait mis au lit.

— Et tu as vraiment cru que j'étais rond... M O R ! cria Lepski au comble de l'indignation.

— Tu sentais le whisky à plein nez... tu étais saoul!

— J'ai été matraqué, oui! Et on m'a versé du whisky dessus! C'est un truc vieux comme le monde! Tu devrais avoir honte de t'y être laissée prendre... toi, une femme de flic!

Il sortit, descendit l'escalier en titubant et entra dans le living-room. Là, il s'arrêta. Il venait de penser à Hess et à Beigler. Comment allaient-ils réagir à ce conte à dormir debout. Sa promotion lui semblait bien compromise. Il attrapa le téléphone et appela le bureau.

Une demi-heure plus tard, il était sur la route, et dix minutes après, il entra dans la salle des inspecteurs.

A sa grande surprise, Beigler le regarda d'un air inquiet.

— Ça va, au moins, Tom? Tu n'as pas de fracture ou quelque chose comme ça?

Lepski, qui avait monté un excellent numéro au téléphone, était content de voir que ça avait fait de l'effet.

— Ça va, dit-il d'un air courageux.

— Tu as une de ces mines!

— T'occupe pas de ma mine... qu'est-ce qui se passe?

— On recherche Cortez. Fred est en ce moment avec M. et Mme Carlos. Et j'allais partir pour voir Solo.

Lepski gronda en montrant les dents.

— J'y vais aussi. D'après moi, c'est Solo qui m'a matraqué. Je vais lui arracher les tripes, à ce gros cochon, et lui en faire un cache-col, nom de Dieu!

— Bon, d'accord, si tu es sûr d'y arriver.

Beigler prit sa jaquette sur le dos de sa chaise et la passa.

— Il me tarde qu'il me tombe dans les pattes, fit Lepski d'un air farouche.

De l'autre côté de la salle, le télétype se mit à cliqueter. Jacoby quitta sa table et se dirigea vers la machine.

— Sergent, c'est le rapport sur Harry Mitchell, transmis de Washington.

Beigler et Lepski s'approchèrent de Jacoby. Tous trois penchés sur la machine, ils lurent le rapport, mot à mot, à mesure qu'il s'inscrivait sur le papier :

*Harry Mitchell. Sergent (Tech.), 3<sup>e</sup> Régiment de Parachutistes, 1<sup>er</sup> Compagnie. A servi au Vietnam à partir du 12-3-67. Tombé au champ d'honneur le 2-4-67. Photocopie du dossier suit.*

Beigler relut le télétype, s'éloigna et se passa la main dans les cheveux.

— Eh bien, voilà encore autre chose! Le mec est mort!

— Alors, qui est le salopard qui se fait appeler Harry Mitchell? demanda Lepski. Venez, Sergent, faut l'arrêter tout de suite. On lui fera le grand jeu, à celui-là.

Mais Beigler n'aimait pas qu'on le bouscule. Ce

n'était pas la première fois qu'il recevait un rapport de Washington, et il savait que Washington n'était pas infailible.

— Demande confirmation de ça, Max, ordonna-t-il à Jacoby. Ensuite appelle le chef et fais-lui ton rapport. Dis-lui que Tom et moi on est en route pour le restaurant Domenico, et qu'on ramènera Mitchell.

— Et Solo aussi, dit Lepski.

Alors qu'ils se retournaient pour sortir, ils se figèrent. Sur le seuil, se tenait un petit gars maigrichon, gêné et apeuré, avec des cheveux lui tombant sur les épaules. Lepski reconnut immédiatement le barman-guitariste de Solo.

— Attendez, Sergent, murmura-t-il. Ça pourrait être intéressant.

Il alla à la balustrade qui divisait la pièce en deux et ouvrit le portillon battant.

— Vous désirez? dit-il en regardant Randy.

Randy se passa la langue sur les lèvres.

— Oui... il y a des choses que j'ai sur le cœur. Je me suis dit qu'il valait mieux venir ici et en parler à quelqu'un.

— Qui êtes-vous?

— Randy Roache... Je travaille chez Solo Domenico.

— Vraiment? dit Lepski en le regardant de ses yeux de flic. Parfait, Randy, entrez et asseyez-vous. Qu'est-ce que vous avez sur le cœur?

Randy passa de l'autre côté de la balustrade, hésita, puis s'assit sur une chaise que Lepski lui indiqua, près de la table de Beigler. Il tira un mouchoir crasseux de sa poche et essuya la sueur qui lui perlait sur le visage et les mains.

Beigler alla à son bureau et s'assit. Lepski prit une autre chaise et sortit son calepin. Il avait de violents élancements dans la tête, mais il n'y fit pas attention.

— Eh bien, Randy, fit Beigler, de quoi s'agit-il?

— J'ai refusé de passer le conseil de révision, répondit Randy d'un air lamentable.

— Et alors?

— Harry m'a conseillé de filer, mais je me suis dit que quand les flics se mettraient à enquêter je serais dans une situation illégale. Je sais ce que c'est, alors, je suis venu vous le dire.

— Vous savez ce que c'est? Vous avez déjà été dans une situation illégale, Randy?

— Non, mais des amis à moi, et, d'ailleurs, Harry prétend qu'on ne peut jamais échapper aux flics quand ils se mettent à vous rechercher.

— Qui est Harry?

— Harry Mitchell. Il travaille aussi chez Solo.

— Qu'est-ce que vous savez sur Mitchell, Randy? Randy resta interdit.

— Pas grand-chose. On s'est rencontrés sur la route. Il m'a sauvé la vie, alors je lui ai trouvé ce boulot chez Solo. J'ai téléphoné à Solo, je lui ai dit que Harry était un champion olympique de natation et un ancien du Vietnam, et Solo a sauté sur l'occasion. C'est tout ce que je sais.

— Racontez-nous tout depuis le début, Randy. Ne pensez plus au conseil de révision. Je veux savoir comment, quand et où vous avez rencontré Mitchell, comment il vous a sauvé la vie... tout, quoi.

Quand Randy commença son récit, Beigler pressa un bouton sous son bureau, qui mit en marche un magnétophone caché dans le tiroir.

— Continuez, Randy, dit Beigler. C'est parfait. Alors Harry a vu des phares et il a fait signe... et après?

Randy se jeta à l'eau.

— Ce que je vais dire, ça ne vous semblera peut-être pas vrai, et pourtant, je vous jure que c'est la vérité.

— Continuez, Randy, on verra les détails après. Allez-y.

Alors Randy leur raconta comment ils avaient arrêté la Mustang remorquant une caravane, comment la fille leur avait passé le volant et s'était retirée dans la caravane, comment ils s'étaient arrêtés dans un café, puis l'arrivée d'une Mercedes dans laquelle la fille serait repartie d'après Harry.

— On s'est arrêtés dans un autre café à la sortie de Fort Lauderdale, poursuivit Randy. Harry est entré pour chercher du café, et je suis allé réveiller la fille.

Il déglutit avec peine, puis décrivit sa découverte du corps de Boule-de-billard, et raconta comment ils étaient allés à Hetterling Cove pour l'enterrer, comment ils s'étaient débarrassés de la caravane, puis de la Mustang.

Beigler se pencha vers lui.

— Très jolie, votre histoire, Randy, mais on pourrait très bien l'interpréter autrement, non? (Il le regarda fixement un long moment, puis reprit) : Supposons que la mystérieuse pépée n'ait jamais existé? Supposons que Boule-de-billard vous ait ramassés et que vous lui avez réglé son compte?

— Harry m'avait bien prévenu que c'était ce que vous penseriez, dit amèrement Randy. Eh bien non, c'est pas nous! Je vous ai tout dit, exactement comme ça s'est passé. Si vous ne me croyez pas, je n'y peux rien, non?

Beigler lui sourit.

— Du calme, voyons. Je vous crois. Je suis certain que Boule-de-billard ne se serait jamais arrêté pour ramasser deux stoppeurs. Mais je voulais voir votre réaction.

Randy poussa un profond soupir.

— Ah vous, les flics! vous ne feriez même pas confiance à votre mère, dit-il.

— Fais attention à ce que tu dis, morveux! menaçait Lepski. Sinon, c'est à moi que tu auras à faire.

— Continuez, Randy, dit Beigler, en faisant signe à Lepski de ne pas s'en mêler. Alors, vous avez enterré Boule-de-billard tous les deux, et après?

— On s'est débarrassés de la caravane et de la Mustang, comme je vous l'ai dit. Et puis... non, attendez, j'ai oublié. Pendant que Harry enterrait le corps, la perruque du mec est tombée, et il y avait une clé dans la perruque. C'était la clé d'un coffre de l'aéroport.

Beigler et Lepski échangèrent un rapide regard d'intelligence.

— Continuez, dit Beigler

— Bon, alors, Harry est allé à l'aéroport chercher la valise, et à l'intérieur, il y avait un bout de papier, avec un message qui parlait de Sheldon et du Funnel.

— Et qu'est-ce qu'il y avait d'autre dans cette valise?

— Un pistolet et une boîte de cartouches, répondit Randy. Des vêtements...

— Qu'est-ce qu'il y avait sur ce papier... Dites-le moi exactement.

Randy réfléchit un moment, puis haussa les épaules.

— Je ne me rappelle pas. Quelque chose comme ça : Sheldon. Le Funnel, et il y avait une date... Je ne me rappelle plus laquelle.

Pendant qu'il parlait, le télétype s'était remis à cliqueter. Jacoby vint vers Beigler et lui tendit le message, qui disait :

*Washington. 07.38. Présent message référence 3488769 annule notre 3488768. Harry Mitchell. Sergent (Tech.), 3<sup>e</sup> Régiment de Parachutistes, 1<sup>er</sup> Compagnie. A servi au Vietnam depuis 12-3-67. Porté disparu 2-4-67. Prisonnier de guerre libéré 7-7-67. Libéré 5-5-69. Dossier suit.*

Beigler émit un grognement de mépris et passa le télétype à Lepski.

— Voilà maintenant qu'ils le ressuscitent. Ils ont aussi des crétins, à Washington.

Lepski lut le télétype.

— Qui n'en a pas? dit-il en jetant le message sur le bureau. Mais on va quand même le coffrer, non?

— C'est une obsession! dit sèchement Beigler.

Il avait une envie dévorante de café, mais il savait qu'il perdrait un temps précieux en envoyant quelqu'un en chercher. Il se tourna vers Randy et le regarda tout en allumant une cigarette.

— Bon, vous nous avez raconté votre histoire, Randy, et maintenant je voudrais savoir pourquoi vous l'avez fait?

Randy s'agita sur sa chaise.

— Je suis venu parce que Harry m'a sauvé la vie... C'est mon ami, et je voulais faire quelque chose pour lui. Maintenant, il est dans le pétrin. Et j'ai pensé que je ferais mieux de venir pour que vous vous en occupiez.

Beigler le regarda en fronçant les sourcils.

— Quel pétrin?

— Harry s'est embringué dans une histoire avec Nina Domenico. Je l'avais pourtant prévenu. Il est parti avec elle à Sheldon dans le bateau de Solo. Quand Solo le découvrira... alors, il... il va tuer Harry.

— Cette Nina, c'est la femme de Solo?

— C'est sa fille, intervint Lepski. Il l'adore. Ce morveux a raison. Si Mitchell fricote avec Nina, il ne va pas tarder à avoir des ennuis. (Il se tourna vers Randy.) Vous êtes sûr qu'ils sont allés à Sheldon tous les deux?

— Harry m'a dit hier soir qu'il partait avec elle ce matin. Ils y sont à l'heure qu'il est. Le bateau de Solo n'est pas là. Quand Solo va s'en apercevoir, ça va faire du grabuge.

— Pourquoi est-ce que Mitchell est allé là-bas? demanda Beigler.

— Il voudrait découvrir pourquoi Boule-de-billard est mort. Il pense qu'il a refait quelqu'un et qu'il a planqué sa prise dans l'île.

Beigler se leva :

— Parfait, Randy, on reparlera de tout ça plus tard. (Il traversa la pièce pour aller vers Jacoby.) Max, enferme ce môme. Donne-lui du café et des cigarettes. Appelle le chef et dis-lui qu'on va voir Solo. Je veux une vedette rapide pour aller à Sheldon. Qu'on l'amène dans le port de Domenico.

Lepski le rejoignit, le télétype à la main.

— Je voudrais l'autre télétype... le premier qui disait que Mitchell avait été tué au combat.

Jacoby le trouva et le lui tendit.

— Qu'est-ce que t'as derrière la tête, Tom? demanda Beigler comme ils quittaient la salle des inspecteurs et se dirigeaient vers l'escalier.

— J'ai une idée, répondit Lepski. Je crois que je peux obliger Solo à se mettre à table si vous me laissez faire. Il faut emmener quatre costauds avec nous. Solo est comme un éléphant solitaire. Il faut savoir le prendre.

Ils sortirent dans le soleil brûlant.

— Qu'est-ce que c'est, ton idée? demanda Beigler d'un air soupçonneux. Jusqu'à maintenant, tu n'as pas fait des étincelles, Tom. Quand Cortez a sorti son pistolet, pourquoi tu n'as pas tiré?

Lepski se passa la langue sur les lèvres. Pas question d'avouer à Beigler qu'il n'avait pas son pistolet sur lui.

— Ce salaud a été vif comme l'éclair. Avant que j'aie pu me figurer qui c'était, il avait déjà son pistolet en main.

Beigler ordonna à un planton d'aller dire à Jacoby d'envoyer quatre hommes au restaurant Domenico.

Il monta dans la voiture de police qui attendait déjà.  
— Comment est-ce que tu as l'intention de t'y prendre pour faire parler Solo? demanda-t-il à Lepski qui s'installait à côté de lui.

Lepski le lui dit.

## CHAPITRE IX

— Tu tiens vraiment à venir? demanda Harry.

— Evidemment... Qu'est-ce que tu fais comme histoires! dit Nina d'un ton irrité. Evidemment que je viens!

Ils étaient debout sur la plateforme rocheuse juste au-dessus du lagon. Elle portait un bikini, et Harry son slip de bain.

— Bon, si tu y tiens.

Il l'aïda à assujettir ses bouteilles, fixa les siennes, puis ils passèrent les ceintures reliées par le filin de nylon. Long de deux mètres, le filin pendait entre eux alors qu'ils surplombaient le lagon côte à côte.

Il fit un signe et ils plongèrent en même temps.

Caché contre la paroi rocheuse, Fernando Cortez les regarda plonger, son dos gras plaqué au mur, puis il s'engagea sur le chemin qui descendait à la plateforme.

Harry nageait lentement, sans forcer, et regardait souvent en arrière si Nina le suivait. Il se sentit soulagé en constatant qu'elle conservait le rythme. Sur un signe d'elle, il changea de direction. C'est alors qu'il vit une grande ouverture dans la roche, bien au-dessous de la surface. Elle vint près de lui, lui toucha le bras et refit un geste.

Harry s'aperçut qu'il y avait davantage de courant.

Il se dirigea vers l'ouverture, allongeant sa nage pour résister au courant qui l'entraînait contre la paroi rocheuse. Nina, qui le suivait de près, n'exerçait aucune tension sur le filin qui les reliait. Encore quelques puissantes brassées, et il fut dans le tunnel. Il nageait à présent contre un très fort courant glacial et il se retourna pour voir comment Nina s'en tirait. Il s'aperçut qu'elle peinait et nageait de toutes ses forces, juste pour ne pas se laisser distancer. A la minute où il relâcha un peu son effort il fut ramené en arrière à la hauteur de Nina. Il en conclut qu'il lui fallait donner toute sa mesure s'il voulait franchir le tunnel avant d'être complètement épuisé.

Il banda tous ses muscles et accéléra; la corde, en s'étendant, freina son élan tandis que Nina essayait sans succès de suivre sa cadence. Il continua, en la remorquant après lui. Son cœur se mit à battre à grands coups sous l'effort qu'il fit pour couper le courant.

Quelques minutes interminables passèrent, et sa cadence ralentit. Sans Nina qui le freinait, il savait qu'il aurait déjà atteint le bout du tunnel, mais il commença à se demander s'ils y arriveraient à deux. La résistance s'exerçant sur le câble s'accrut; il apprit ainsi que Nina avait épuisé ses dernières forces. Il ne voyait rien. Il nageait dans des ténèbres complètes. L'alternative était la suivante : continuer ou faire demi-tour et se laisser porter jusqu'au lagon par le courant. « Pas question de renoncer », se dit-il. Il fit alors appel à toutes les réserves d'énergie que les grands athlètes conservent pour de telles circonstances.

Après un combat acharné et épuisant sur deux cent mètres, il sentit soudain que le courant diminuait, et il comprit qu'il avait franchi le tunnel. Il fit surface dans une douce lumière bleutée, retira son embout, et repoussa son masque en arrière.

Il fit la planche, hors d'haleine, attendant que son

cœur ait repris son rythme normal, et vit Nina jaillir du fond à un mètre de lui.

— J'ai cru que tu n'y arriverais pas, dit-elle à bout de souffle, en repoussant son masque.

Harry secoua la tête.

— Moi aussi.

Il laissa ses regards errer dans la grotte; sur les parois, l'eau était phosphorescente. Sur sa droite, il aperçut avec stupéfaction une vedette de douze mètres, blanche avec un cockpit rouge. Son nom se détachait clairement sur sa proue : *Gloria II Vero Beach*.

— Tu savais que cette vedette était ici? demanda-t-il en se tournant vers Nina.

— Moi? (Elle secoua la tête, s'éclaboussant le visage tandis que ses cheveux mouillés fauchaient l'air autour d'elle.) Bien sûr que non! Elle n'est pas de Paradise City. Ce doit être un bateau de contrebandiers, coincé ici par la marée.

— Tu crois?

— Il est de Vero Beach.

Harry détacha le nœud de sa ceinture, pour se libérer de la corde qui les liait, et il nagea rapidement vers la vedette. Il en fit le tour, et s'aperçut que les vitres des hublots étaient cassées, et que des balles avaient percé des rangées de trous tout le long du plat-bord.

Nina le rejoignit.

— On l'a canardé, constata-t-elle. Montons à bord.

Harry contourna l'arrière à la nage, trouva un filin qui pendait, et se hissa sur le pont. Il aida Nina à le rejoindre.

Sur le pont, ils découvrirent des taches qui ressemblaient à de la peinture rouge sombre, et, quand ils arrivèrent au cockpit, il y en avait partout.

— Du sang, fit Harry. On dirait que l'équipage a été liquidé. Je vais voir dans la cabine. Reste ici.

— Non, je veux voir.

Il se tourna et la regarda attentivement.

— Tu as le cœur bien accroché, hein, Nina?

Les yeux de la fille se rétrécirent.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je dis que tu as le cœur bien accroché.

Elle haussa les épaules, impatientée.

— Le sang ne me fait pas peur, si c'est ça que tu veux dire.

Elle se mit en devoir de sortir du cockpit, mais il la retint par le bras et la tira en arrière.

— Pas si vite, Nina. J'ai à te parler.

— On parlera au soleil... tout à l'heure. Je veux voir ce qu'il y a dans la cabine.

— Tu ne le sais pas? Dis-moi un peu, Nina, quand Solo et Cortez ont tenu le pied de Riccard-Boule-de-billard dans le feu, est-ce que tu assistais à la scène?

Elle se raidit. Pendant une fraction de seconde, il vit un éclair de fureur dans ses yeux, mais il disparut aussitôt.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Tu le sais parfaitement, dit tranquillement Harry. Sous la torture, Boule-de-billard a révélé à Solo que cette vedette était coincée ici, non?

— Ça ne te regarde pas, il me semble, Harry? fit-elle d'une voix dure et glaciale.

— En effet, ça ne m'aurait pas regardé si vous ne m'aviez pas mis dans le bain, répliqua Harry.

Il s'assit sur la banquette, tira de son slip une boîte en plastique contenant son briquet et ses cigarettes. Il en offrit une à Nina.

Elle hésita, puis avec un haussement d'épaules, elle en prit et accepta du feu. Elle s'appuya à la roue du gouvernail, cigarette aux lèvres, et le regarda.

— Alors, tu vas tout me raconter, Nina?

— Il n'y a rien à raconter.

— Quand Randy a téléphoné à Solo, pour lui dire qu'il venait de me rencontrer, moi, un champion de natation,

et qu'on venait à Paradise City par l'autoroute N° 1, il a fait travailler ses méninges, hein?

— Je ne vois absolument pas ce que tu veux dire, déclara Nina, le regard glacial.

— Oh si, tu le sais. (Harry tira une longue bouffée de sa cigarette.) Vous m'avez pris pour le dindon de la farce, Solo et toi, non? La fille avec les lunettes anti-phares et le foulard blanc, c'était toi; tu nous as raconté que tu livrais une caravane à Miami, pour nous coller le cadavre de Boule-de-billard sur le dos, à Randy et à moi. Tes affaires sont toujours dans le placard du bateau. Tu aurais dû t'en débarrasser. C'est une grande négligence de ta part. Et tu as couché avec moi, parce que c'est ce que tu as trouvé de plus simple pour me donner envie de venir te piloter jusqu'à cette grotte. C'est bien ça, non?

— J'aime ta façon de faire l'amour, Harry, dit-elle en se cambrant de façon suggestive. Ne sois donc pas si soupçonneux. Et si on faisait l'amour?

Il balança sa cigarette dans l'eau, sortit du cockpit, et suivit le pont jusqu'à la cabine. Après une courte hésitation, elle le suivit.

Il poussa la porte à demi fracassée de la cabine, et jeta un coup d'œil dans la pénombre. Au bout d'un moment, quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il vit sur l'une des couchettes quatre boîtes en bois, d'environ trente centimètres sur cinquante. Il descendit les quelques marches, pénétra dans la cabine et alla examiner les boîtes. Comme elles étaient entourées de cordes, il détacha son couteau de sa ceinture.

— Ne les ouvre pas, Harry, dit précipitamment Nina. Telles qu'elles sont, elles sont étanches. On pourra les remporter à la nage.

— Alors, tu savais que les boîtes étaient ici?

Elle souleva les épaules, dans un effort pour contenir son impatience.

— Oui, je le savais.

— Boule-de-billard vous l'avait dit?

Elle crispa les poings.

— Ouï!

— Qu'est-ce qu'il y a dedans?

— Du fric.

— Combien?

— Je ne sais pas... un gros paquet. (Elle bomba la poitrine et rajusta son soutien-gorge.) Mais ne t'en fais pas, Harry. Solo partagera avec toi.

— Vraiment? Cest bien aimable!

Harry souleva l'une des boîtes. Elle était lourde.

— Ça ne flottera jamais.

Elle montra un placard.

— Il y a des ceintures de sauvetage là-dedans. On en arrimera une à chaque boîte, et on pourra les rapporter. Cette fois, on aura le courant pour nous.

Harry sourit.

— Tu as vraiment tout bien combiné, non, Nina?

— Oui, ça va, j'ai tout combiné! (De nouveau, elle cherchait à dissimuler son impatience.) Allez, au boulot, Harry.

— Pas encore. Il y a une question que je peux te poser avant. (Il s'avança jusqu'à la toucher.) Qui est le passager qu'on a amené avec nous dans la cabine fermée à clé, Nina? Solo ou Cortez?

Solo était dans son bureau quand Joe entra, en roulant ses gros yeux.

— Patron, voilà les flics.

Solo ne fut nullement étonné. Il était plutôt surpris qu'ils ne soient pas venus plus tôt. Au lieu de passer son dimanche au lit comme d'habitude, il s'était levé tôt, et attendait leur arrivée depuis une bonne heure.

Il n'avait aucune inquiétude car il était sûr que Lepski

ignorait qui l'avait estourbi. Solo s'était précipité sur lui comme un fantôme, et il savait que Lepski était bien trop occupé avec Cortez pour avoir le moindre soupçon. Mais il se doutait quand même qu'il y aurait une enquête, et qu'on poserait des questions embarrassantes sur Cortez.

— Fais-les entrer, Joe, dit-il en se levant.

Quand Beigler et Lepski pénétrèrent dans la pièce, Joe les contourna et sortit en toute hâte. Solo leur sourit de toutes ses dents.

— Entrez, Messieurs, dit-il. Ah, monsieur Lepski! Comment vous sentez-vous ce matin? Désolé pour hier soir. Je vous ai fait raccompagner chez vous... vraiment désolé.

— Tu parles! dit Lepski en entrant dans le bureau.

Beigler resta près de la porte; il était d'accord pour que Lepski conduise l'interrogatoire.

— Et vous n'avez pas fini d'être désolé, Solo!

Domenico perdit un peu de son sourire.

— Voyons, monsieur Lepski, vous savez que ce n'est pas ma faute. Franchement, vous savez, vous deviez avoir un petit verre de trop...

— La ferme! gronda Lepski. Asseyez-vous.

Devant l'air féroce de Lepski, Solo, un peu inquiet, s'assit.

— Où est Harry Mitchell? demanda Lepski.

Solo battit des paupières. Il ne s'attendait pas à cette question.

— Mitchell? Dans sa cabine peut-être... ou en train de nager... Je ne sais pas. C'est son jour de repos.

— On m'a dit que Mitchell est avec votre fille à Sheldon, annonça Lepski.

Solo s'agita nerveusement, et ses yeux s'assombrirent.

— Non. Je ne sais pas qui vous a dit ça, monsieur Lepski, mais Nina va toujours seule à Sheldon. Et parce qu'elle aime être toute seule à Sheldon de temps en temps, je la laisse prendre le bateau.

— Alors, d'après vous, Mitchell n'est pas là-bas avec elle?

— Jamais de la vie!

— Mais votre fille y est?

— Oui... elle a pris le bateau.

— Et pourquoi êtes-vous si certain que Mitchell n'est pas avec elle, Solo?

— Je l'ai vue partir. Elle était seule! Elle n'emmènerait ni Mitchell, ni aucun autre avec elle. C'est une fille sérieuse!

Lepski eut un sourire diabolique.

— Vous en êtes si sûr que ça, Solo?

Domenico s'empourpra.

— Faites attention à ce que vous dites, monsieur Lepski! Je ne supporte pas qu'on dise un mot contre ma fille! Contre moi... d'accord, mais contre elle... non!

— C'est bon, Solo, ne vous énervez pas. Alors, comme ça, on n'a pas besoin de s'inquiéter, hein?

— Qu'est-ce que vous voulez dire? S'inquiéter... à propos de quoi, hein?

— On s'inquiétait à propos de votre fille, Solo, répondit Lepski. D'après un de nos tuyaux, — un bon apparemment — votre fille serait partie à Sheldon avec Mitchell. Mais puisque vous êtes sûr qu'il n'est pas là-bas avec elle, on n'a plus de raison de s'en faire, pas vrai? Ce n'était pas la peine qu'on se précipite ici avec quatre hommes. On aurait aussi bien pu rester chez nous.

Solo serra ses énormes poings.

— Je ne comprends pas... s'en faire à propos de quoi?

Lepski se tourna vers Beigler.

— Vous croyez qu'il faut lui dire, Sergent?

Beigler haussa les épaules avec indifférence.

— Je ne vois pas pourquoi, dit-il. Si Mitchell n'est pas là-bas avec sa gosse, ça ne le regarde pas, non?

— En effet, c'est vrai, dit Lepski en hochant la tête. Ça ne le regarde pas.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire? Qu'est-ce que c'est enfin? demanda Solo en frappant ses poings sur la table.

— Mais, évidemment, s'il ment et que Mitchell est bien là-bas, la petite pourrait passer un mauvais quart d'heure, dit Lepski, sans prêter attention à Solo.

— Il est trop intelligent pour nous mentir, fit Beigler en regardant fixement Solo. N'est-ce pas, Solo?

Solo tira son mouchoir et essuya son visage ruisselant de sueur.

— Je n'y comprends rien, Sergent. Je... je...

— Nous perdons notre temps, trancha Lepski. Où est la cabine de Mitchell?

— Qu'est-ce que vous lui voulez? demanda Solo.

— Qu'est-ce que vous savez de lui, Solo?

— Moi? Rien... c'est un excellent nageur... un gars bien... je...

— Comment savez-vous que c'est un gars bien?

Solo passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Il... il se conduit correctement.. Qu'est-ce qu'il y a?

— Vous n'avez pas pris de renseignements sur lui avant de l'engager?

Solo se raidit.

— Non. Des renseignements? Quels renseignements?

— Comment... vous avez engagé un maître nageur sans même vous inquiéter de ses antécédents? dit Lepski en prenant l'air stupéfait. Un maître nageur donne des leçons de natation, c'est exact?

— Oui... pourquoi pas? Il n'y a rien de mal à enseigner la natation, non?

— Mitchell donnait bien des leçons, non?

— Oui.

— A des jeunes filles, hein? Et il les tripotait dans l'eau, hein?

— Il leur donnait des leçons.

La voix de Solo commençait à s'enrouer.

— Quand on a affaire à un gars normal, c'est parfait, sinon, c'est dangereux, c'est pas votre avis? dit Lepski. Un tordu a vite fait de mettre la main où il faut pas, Solo. Vous le savez aussi bien que moi. Et les filles ne peuvent pas se plaindre. Ça peut être par accident, mais les mains sont quand même là, non?

— Mais Harry n'est pas comme ça!

— Ah non? Comment le savez-vous? Vous n'avez pas pris de renseignements.

Solo se leva. Il ressemblait à un taureau lardé de banderilles.

— Où voulez-vous en venir?

Lepski tira son portefeuille, et sortit le télétype qu'il jeta sur la table.

— Washington dit que le sergent Harry Mitchell, 3<sup>e</sup> régiment de Parachutistes, 1<sup>re</sup> Compagnie est tombé au champ d'honneur, le 2 avril 1967. Lisez vous-même. C'est officiel : ça vient droit de Washington, où ils ne commettent jamais d'erreurs!

Beigler toussa et dissimula un sourire en allumant une cigarette.

Solo prit le télétype d'une main tremblante, lut le message puis observa Lepski.

— Mais Mitchell est vivant!

— Comment savez-vous que votre maître nageur est bien Mitchell?

Solo accusa le coup.

— Mais alors, si ce n'est pas Mitchell... qui c'est?

— Voilà enfin une parole intelligente, Solo. (Lepski s'arrêta pour allumer une cigarette, tout en regardant Solo de ses yeux de flic.) Ouais, c'est une bonne question. Qui c'est? Mais si vous aviez pris des renseignements, vous ne seriez pas obligé de la poser maintenant. Vous avez déjà entendu parler de Dave Donahue?

Solo secoua la tête d'un air égaré.

— Vous n'en avez pas entendu parler, hein? Vous ne lisez pas les journaux? Vous avez entendu parler de l'Etrangleur de Boston?

Solo resta bouche bée.

— Oui... mais...

— Bon, eh bien, Donahue lui ressemble : c'est un obsédé sexuel. Il y a trois semaines qu'il s'est évadé de l'Institut Sherwin pour les fous criminels. On ne parlait que de lui dans les journaux, mais vous êtes trop occupé à diriger votre boîte pour lire les journaux, pas vrai, Solo? Les journaux ont publié son signalement. Donahue est grand, blond, yeux bleu pâle, nez cassé, environ trente ans. Pendant un moment, il a été boxeur professionnel. C'est aussi un bon nageur : il a gagné une médaille de bronze en plongeon.

Les jambes de Solo se dérochèrent sous lui. Il tâtonna pour trouver sa chaise et s'effondra.

— Mais c'est Mitchell!

— Non, ce n'est pas lui. Washington dit que Mitchell est mort. C'est Dave Donahue, un dangereux obsédé sexuel. Il a déjà assassiné trois jeunes filles. Il est complètement dingue. Quand il met la main sur une nana, il la fait passer à la casserole. Et quand il a fini, il la coupe en rondelles.

Le visage ruisselant de sueur, Solo se mit debout en titubant. Il se dirigea vers la porte. Lepski et Beigler tentèrent de l'arrêter, mais autant essayer de maîtriser un taureau en train de charger. Il les balaya sans effort et se précipita dehors, où l'attendaient quatre hommes de Beigler, des costauds pas commodes.

Ils le ramenèrent dans le bureau, mais seulement après l'avoir à moitié assommé. Ils le flanquèrent sur sa chaise et se reculèrent, haletants.

Lepski adressa un clin d'œil à Beigler, puis se planta devant Solo qui tenait sa tête dans ses mains, en gémissant.

— Qu'est-ce que c'est que ce numéro, Solo? demanda Lepski. Vous jouez à quoi, nom de Dieu?

Solo releva la tête, regarda les quatre flics avec des yeux larmoyants, puis se tordit les mains.

— Laissez-moi rejoindre ma petite fille, monsieur Lepski, supplia-t-il. Elle est avec Mitchell... J'ai été idiot de vous mentir. Laissez-moi y aller.

— Et comment vous allez à Sheldon, Solo?... A la nage?

— Je vais chercher un bateau... je...

Solo s'interrompit, en comprenant que ça lui prendrait un moment pour trouver un bateau assez grand pour se rendre à Sheldon.

— On en a un, de bateau, Solo, dit Lepski. Vous venez avec nous?

Solo se leva en chancelant. Il avait l'impression que sa tête allait éclater.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend? Ce salaud l'a peut-être déjà tuée! Qu'est-ce qu'on attend?

— On ne t'emmène pas avant que tu te mettes à table, Solo, avertit Lepski en lui décochant son sourire diabolique. Je veux que tu me racontes toute l'histoire de Boule-de-billard. Je veux savoir pourquoi Mitchell est à Sheldon avec Nina. Je veux savoir où est Cortez, et quel est son rôle dans la combine.

Solo le foudroya du regard.

— Je ne sais rien sur Boule-de-billard! Je vous l'ai déjà dit!

— Dommage.

Beigler se tourna vers Lepski :

— Et si on prenait un petit café? On est bien dans un restaurant, non?

— Excellente idée.

Lepski se tourna vers l'un des flics.

— Occupez-vous de nous trouver du café. On en a peut-être pour toute la matinée.

— Mais on perd du temps, hurla Solo, complètement hystérique. Il va peut-être la tuer!

— C'est possible, mais dans ce cas, tu ne t'en prendras qu'à toi, dit Lepski. On ne peut pas avant que tu te mettes à table, Solo! Alors décide-toi en vitesse, bon Dieu!

Solo était torturé de rage impuissante.

— Vous bluffez! hurla-t-il en abattant ses poings énormes sur la table. Je ne crois pas que Mitchell soit Donahue! Vous mentez!

— Washington dit que Mitchell est mort en 1967, fit Lepski d'une voix ennuyée. Ton barman lit peut-être les journaux, lui. (Il se tourna vers l'un des flics): Alec, va chercher le barman.

Quelques instants plus tard, Joe entra en roulant les yeux, le visage ruisselant de sueur.

— Votre nom? demanda Lepski.

— Joe Small, patron.

— Parfait, Joe. Vous avez déjà entendu parler de Dave Donahue? (Joe le regarda, bouche bée.) Alors, c'est oui ou c'est non? aboya Lepski.

— C'est pas ce mec qu'a tué un tas de filles?

Lepski sourit, tendit la main et tapota Joe sur l'épaule.

— A la bonne heure. Vous, vous lisez les journaux, au moins. Vous vous souvenez que c'était un grand type blond, non?

— Ouais, patron. Un boxeur.

— C'est ça. Parfait, Joe, tire-toi.

Quand Joe fut sorti, Lepski observa Solo qui avait vieilli de dix ans en quelques secondes; son visage avait pris une couleur de graisse rance de mouton.

— Satisfait, Solo? Maintenant, faut te décider. Ce mec-là prend son temps, mais ça fait quand même un moment qu'ils sont là-bas. Il reste peut-être encore une chance si tu te décides en vitesse.

— Je vous dirai tout sur le bateau, fit Solo d'une voix enrouée en se levant.

— Bon, dit Lepski. Allez, les gars, on y va.

Pendant que la vedette de la police filait vers l'île de Sheldon, Solo, dans la cabine, se mit à table.

— M. Carlos voulait sortir de Cuba un gros chargement de cigares, déclara-t-il aux deux détectives. Ils étaient à lui, mais il y a cette histoire d'embargo sur les Havane... vous comprenez, il y a gros à gagner dans les cigares, en ce moment : tout le monde en veut. Il a alors décidé de les faire entrer en contrebande. Il a engagé Riccard-Boule-de-billard qui était un partisan fanatique de Castro pour traiter l'affaire, et il lui a donné du fric pour payer les gars de Castro et rapporter les cigares. Une affaire de trois cent mille dollars. Cortez, qui travaille pour Mme Carlos a surpris les conversations entre Carlos et Boule-de-billard. Il est venu me trouver parce que j'ai un bateau. Moi, monsieur Lepski, je ne suis pas coco, et j'ai pensé que c'était dans l'intérêt national d'intercepter le bateau de Boule-de-billard au moment où il appareillait pour Cuba. J'avais l'intention de remettre l'argent aux autorités douanières dès que j'aurais mis la main dessus.

— Ben, voyons! je m'en doute, dit Lepski avec son sourire diabolique. Et alors, qu'est-ce qui s'est passé?

— Cortez et moi, on a intercepté le bateau de Boule-de-billard au large de Sheldon. Il faisait déjà sombre, et au lieu de mettre en panne, il a essayé de filer. Ça n'a pas plu à Cortez. Il avait une mitraillette, et ça a fait un peu de pétard.

Espérant un encouragement, Solo regarda Beigler qui notait toutes ses déclarations.

— Moi, je ne voulais pas de grabuge, vous comprenez? Je croyais que Boule-de-billard mettrait en panne et que tout se passerait gentiment. Dans l'obscurité, il a filé, mais comme le bateau avait pas mal de plomb dans

l'aîle, après avoir perdu beaucoup de temps à le chercher, on a conclu qu'il avait coulé et qu'on n'avait pas eu de veine. (Solo se lècha les lèvres, hésita puis poursuivit) : Deux mois après, voilà que Boule-de-billard s'amène dans mon restaurant. Ça m'a fait un choc, vu que je le croyais noyé. Il me dit qu'il veut louer mon bateau. D'après son attitude, je voyais bien qu'il n'avait pas idée que c'était moi qui avais essayé de l'intercepter. Bref, comme je n'avais pas l'intention de lui louer mon bateau, je lui ai dit qu'il en trouverait peut-être un à Vero Beach. Nina et moi on est partis dans ma bagnole et on a retrouvé Boule-de-billard. Cortez s'est amené dans la voiture de Mme Carlos parce que la sienne ne tournait pas trop bien. (De nouveau, Solo hésita.) Bon, Cortez a joué les durs. Il a persuadé Boule-de-billard de nous dire ce qui était arrivé à son bateau.

— Tu veux dire qu'il a mis le pied de Boule-de-billard dans le feu, et qu'il l'y a maintenu?

Du revers de la main, Solo essuya son visage ruisselant de sueur.

— Oui, c'est ça. Mais je voudrais que vous compreniez bien que ça ne me plaisait pas, monsieur Lepski.

— Et je parie que ça ne plaisait pas à Boule-de-billard non plus.

— Non, ça ne devait pas lui plaire. En fait, monsieur Lepski, il a eu une attaque, ou quelque chose dans ce genre-là. Enfin, il nous a claqué dans les pattes. (Solo regarda Lepski d'un air plein d'espoir.) Comprenez, j'avais pas idée qu'il allait nous faire ça, à nous.

Lepski branla la tête.

— Un coup dur, pour vous.

— Vous pouvez le dire, monsieur Lepski. Ça m'a retourné. C'était un vieux copain. Ça m'a retourné.

— Mais vous l'aviez persuadé de vous dire ce qui était arrivé au bateau avant qu'il meure?

— Ah! oui. Il nous l'avait dit. Quand Cortez a

commencé à jouer de la mitrailleuse, il a tué l'équipage, et Boule-de-billard a pris le gouvernail. Il s'est dirigé vers Sheldon. Il faisait nuit et on ne l'a pas vu. Il s'est débrouillé pour passer le Funnel et est entré dans la grotte. Les eaux étaient basses. Une fois qu'il y a été planqué, il a décidé de ne pas bouger en attendant qu'on soit fatigués de le chercher. Mais il n'avait jamais entendu parler de la marée, et quand il a voulu sortir, il a découvert qu'il était coincé. Alors, il est resté là trois semaines, jusqu'à épuisement de ses provisions. Là, il a commencé à désespérer. Il s'est mis une ceinture de sauvetage, et, remorquant un radeau pneumatique, il s'est laissé pousser par le courant pour sortir du tunnel, puis il a rejoint le continent. Il est allé voir Carlos et lui a raconté ce qui s'était passé. Comme Carlos connaissait le Funnel, il savait que la marée serait propice le 27 de ce mois. Il a dit à Boule-de-billard de trouver un autre bateau, d'aller au Funnel le 27 et de récupérer l'argent dans le bateau qui était coincé dans la grotte. Bon, quand on a su que Carlos s'attendait à mettre la main sur son fric le 27, il a fallu agir vite. Juste comme on était en train de se demander comment on pourrait bien entrer dans la grotte avant le 27, voilà Randy Roache qui téléphone pour nous parler de ce Mitchell... enfin, mettons que ce soit son nom. Il prétendait que c'était un champion olympique de natation. Nina s'est dit qu'un excellent nageur pourrait s'introduire dans la grotte et sortir le fric. Et même que s'il était vraiment très fort, il pourrait l'aider à passer le tunnel, pour être sûrs qu'il ne nous doublerait pas. C'est à ce moment-là qu'on a pensé à lui coller le cadavre de Boule-de-billard sur le dos, pour avoir un moyen de pression au cas où il se montrerait rétif. On a emprunté une caravane, Nina a conduit la voiture de Boule-de-billard et le plan a réussi sans la moindre anicroche.

Solo se retourna pour lancer un regard inquiet vers

Sheldon qui commençait à se dessiner dans le lointain.

— Est-ce que ce putain de bateau ne peut pas aller plus vite?

Beigler tendit son calepin à Solo.

— Mettez vos initiales sur chaque page, et signez la dernière, Solo, dit-il. On va aussi vite qu'on peut.

Sans même relire ce que Beigler avait écrit, Solo fit ce qu'on lui demandait.

D'un signe, Lepski alerta un flic qui saisit tranquillement sa matraque et commença à la balancer.

— T'énerve pas, Solo, dit Lepski. Harry Mitchell est ressuscité.

Il sortit le second télétype de son portefeuille, qu'il tendit à Solo.

Solo le lut, le froissa dans son énorme poing, et, fou de rage, foudroya Lepski qui sourit.

— Tu m'as frappé, Solo, alors, je t'ai frappé à mon tour. Il ne faut jamais toucher un flic : ça peut jouer de sales tours.

Avec un rugissement de fureur, Solo se rua sur Lepski, mais la matraque, maniée avec une précision toute scientifique, s'abattit sur le crâne de Domenico, et il s'effondra de tout son long.

— Un passager? Je ne vois pas ce que tu veux dire, fit Nina en reculant.

— J'avais dans l'idée que Solo ou Cortez était dans la cabine fermée à clé, rétorqua Harry.

— Il n'y a personne dans la cabine! On perd du temps! Portons ces boîtes sur le pont.

Harry la regarda, puis haussa les épaules. Il sortit les boîtes, une par une, de la cabine et les aligna sur le pont. Nina vint le rejoindre avec les quatre ceintures de

sauvetage qu'ils fixèrent sur les boîtes, en l'espace de quelques minutes. Puis Harry trouva un morceau de filin et attacha les boîtes ensemble.

Il aida Nina à charger ses bouteilles, puis ajusta les siennes. Il balança les boîtes par-dessus bord. Elles touchèrent l'eau en soulevant des gerbes de gouttelettes, et, soutenues par les ceintures, se mirent à flotter.

Il regarda Nina qui hocha la tête, et tous deux plongèrent du bateau. Harry saisit l'extrémité du filin et commença à remorquer les boîtes vers l'entrée du tunnel.

Nina nageait à côté de lui. Ils s'engagèrent dans le tunnel, où le fort courant les propulsa de l'avant. Nina attrapa une des boîtes et s'y cramponna tandis que le courant la ballottait dans les ténèbres.

Le premier signe annonçant à Fernando Cortez que l'opération avait été menée à bien fut l'apparition à l'entrée du tunnel des quatre boîtes de bois, flottant dans leur ceinture de liège.

Il était à l'affût derrière un rocher, sur la plateforme où Harry avait laissé son sac. Il tenait le 22 long rifle dans ses grosses pattes moites, la crosse fermement coincée au creux de l'épaule. Dès qu'il vit les boîtes, il pointa le canon de son arme, le doigt sur la détente, et attendit.

Il était entendu entre Solo, Nina et lui que Cortez tuerait Harry dès qu'il émergerait du tunnel. Harry aurait alors joué son rôle, et il ne fallait rien de plus qu'une balle dans le crâne pour mettre un point final à son utilité. D'après leur plan, Nina devait alors nager en poussant les boîtes vers l'endroit où Cortez était caché, puis retourner au bateau et le ramener dans le lagon après avoir contourné l'île. Cortez chargerait les boîtes à bord, et ils mettraient le cap sur le continent. Cortez recevrait sa part du magot, et partirait au Yucatan dans le bateau de Solo qu'il aurait

dédommagé : voyage long, sans doute, mais sans danger à cette époque de l'année et sur un pareil rafiôt.

Domenico, toujours dans la crainte d'être doublé, n'avait pas admis ce plan sans une certaine réticence. « Suppose, avait-il représenté à Nina après le départ de Cortez, que Cortez se mette en tête de ne pas retourner à terre? Suppose qu'il te tue en même temps que Harry et file avec tout le fric? » Nina était arrivée à lui faire abandonner ses soupçons, en lui disant que Cortez était amoureux d'elle. Voyant Solo verdir de rage, elle l'avait assuré que, même si elle se retrouvait toute seule avec Cortez sur une île déserte, il ne lui viendrait jamais à l'idée de l'épouser.

— Tu me vois épouser ce gros porc qui est bête comme ses pieds? avait-elle dit en éclatant d'un rire plein de mépris.

Mais le fait qu'il fût passionnément amoureux d'elle devait assurer sa sécurité. Elle avait déjà fait comprendre à Cortez, avait-elle dit à Solo, que, le partage fait, elle partirait avec lui au Yucatan. Et de nouveau, elle avait éclaté de rire :

— Je te laisserai te débrouiller avec lui, papa, quand il s'apercevra que je ne l'accompagne pas.

Elle avait si bien joué son rôle qu'elle avait convaincu Solo. Et elle l'avait bien joué parce qu'elle ne mentait qu'à moitié. Elle était amoureuse de Cortez, et ils avaient projeté d'aller directement de Sheldon au Yucatan. Cette grosse brute de Mexicain avait quelque chose qui lui mettait le feu au sang. Et elle se délectait comme d'un vin capiteux de l'idée d'échapper à l'autorité de Solo, et de vivre à Mexico avec Cortez tout en dépensant trois cent mille dollars. Mais elle ignorait que Cortez avait déjà une énorme femme laide et trois gros enfants affreux à Taxo. Il n'avait aucune intention d'épouser Nina et pensait vivre avec elle

jusqu'à ce que l'argent commence à s'épuiser, puis il s'évanouirait discrètement dans la nature.

Alors qu'il fermait un œil pour viser. Cortez se mit à froncer les sourcils d'un air inquiet.

Il voyait bien les quatre boîtes flotter juste au-dessous de lui, mais où était Mitchell? Puis il se souvint que Harry avait des bouteilles d'oxygène. Cortez se dit qu'il allait surgir à la surface d'un instant à l'autre, et quand il vit une tête jaillir de l'eau à quelques mètres des boîtes, il changea rapidement son angle de tir et appuya sur la détente. Dans la fraction de seconde qui précéda la détonation, il se rendit compte qu'il venait de tirer, non pas sur Harry, mais sur Nina. Il la vit sauter hors de l'eau en levant les bras. Du sang coula sur le masque qui lui couvrait le visage, puis elle retomba sur le dos comme un pantin désarticulé, et se mit à flotter dans un cercle de sang.

Cortez resta une longue minute sans bouger, puis il poussa quelques jurons des plus orduriers. Il se mit à scruter fièvreusement la surface du lagon pour trouver Harry, mais il ne vit rien. Il regarda les boîtes qui flottaient très loin hors de sa portée. Il allait être obligé de retourner au bateau et de le ramener dans le lagon, se dit-il. Mais où était ce salopard de Mitchell?

Il se leva.

— Bouge pas! Jette ton arme!

Il regarda par dessus son épaule, découvrant les dents en un rictus sauvage.

Juste au-dessus de lui, il vit Lepski, suivi de près par Beigler. Tous deux, pistolet au poing.

Comme un animal pris au piège, Cortez fit pivoter son fusil, et ils tirèrent en même temps. La balle de Lepski le frappa entre les deux yeux, il tomba à la renverse dans le lagon.

— Ça en fait deux à repêcher, annonça Lepski d'un air dégoûté. Je voudrais bien savoir où est Mitchell?

Caché dans l'ombre à l'autre extrémité du lagon, Harry observait la scène, et estima que c'était le moment de filer. Il plongeait la tête sous l'eau sans faire de remous, et nagea jusqu'à la sortie du lagon, puis il se dirigea vers le bateau de Solo.

Beigler ordonna à ses quatre hommes de se déshabiller et d'amener les deux corps ainsi que les boîtes vers la roche où on pourrait les hisser à terre.

Tandis que les quatre flics enlevaient leurs vêtements, Lepski continuait à surveiller la surface du lagon.

— Vous croyez qu'il est toujours dans la grotte, Sergent? demanda-t-il.

— Qui est toujours dans la grotte? demanda Beigler.

Lepski le regarda l'air stupéfait.

— Mais Mitchell, parbleu!

— Comment veux-tu que je le sache? dit Beigler avec indifférence. Au lieu de te dandiner comme si tu avais envie de pisser, tu ferais mieux de te mettre à l'eau et de bosser un peu!

Lepski sursauta comme si on l'avait marqué au fer rouge.

— Qui?... moi? Me mettre à l'eau! Et Mitchell qui va filer!

— Tu as entendu ce que j'ai dit, gronda Beigler. A la flotte!

Une demi-heure plus tard, ils parvinrent, au prix de mille difficultés, à hisser les corps de Nina et de Cortez sur la plate-forme. Puis, ce fut le tour des boîtes

Alors que Lepski, pestant et jurant, se débattait avec une boîte, il entendit un moteur de bateau qui démarrait.

— C'est le bateau de Solo, Sergent! beugla-t-il. (Et, abandonnant la boîte, il nagea jusqu'au bord et fit

un rétablissement pour atteindre la plate-forme.) C'est Mitchell qui file!

— Est-ce que ça te tracasserait, par hasard? demanda Beigler. Je ne me souviens pas de t'avoir commandé d'interrompre les opérations.

— Mais il est en train de filer! cria Lepski au comble de l'excitation.

Beigler le toisa.

— Tu crois? On ne sait même pas s'il est venu ici. On n'a que la parole de Solo, qui ment comme il respire. On n'est même pas bien sûrs que Mitchell ne soit pas tombé au combat.

Lepski ouvrit la bouche pour répliquer, mais le regard de Beigler le stoppa net.

— Je ne pige pas, Sergent, dit-il, mal à l'aise.

— Je vais t'exposer mon point de vue, Tom. Toi et moi, on a été rudement veinards de ne pas aller au Vietnam, dit Beigler. Mon jeune frère y a laissé sa peau. Un gars qui a tiré ses trois ans dans ce merdier a droit à une chance. D'ailleurs, il est innocent. Si on l'arrête, il va aller en taule jusqu'à ce que le tribunal décide qu'il est innocent. Ça lui gâcherait ses vacances. (Beigler regarda Lepski en fronçant les sourcils.) Tu veux lui gâcher ses vacances?

Lepski n'entendait plus le ronflement du moteur. Il fit une grimace et haussa les épaules.

— Je crois que non, dit-il. Je n'avais pas pensé à ça.

— C'est pour ça que tu n'arriveras jamais à passer sergent, dit Beigler avec une satisfaction évidente. Et maintenant, si tu replongeais ta sale carcasse dans la flotte pour me repêcher ces boîtes en vitesse!

Le soleil couchant projetait de longues ombres sur la campagne quand Harry arriva au routier situé au

bord de l'autoroute N° 1, à une vingtaine de kilomètres au nord de Vero Beach.

Après avoir ramené le bateau de Solo au restaurant Domenico, il était allé prendre ses affaires dans sa cabine. Pendant qu'il remplissait son sac, il avait entendu Manuel qui ronflait dans la cabine voisine. Un profond silence régnait dans tout l'établissement. La plage était solitaire et déserte. Il s'arrêta pour jeter un dernier coup d'œil autour de lui, puis il alla à la cabine de Randy, ouvrit la porte, et jeta un coup d'œil dans la pièce vide. Il hocha la tête d'un air satisfait. Ainsi, Randy avait suivi son conseil... il avait filé.

Puis, il s'était dirigé vers la route.

Il avait marché toute la journée. Il avait envie de marcher, et n'avait pas essayé de faire du stop. Comme c'était dimanche, les camionneurs se reposaient. Il se demanda si la police avait lancé son signalement par radio. Mais la vie, comme vue à travers un puissant télescope, était devenue trop intense pour qu'il s'en inquiète. Il avait vu Nina mourir, et il s'était dit que c'était une erreur de Cortez. Il avait vu Cortez mourir et en avait ressenti une satisfaction certaine. Il avait voulu jouir du soleil et de l'air de la mer, et c'est ce qu'il avait eu : pour des vacances, c'étaient des vacances!

Il était prêt à se taper un repas en arrivant au restaurant. Il était 19 h. 15. Comme il marchait régulièrement depuis le matin, il commençait à se sentir fatigué.

Alors qu'il se dirigeait vers l'entrée, il vit une Chevrolet bleue couverte de poussière, seule voiture garée dans le grand parking. Il monta les quelques marches, poussa la porte et entra dans une salle rectangulaire brillamment éclairée. Il y avait un bar et une quarantaine de tables vides, entre lesquelles traînaient, comme des âmes en peine, deux serveurs noirs désœuvrés.

Au comptoir, un whisky on the rocks à la main, se tenait un petit homme gros et chauve au visage rouge

et bon enfant, vêtu d'un complet de ville qui aurait eu besoin d'un coup de fer.

Alors que Harry s'approchait du bar, le gros le regarda, puis hocha le tête. De ses yeux marron, il observa attentivement Harry, comme un homme qui aime bien jauger les gens, afin de savoir quelle est la meilleure façon d'engager la conversation.

— Salut! lança le gros en souriant. Dave Harkness. Je bois tout seul... c'est contraire à ma religion. Sauvez mon âme! (Son sourire s'élargit.) Prenez un verre, c'est ma tournée.

— Harry Mitchell, se présenta Harry en s'accouant au comptoir. Une bière, s'il vous plaît.

Harkness fit signe au barman noir d'apporter les consommations.

— Les affaires sont calmes, par ici, dit-il. Vous mangez?

— J'en ai bien l'intention.

— Alors, on pourrait peut-être casser la croûte ensemble. Parce que, bouffer tout seul... c'est encore une chose que je n'aime pas.

— Volontiers.

La bière arriva, et Harry la but. Il poussa un soupir, alluma une cigarette sans offrir son paquet à Harkness qui fumait un cigare. Il demanda le menu.

Harkness se pencha et lut avec lui. Ils décidèrent de prendre du poulet.

— Vous venez d'être démobilisé? demanda Harkness.

— On dirait que tout le monde est au courant.

— Vous fâchez pas. En vacances?

— Non, les vacances sont finies. Je rentre à New York.

— Pas possible! (De nouveau, Harkness regarda pensivement Harry.) Je suis dans les fruits en gros. Depuis vingt ans.

Ils s'installèrent à une table et commandèrent de la

bière. Harkness se mit à parler de choses et d'autres. Il posa des questions sur le Vietnam, mais voyant que ce sujet ennuyait Harry, il détourna la conversation sur le problème racial et les nouveaux impôts.

A la fin du repas, quand ils eurent payé leur addition, Harkness dit :

— Je vais à New York. Vous voulez venir avec moi?  
Harry secoua la tête.

— Merci. Mais je veux m'arrêter à Yellow Acres, pour voir des amis. Je leur ai promis de passer au retour.

— A Yellow Acres? (Harkness s'arrêta pour allumer un cigare.) C'est chez moi. Qui c'est, vos amis? Je parie que je les connais. Je connais tout le monde à Yellow Acres : gentille petite ville quand on n'a pas à y rester.

— M. Morelli et sa fille, répondit Harry. C'est lui qui tient le restaurant.

Harkness fronça les sourcils. Il regarda Harry, la bouche crispée.

— Vous connaissez Toni? Un type chouette. Vous le connaissez bien?

— Oh! non. Je me suis arrêté dans son restaurant il y a quelques jours. Lui et sa fille ont été gentils avec moi.

— Ils n'ont pas eu de veine. (Harkness passa sa main sur son front dégarni.) Toni est mort il y a quatre jours. Maria est à l'hôpital... brûlures au premier degré.

Harry se pétrifia.

— Qu'est-ce que vous racontez? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Oui... une bande de mômes a mis le feu à son restaurant. Toni s'est trouvé coincé. Maria est arrivée à sortir, mais d'après ce que j'ai entendu dire, elle va très mal. Le restaurant a complètement brûlé.

— Des mômes?

— Des hippies. (Harkness secoua la tête.) Ils étaient

cinq. Les flics les ont arrêtés. Il y avait déjà un moment qu'ils les recherchaient. Des sales petits camés.

— Quatre gars et une fille?

Harkness le regarda avec étonnement.

— Oui, c'est ça. Un avait le bras cassé. Ils ont dit que comme ça ils étaient quittes.

Harry écrasa sa cigarette. Il se tut pendant un moment, pendant que Harkness l'observait avec curiosité.

— On en a des emmerdements dans le coin, avec ces hippies, dit Harkness au bout d'un moment. Maintenant, je n'aime pas conduire de nuit sur cette route. C'est pour ça que j'aime bien avoir de la compagnie. Si on crève ou si on a une panne, ça peut être dangereux. Pas plus tard que l'autre jour, mon vieux copain Sam Bentz... ça fait des années qu'il est camionneur... il a crevé un pneu. Il est tombé sur des hippies. Aujourd'hui, il est en taule, accusé d'homicide par imprudence. Il en a tué deux avant qu'ils mettent le feu à son camion.

Harry crispa les poings.

— Sam Bentz m'avait pris en stop jusqu'à Orangeville, dit-il. Je devais rentrer avec lui. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Ben, il a crevé, et pendant qu'il changeait son pneu, une dizaine de hippies lui sont tombés dessus. Sam a fait la guerre de Corée : c'est un dur. Il avait sa matraque. Les hippies étaient drogués à mort. Il a fracassé le crâne à deux de ces petits salauds avant de capituler. Ils l'ont battu, ils ont mis le feu à son camion, ensuite, ils ont découvert que leurs deux copains étaient morts, et ils se sont tirés en vitesse. Sam a un bras cassé et plus une seule dent. Maintenant, il est en taule. Il ne va pas y rester longtemps, mais il ne sera plus jamais le même. (Harkness se leva.) Bon, allons-y. On a encore du chemin devant nous.

Harry le suivit jusqu'à la voiture et monta.

« Si j'avais su que ce serait comme ça, pensait-il

alors que Harkness démarrait, je serais resté avec mon régiment. L'ère glaciaire... l'Âge de la Pierre... l'Âge du Bronze... et maintenant, l'Âge de la Violence. Et la violence, on ne peut pas y échapper : on dirait qu'elle est partout. »

Il s'adossa à son siège. Il regardait machinalement les phares approcher de la direction opposée et voyait les groupes de hippies lever le pouce le long de la route.

« L'humanité de demain », avait dit Sam Bentz.

Il pensa à Maria à l'hôpital, au bon gros Morelli qui était mort, à Nina, flottant dans la mer, la tête nimbée d'un halo de sang, à Solo qui était aux mains de la police, et à Randy... où était Randy?

Harry haussa les épaules. Il prit une cigarette, tandis que la Chevrolet l'emportait en rugissant vers une autre jungle nommée New York.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection James Hadley Chase*

- PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1  
EVA, n° 2  
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3  
VIPÈRE AU SEIN, n° 4  
LA PETITE VERTU, n° 5  
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6  
AU SON DES FIFRELINS, n° 7  
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 8  
IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE  
PIANISTE), n° 9  
UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10  
POCHETTE SURPRISE, n° 11  
OFFICIEL !, n° 12  
LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13  
DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14  
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15  
DANS LE CIRAGE !, n° 16  
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17  
GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19  
ET TOC !..., n° 20  
EN GALÈRE, n° 21  
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22  
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,  
n° 23  
À PIEDS JOINTS, n° 24  
LE ZINC EN OR, n° 25  
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26  
LE JOKER EN MAIN, n° 27  
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28  
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29  
ON REPIQUE AU JEU, n° 30  
C'EST LE BOUQUET !, n° 31  
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32  
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33  
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34  
QUI VIVRA, RIRA, n° 35

*Impression Bussière Camédan Imprimeries  
à Saint-Amand-Montrond (Cher),*

*le 20 octobre 1997.*

*Dépôt légal : octobre 1997.*

*Numéro d'imprimeur : 1/2-406.*

ISBN 2-07-049749-6/Imprimé en France.